This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

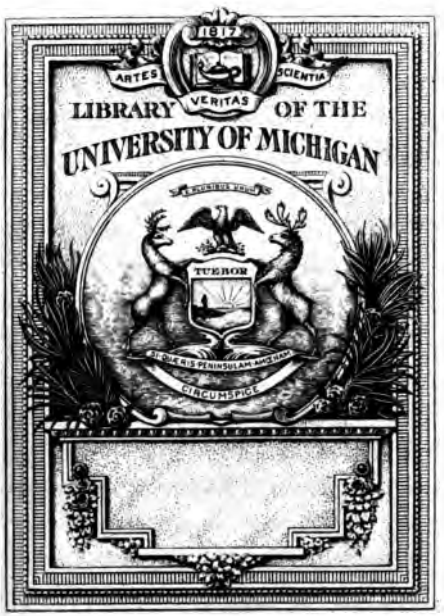
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

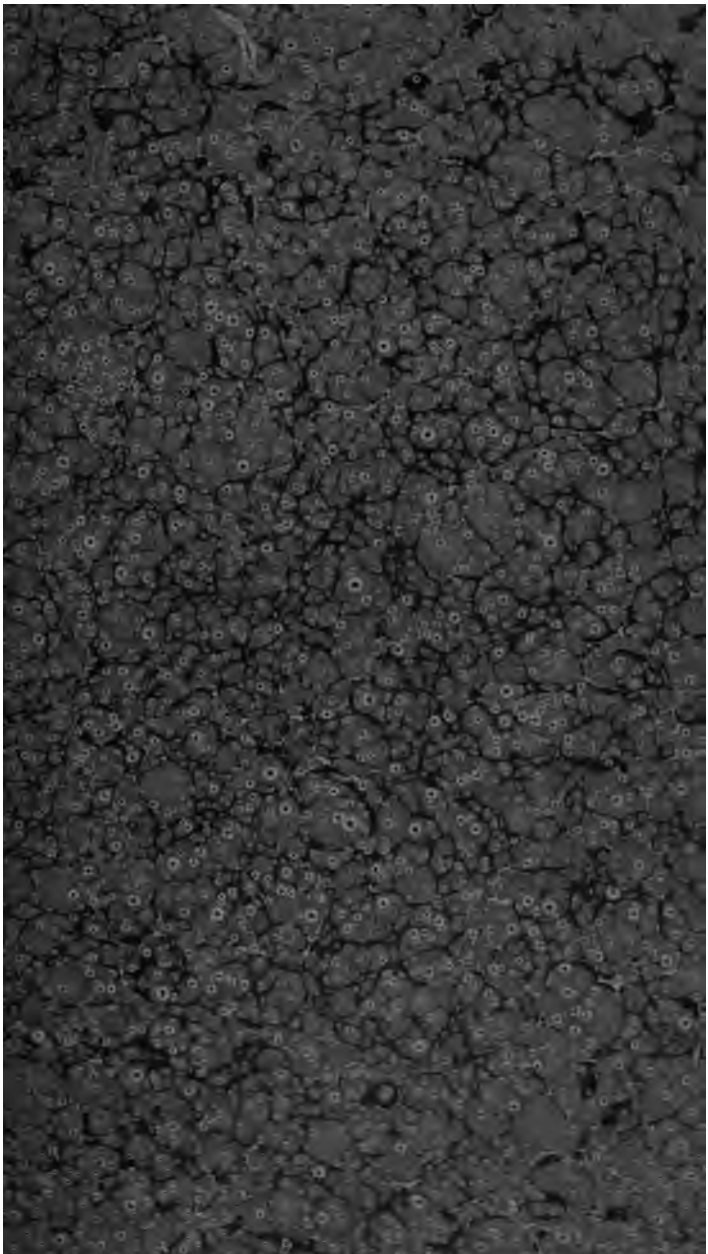
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 832,117



THE GIFT OF
Ford Foundation
Near Eastern



TROIS ANS

EN JUDÉE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

TROIS ANS
EN JUDÉE

PAR

P. GÉRARDY SAINTINE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Droit de traduction réservé

DS
107
.S16

Mon cher Lequeux,

Je ne prétends rien dissimuler de ce que je dois, pour cet ouvrage, à votre utile concours. En vous le dédiant, je ne fais que vous rendre ce qui vous appartient.

Votre collaborateur et ami,

P. Gérardy Saintine.

TROIS ANS

EN JUDÉE.

Nous avions quitté Alexandrie à six heures du soir ; le surlendemain, au lever du soleil, je monte sur le pont, j'aperçois devant moi, à une lieue de distance environ, une côte horizontale au milieu de laquelle fait saillie un monticule arrondi. C'est Jaffa, et les passagers ont déjà fait leurs préparatifs pour le débarquement.

Enfin, nous mouillons dans la mauvaise rade de Jaffa ; devant nous, la mer se brise en

écumant sur un banc de roche à fleur d'eau qui sert de môle à un petit port ensablé; des barques arabes, lourdes et disgracieuses, accostent le paquebot et nous offrent leurs services. Ce n'est pas une petite affaire que de s'y installer avec ses bagages; chaque lame les écarte de l'échelle, tantôt les soulevant jusqu'au milieu du pont, tantôt les faisant plonger comme pour les cacher sous la quille du navire. Pourtant nous finissons par prendre place dans une de ces grossières *mahonnes*, plusieurs pèlerins et moi; quatre rameurs nous dirigent vers l'étroit passage que laisse le banc de rochers, et, dix minutes après, nos pieds se posent sur la terre ferme, qui est ici Terre-Sainte.

I

Jaffa. — Persée. — Du monothéisme. — Lydda. Ramleh.

Jaffa est bâtie en amphithéâtre sur un mamelon sablonneux, qui domine à l'est la mer, et à l'ouest des jardins, ou plutôt des vergers, couverts d'une végétation riche et touffue : l'oranger, le citronnier, le grenadier, plantés sans ordre et sans alignement, y confondent leurs rameaux chargés à la fois de fleurs et de fruits. La ville est entourée d'une enceinte crénelée où quelques petits canons de bronze se chauffent au soleil ; sur la partie la plus

élevée du monticule se dresse une forteresse ronde, surmontée du pavillon ottoman. Les rues sont étroites et singulièrement sales; les bazars n'offrent rien de remarquable, sinon pour le voyageur novice qui n'a encore aucune idée de l'Orient réel.

Jaffa est une ville toute de souvenirs. Elle doit, dit-on, à Japhet son nom de Jaffa; c'est déjà une antiquité fort respectable, et cependant Pline[1] en fait remonter la fondation aux temps antédiluviens. La tradition, d'accord en cela avec lui, y place la construction de l'arche par Noé. A ce sujet, on lit dans un manuscrit du quatorzième siècle, le *Voyage du sire de Mandéville :* « Sachez que Jaffa est la plus ancienne ville du monde, car elle fut fondée devant le déluge. Noé est en corps sépult en la roche où les chaînes de fer attachées, dont un grand gayant, qui eut nom Andryomédas, fut mis en prison par les fils de Noé; duquel gayant, l'os d'une de ses costes a 40 pieds de lonc. »

1. *Hist. natur.*, livres V et IX.

C'est à Jaffa que Jonas s'embarqua pour aller à Tarsis (aujourd'hui Tarsous en Caramanie), alors qu'il fuyait la face du Seigneur[1]. Les bois envoyés par Hiram à Salomon[2] étaient débarqués à Joppé, d'où le roi les faisait transporter à sa capitale, pour bâtir le temple de Jéhovah. Saint Pierre y vint de Lydda pour rendre la vie à la charitable Tabitha; pendant son séjour à Jaffa, il habitait chez Simon le corroyeur[3]. Sur l'emplacement de cette maison, où il eut sa vision des animaux mondes et immondes[4], et où vinrent le trouver les envoyés du centenier Corneille[5], s'élève aujourd'hui le couvent des Pères de Terre-Sainte. La position de Jaffa lui valut de nombreuses vicissitudes; elle passa tour à tour sous le joug des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs, des Romains, des Sarrasins, des croisés, des Arabes, des Turcs. Brûlée par Judas Macchabée[6], prise par Vespasien, elle devint, lors des croisades, le siége d'un comté

1. Jonas, I, 3. — 2. II. Paral., II, 16. — 3. Actes, IX, 32. — 4. Actes, X, 11. — 5. Actes, X, 5. — 6. II. Macch., XII, 8.

qu'y fonda Gauthier de Brienne. Godefroy de Bouillon y mourut, selon quelques auteurs, au retour d'une expédition contre le sultan de Damas. Saint Louis fortifia Jaffa et y construisit un donjon; il y reçut, dit-on, la nouvelle de la mort de sa mère la reine Blanche[1].

En 1799, Jaffa revit les soldats de la France. Bonaparte y perdit une partie de son armée victorieuse, décimée par la peste. Tout le monde connaît le célèbre tableau de Gros. Les arcades mauresques sous lesquelles on voit se traîner les pestiférés n'existent que sur cette toile fameuse; le lieu où était établie l'ambulance n'est aujourd'hui qu'un magasin sans aucun caractère. Enfin, le tremblement de terre de 1837 y fit beaucoup de ruines.

A dix minutes de Jaffa, dans le sud, se trouve une éminence au sommet de laquelle est bâti un petit sanctuaire musulman. On prétend qu'au pied de ce monticule, Persée, monté sur Pégase, vainquit le monstre auquel

1. M. Michaud place ce fait à Sayda.

avait été exposé Andromède. Saint Jérôme ne dédaigne pas de rapporter cette tradition[1].

Andromède et son dragon, Persée et son cheval ailé pourraient très-bien, ce me semble, n'être que le déguisement mythique d'un fait historique véritable. En effet, cette fille de roi, menacée par un danger venant de la mer, est pour moi la Phénicie en butte à des invasions de pirates qui voulaient la rançonner; les vaisseaux se changent volontiers en dragons, en monstres marins, dans les souvenirs populaires des laboureurs de la plaine, comme cela s'est vu, il y a trois siècles, pour les peuplades américaines épouvantées par les navires espagnols.

Appelant à leur aide les cavaliers rapides de l'Arabie (Farès, Parès, Persée), les opprimés auront reçu les forbans de manière à les dégoûter du pays; et une intime alliance, un mariage politique les aura unis à leurs auxiliaires. De cette époque, a daté l'ère de prospérité commerciale et agricole de la Phénicie,

1. *Comm. in Jonam*, chap. I.

et le souvenir de cette victoire, qui assurait son existence comme nation, est demeuré toujours vivant dans la mémoire des peuples chananéens.

En attendant les chevaux qui devaient me conduire à Ramleh, j'allai visiter la maison de Tabitha, située à l'angle sud-ouest des fortifications. Un ministre protestant, habitant Jaffa, m'affirma que cette maison était celle de Simon le corroyeur; la maison de Tabitha, selon lui, est dans les jardins de la ville actuelle. Il prit occasion de m'offrir une Bible....

Du reste, quatre heures sonnaient, les chevaux étaient prêts, je me mis donc en selle, et ce fut le plus allègrement du monde que je franchis les portes de la ville, remarquant à peine la colonne, reste de l'antique Joppé, qui gît honteusement en travers de l'entrée, en guise de seuil, faisant face à une fontaine de marbre autour de laquelle les oisifs viennent chercher un peu de fraîcheur et fumer le narguilé.

J'avais un fusil à deux coups et une excel-

lente paire de pistolets; j'attendais ainsi, avec plus de désir que de crainte, les aventures, les mauvaises rencontres, les émotions dramatiques qui devaient surgir sous mes pas, puisque, d'après la plupart des voyageurs modernes, la route de Jaffa à Jérusalem est un affreux coupe-gorge émaillé de poétiques bandits. Pourtant, la parfaite tranquillité de mon moucre ébranlait bien un peu mes espérances, et, résolu à en avoir le cœur net, je me décidai à l'interroger.

En Syrie, où l'on ne trouve à parler que sept ou huit langues tout au plus, le besoin de variété a fait créer par les Européens une langue de convention, dont les termes hybrides, enchâssés à tout propos dans le discours, donnent de l'agrément à la conversation; *moucre* est un de ces mots, et veut dire loueur de montures; c'est le fils illégitime du mot *mékiari*, qui a ce sens en arabe, et que les Italiens, au temps où Venise avait la prépondérance commerciale dans le Levant, ont transcrit *muccheri*.

Un bon *moucre*, avant de vous *apporter* (ame-

ner) les chevaux qu'il vous loue, remplit ses *khourdj* (besaces) de tout ce qui lui est nécessaire pour ne pas dépenser au *khan* (auberge) trop d'argent. Quand son bourgeois veut faire un peu de *keif* (repos) à l'ombre de quelque *coubbé* (coupole), s'il a pensé à se munir d'un *ibrik* (cafetière) et de *findjan* (tasses), il est sûr de recevoir à la fin du voyage un bon *bakhchich* (cadeau) qu'il trouve toujours insuffisant, fût-il d'une *lire* (pièce d'or, 20 francs ou 100 piastres).

Voilà un échantillon de la langue courante que parle ordinairement tout Levantin, tout homme d'Europe, qui a six mois de séjour en Orient.

Je demandai donc à mon moucre, au moment où nous nous engagions dans les allées de cactus qui bordent les jardins de Jaffa, si la route était sûre et si nous n'avions à attendre aucune rencontre fâcheuse. *Inchallah!* (si Dieu le veut), me répondit-il. Il faisait continuellement, depuis dix ans, ce terrible trajet, et jamais il n'avait eu aucune aventure. Du reste, c'était un homme avisé, et, comme

il cherchait à m'épargner toute inquiétude, il avait recruté, sans m'en avertir, trois ou quatre compagnons de route qui m'attendaient, disait-il, à la fontaine; grâce à cette délicate attention, nous serions en nombre, ce qui assurait parfaitement ma tranquillité. Il aurait bien pu ajouter que cela augmentait d'autant ses bénéfices; mais mieux valait me persuader qu'il n'avait consulté que mon intérêt, au risque de me laisser dans ma ridicule croyance à des dangers fantastiques. C'est ainsi que l'intérêt des moucres et l'imagination des voyageurs s'entendent pour calomnier la sûreté des routes de la Palestine.

Après dix minutes de marche, nous arrivâmes à une fort jolie fontaine de style mauresque devant laquelle est une espèce d'esplanade plantée de cyprès et de vieux sycomores; c'est un *wakouf* (œuvre pie) établi ou restauré par Abou-Nabbout (l'homme à la massue), gouverneur presque indépendant de Jaffa au commencement de ce siècle. Notre nouvelle compagnie s'y trouvait, fumant à l'ombre et

prête à nous saisir au passage. Je fus tout joyeux d'y reconnaître deux juifs avec lesquels j'avais fait connaissance à bord, et qui retournaient à Jérusalem après avoir été recueillir, dans les Indes et en Égypte, les aumônes de leurs frères dispersés. Un vieux musulman, à barbe blanche, coiffé d'un gros turban blanc et armé d'un long chapelet de corail noir, formait la seconde division de notre escorte. En voyant ces gardes du corps, je compris toute la politique de notre muletier. C'est ma qualité d'Européen qu'il avait fait valoir comme garant de la sûreté commune, et dès ce moment mon fusil me sembla si lourd à porter que j'en chargeai l'épaule du moucre, tout fier d'une telle marque d'estime.

Tandis que je digérais avec assez de mauvaise humeur ma première déception de voyage, rougissant en moi-même d'avoir à peu près cru aux prouesses chevaleresques des croisés modernes, qui n'oublient jamais de vanter leur fière mine sous les armes, nous arrivions à un village nommé *Yazour*,

bâti sur un tertre tout verdoyant de jardins, à gauche de la route : ce village indique au voyageur qu'il a déjà fait une heure de chemin. A droite est une chapelle sépulcrale, surmontée de neuf coupoles bien blanches; à côté de cette chapelle est un réservoir en marbre, à étroite ouverture, sur lequel une cruche de terre cuite attend qu'il plaise aux passants de puiser de l'eau.

C'est encore une fondation pieuse; le gardien de la chapelle, en échange d'une petite rente annuelle, s'oblige à tenir le réservoir toujours rempli, et les gens du pays l'appellent *Aïn Dalab*, fontaine des Platanes, ou *Aïn Dolab*, fontaine-armoire; ces détails me furent donnés par notre nouvelle recrue, Hadji-Moustapha, qui ajouta que dans la chapelle était le tombeau de Nebi-Gad, le prophète Gad. S'appuyant sur cette tradition, le chevalier d'Arvieux, au dix-septième siècle, place ici le tombeau du patriarche Gad. Bien que le nom de prophète soit donné par les musulmans à tous les patriarches, je pense qu'il s'agit ici non pas du huitième fils de Jacob,

mais du prophète Gad *le Voyant*, qui engagea David à acheter l'aire où devait être bâti le temple[1]. Il sera venu souvent à Jaffa pour assister à l'arrivée des cèdres envoyés par Hiram, et le site lui ayant plu, il aura voulu être enterré dans ce lieu. Je n'impose pas mon opinion, mais elle a l'avantage, ce me semble, de concilier la tradition locale et la raison. Du reste, ceux qui tiendront à ce que le Gad dont on place ici le tombeau soit le patriarche, pourront faire valoir un argument qui n'a rien d'absurde : c'est que les fils de Jacob moururent tous en Égypte, terre d'exil pour eux; or, on peut croire qu'ils voulurent, comme la Bible le dit positivement pour Jacob et pour Joseph, être embaumés et transportés dans la terre de promission pour s'y faire ensevelir. Cette hypothèse prendrait quelque force en invoquant l'existence ici près, à une heure dans le sud, d'un sanctuaire très-vénéré des musulmans sous le nom de *Nébi-Roubin*, le prophète ou le patriarche Ruben.

1. II. Rois, XXIV, 18.

En devisant, le temps passe vite, et nous étions arrivés déjà, malgré la lenteur de nos mauvais chevaux, à un petit bois d'oliviers plantés en quinconce sur la droite du chemin. Nous avions quitté Yazour depuis trois quarts d'heure.

Ces arbres, déjà vieux, dont le savant alignement est une exception dans ce pays, peuvent passer pour des ruines françaises; c'est ce qui reste d'une exploitation entreprise par des marchands français du dix-septième siècle, à l'instigation de Colbert, et dans le but de fonder, au milieu de cette riche plaine de Saron, la culture de l'olivier, d'après la méthode de Provence. Cent ans plus tard, ils prêtèrent leur ombre au général Bonaparte, qui s'y reposa avec son état-major. Maintenant, voyez, à droite du chemin, à un quart d'heure d'ici, ce gros village se cachant dans la verdure grise de ses oliviers et sous les raquettes de ses cactus; on l'appelle *Beit-Dedjan*. Si vous prononcez ce nom à la façon des Égyptiens, *Beit-Dégan*, vous reconnaîtrez sans peine Beit-Dagon, la maison de Dagon, cette idole des Philistins

pour laquelle, à Asdod, le voisinage de l'arche sacrée fut si malsain. Nous sommes au cœur de la Pentapole philistine; dans une heure nous arriverons à Geth. Aussi, afin d'occuper mon esprit, je m'imposai une thèse à développer, excellent moyen, selon moi, pour raccourcir les distances. Je lâchai toute bride à mon imagination, et tournant et retournant mes idées sur le culte des peuples de Chanaan, je me fis subir une dissertation dans toutes les règles.

Si j'infligeais la même corvée au lecteur, qui n'est pas dans ma situation défavorable, et dont l'attention est toute bénévole, il ne manquerait pas de me fausser compagnie au bout de quelques minutes. Il suffit donc à ma conscience de lui en rendre compte en peu de lignes.

Comme tous les peuples soi-disant polythéistes, les Chananéens revêtaient leurs idoles des différents attributs de la Divinité, appropriés selon chaque localité aux intincts dominants, aux habitudes ou aux intérêts des populations. Pour les prêtres, dépositaires du sens réel de la doctrine, ces divers *baalim* ou

seigneurs se confondaient sans doute en une seule essence; mais le vulgaire prenait les symboles au pied de la lettre: il semble que l'idée de Dieu, dans son infini et son immatérialité, fatigue la faiblesse de l'esprit humain, puisque, dans la pratique, il cherche naturellement à la rétrécir et à localiser son adoration. Chez les peuples chananéens, *Moloch* ou *Melcon* (le roi), *Adon* ou *Baal* (le seigneur) étaient les appellations génériques de la Divinité, et non des idoles dans le vrai sens du mot, pas plus que *Adonaï*, *Elahim*, *Jéhovah*, *Sabaoth*, *Adonouth* n'étaient des idoles pour les Hébreux; seulement, chez ceux-ci, le dogme véritable ne se cachait pas dans le sanctuaire, et la glorieuse mission de Moïse avait été de promulguer au grand jour les vérités éternelles, d'initier tout le peuple aux mystères religieux dont jusqu'alors les adeptes seuls avaient le monopole. Quand les ministres du sacerdoce hébraïque invoquaient Sabaoth, le dieu des armées, Adonouth, le roi de la gloire, la nation ne s'y trompait pas et savait bien qu'il s'agissait toujours sous ces

noms de *Celui qui est*. Mais les fils de Chanaan, laissés par leurs prêtres dans une ignorance profane, croyaient que chaque nom spécial indiquait une essence divine distincte et personnelle : c'est ainsi que les gens de la plaine, dont la culture des céréales était la grande occupation, adoraient *Dagon*, le Dieu froment. Les pêcheurs de la côte adressaient leurs vœux à *Derkéto*, la fécondité des poissons. *Astaroth* ou Astarté (les richesses) avait pour adorateurs les marchands opulents et corrompus des grandes villes. *Chamos* (la chaleur) était l'idole des peuples de Moab, étouffant dans l'atmosphère embrasée du Ghôr, au sud de la mer Morte. Les forces créatrices étaient représentées par *Belzébuth* (dominus phallorum), sorte de Priape, et Belphégor (dominus rimæ), Vénus impudique ; tous deux recevaient les sacrifices de ces villes maudites qui, depuis plusieurs milliers d'années, se purifient au fond de la mer Morte de leurs vieilles souillures. Toutes ces spécifications des différents attributs de Dieu, rendues sensibles et matérielles par la pierre et le bois, par l'or et l'ar-

gent, devenaient aux yeux du vulgaire de véritables idoles, et les Hébreux, garantis de cette erreur par la sagesse de Moïse, qui proscrivait toute image, voyaient avec horreur chez leurs ennemis un Olympe peuplé de dieux imaginaires et impuissants; ils les flétrissaient donc du nom de *Fils de Bélial*, gens sans joug et sans Dieu. Tel est le résumé de ce mémorable monologue.

A main droite, à une portée de fusil, s'élève un misérable village relié à la route par un aqueduc grossier qui est censé apporter l'eau à une fontaine arabe placée sur le bord du chemin, malheureuse fontaine bien déshéritée, car elle n'est mouillée que quand il pleut. C'est la fontaine de Sarfand. On prétend que Sarfand est l'ancienne Geth ou Gath, patrie du géant Goliath. Je crois plutôt que le pays des géants de la race d'Arapha est Djathou ou Gathou, petit village situé à une heure d'ici, vers le midi et le couchant. Le martyrologe romain[1] dit que le prophète Jonas fut en-

1. Au 21 septembre.

terré à Gath dans la terre de Saar; mais saint Jérôme[1] en place le tombeau à Diocœsarea ou Diospolis. Or Diospolis est Lydda, que nous verrons ce soir[2].

La tour carrée qui s'élève à droite du chemin est connue sous le nom de Tour des quarante martyrs. Elle date seulement du temps des croisades; c'était le clocher d'une église de templiers, dans laquelle avaient été transportées les reliques de quarante soldats martyrisés en Arménie. Mais avant d'entrer à Ramleh, prenons ce chemin à gauche pour visiter Lydda, la Diospolis des Grecs, dont le nom antique revit aujourd'hui chez les Arabes sous la forme de Lud. Si nous arrivons un peu plus tard à notre gîte, du moins nous aurons gagné quelque chose sur la rude journée de demain.

Nos compagnons juifs, moins curieux que moi, se privèrent de ce petit détour et allèrent

1. *Ad Chromatium in proœmio.*

2. A Mossoul, l'ancienne Ninive, existe une mosquée connue sous le nom de Nebi-Younnès, qui, d'après les musulmans, renferme le tombeau du prophète Jonas.

tout droit à Ramleh avec le moucre et les bagages. Le vieux Hadji-Moustapha, au contraire, m'accompagna, déclarant qu'il allait passer la nuit à Lud et qu'il nous rejoindrait le lendemain. Je suis un questionneur infatigable. Hadji-Moustapha ne put donc éviter de me dire pourquoi il allait à Lud, au lieu de suivre l'itinéraire obligé des gens qui se rendent à Jérusalem.

« Nous autres *fils d'Arabes*, dit-il, nous conservons les traditions de notre vie bédouine. Parce que nos tentes, aujourd'hui, sont de pierre, que nos campements ne quittent plus les endroits choisis par nous, avons-nous cessé d'être les enfants du désert, et devons-nous renier nos ancêtres? Lorsqu'ils arrivèrent dans ces pays bénis de Dieu et chers à tous les prophètes, ils étaient depuis longtemps divisés en deux grandes fractions, les *Kayssi*, fils de Kays-ibn-Ghaylan, et les *Yéméni*, venus de l'Yémen. Nous, leurs descendants, habitants des villes et des villages, nous sommes encore Kayssi ou Yéméni, selon que la chaîne de nos aïeux ou les liens de nos

alliances nous rattachent à l'un ou à l'autre des deux partis. Les jeunes gens ont beau mépriser les vieilles idées, il y aura toujours des Kayssi et des Yéméni : en vain les lèvres d'une ancienne blessure se rapprochent, la cicatrice ne disparaît jamais. Moi Kayssi, j'aime mieux descendre chez les miens à Lud, que de recevoir l'hospitalité des gens de Ramleh, qui sont Yéméni.

— C'est donc une haine implacable qui divise les deux branches de la famille arabe? lui demandai-je.

— Non, ce n'est pas de la haine, et devant l'étranger nous n'oublions pas que nous sommes frères. Mais dans toutes nos querelles intérieures, de canton à canton, de village à village, il y a toujours, au fond, la trace de la séparation originelle. C'est l'ordre de Dieu, il veut qu'elle se conserve éternellement puisqu'il en a marqué nos usages même les plus pacifiques. Quand une fille de Lud, qui est Kayssi, épouse un homme de Ramleh, un Yéméni, elle est conduite par ses parents, jusqu'à la limite du territoire, couverte d'un

voile rouge, qui est la couleur favorite de Kays. Là, le cortége rencontre les amis de l'époux, qui entraînent, comme par force, la fiancée sur les terres de Ramleh, après lui avoir jeté sur la tête un voile blanc, symbole de son adoption par les Yéméni. Cet usage est aussi ancien que notre race, et malgré la légèreté des jeunes gens d'aujourd'hui, j'espère bien qu'il durera encore autant qu'il a déjà duré. Valons-nous mieux que nos pères, pour faire autrement qu'eux ? »

Voilà, dans toute sa naïveté, le sentiment qui maintient stationnaires les races orientales. L'Orient ressemble un peu à ces *fakirs* de l'Inde qu'une longue immobilité a rendus paralytiques. Le christianisme seul, j'en suis convaincu, peut le tirer de sa léthargie.

Dans les premiers siècles du christianisme, Lydda n'était pas le sale bourg que l'on voit aujourd'hui : c'était une ville populeuse, riche, ornée de beaux monuments ; c'était le lieu de transit du commerce et des voyageurs entre Joppé et Ælia-Capitolina ; une voie romaine, sur le tracé de laquelle les chameaux trébu-

chent en se dandinant, la reliait alors à ces deux villes par un tracé moins abrupt que notre route de demain. D'après une ancienne tradition, saint Georges, le bon cavalier, le vainqueur du dragon, le guerrier intrépide, s'y laissa docilement égorger lorsqu'il dut rendre à sa foi le témoignage du sang. Justinien honora la mémoire de ce martyr en faisant construire sous son invocation une basilique, dont il ne reste plus que quelques débris.

Lydda est encore célèbre par le miracle de saint Pierre qui, au nom du Christ, y guérit le paralytique Enée [1].

Sur la route qui conduit à Ramleh, il faut s'arrêter au puits du mercure, *Bir ezzibacq*. Cette magnifique citerne couverte est, dit-on, l'œuvre du grand Constantin, et les gens du pays recommandent son eau comme un remède souverain contre la fièvre. Un quart d'heure après j'entrais au couvent des Franciscains de Ramleh, ou descendent, en général, les voyageurs européens.

1. Actes, IX, 32 à 34.

Ramleh, dont le nom en arabe veut dire sable, et dont le terrain est en effet sablonneux quoique fertile, s'appelle *Rama* pour tous les religieux de Terre-Sainte. C'est l'ancienne *Arimathia*, patrie du disciple Joseph qui mit le Christ au tombeau. Mercator[1] la désigne sous trois noms : *Ramataïm*, *Rama*, *Ramula*. M. Poujoulat[2] dit que les Hébreux vinrent à Ramleh demander un roi à Samuel ; mais le Ramatha (ou Ramataïn-Tsophim) où ce fait eut lieu était la résidence ordinaire de Samuël[3], situé dans la montagne d'Ephraïm[4], et non pas au milieu de la plaine des Philistins. Notre Ramleh est plutôt *Ramat léhi* (le jet de la mâchoire), ou *Ramléhi* (la colline de la mâchoire), et ce serait là que Samson, tout joyeux d'avoir assommé mille Philistins avec une mâchoire d'âne, l'aurait jetée loin de lui et en aurait vu jaillir une eau vive[5].

Au temps des croisades, Ramleh était une ville importante, sous les murs de laquelle

1. Page 650. — 2. *Histoire de Jérusalem*, I, 38. — 3. I. Rois, VII, 17. — 4. I. Rois, I, 1. — 5. Juges, XV, 17.

se livrèrent de sanglants combats. Les comtes de Blois et de Bourgogne y furent tués sous Baudoin I. Saladin, battu par Baudoin IV, y perdit toute son armée, et s'en éloigna presque seul, en fugitif, monté sur un chameau. Les templiers y avaient un couvent, à l'ombre de la Tour des quarante martyrs. Du temps de Louis XIV, c'était encore une ville commerçante assez active; elle n'a fait depuis que déchoir; aujourd'hui ce n'est plus qu'un gros bourg de deux mille âmes environ, une collection de ruines informes et de masures disséminées sur un vaste espace.

Le couvent des Franciscains, bâti d'après Furer, sur l'ancienne maison de Joseph d'Arimathie, par la pieuse munificence du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, a été reconstruit presque en entier au commencement de ce siècle; on n'a conservé du vieil édifice que la chambre où habita Bonaparte lorsqu'il fit de Ramleh son quartier général.

II

De Ramleh à Jérusalem. — Légendes des loups, de l'imam Aaly.

Règle générale, si l'on veut être en marche à l'aurore, il faut annoncer le départ pour minuit. Les administrations de chemins de fer n'ont pas encore communiqué aux moucres syriens leur impitoyable ponctualité. Vous vous arrachez au sommeil, tout engourdi de la fatigue du jour précédent, tout maugréant contre les plaisirs d'un voyage d'agrément; vous vous habillez à la hâte, en vous frottant les yeux, afin de ne pas retarder l'heure

convenue, et quand vous descendez pour vous mettre en selle, il ne manque plus que les chevaux. Après deux ou trois messages expédiés vers le khan où ils ont passé la nuit, vous poussez un soupir de soulagement, les entendant arriver à la file, d'un pas encore quelque peu endormi.... Mais patience, il faut les seller, les harnacher, les habiller. En effet, la veille au soir, on a dû les laisser partir tout nus pour leur gîte, à moins qu'on ne tienne nullement à sa selle, car une seule nuit dans un khan fait subir à une selle européenne une métamorphose affligeante. Tout ce qui était courroie est devenu ficelle ; les boucles se sont changées en nœuds. Vient ensuite l'article des bagages : un homme seul ne peut pas charger une mule et lui équilibrer son double fardeau. Le moucre se met donc en quête d'un coadjuteur, qu'il faut trouver, réveiller, secouer, pousser, entraîner, à moins que la caravane ne compte plusieurs moucres, et alors c'est bien pis : dès que l'un s'éveille, l'autre se rendort, comme dans les farces de l'ancien théâtre, et les charges restent à terre,

et les voyageurs se morfondent, et le temps passe.

Je m'étais éveillé à trois heures du matin, il en était cinq lorsque nous quittions le couvent.

Au bord de la grande piscine carrée que l'on aperçoit à main droite en sortant de Ramleh, je rejoignis mes compagnons de la veille. Hadji-Moustapha, plus vigoureux qu'un jeune homme, avait déjà fait gaillardement son bout de chemin pour venir de Lydda, et s'était trouvé le premier au rendez-vous. Il en était à son troisième tchibouq. Les enfants d'Israël l'avaient rejoint ensuite; ils avaient été prêts avant moi pour un motif bien simple, c'est qu'ils n'avaient pas de moucre qui s'occupât d'eux.

Notre groupe, reformé au complet, se met à arpenter activement la fertile plaine de Ramleh, voulant gagner la montagne avant que le soleil devienne trop ardent.

Le petit ruisseau, dont la verdure sombre des joncs dessine les méandres, à droite de la route, et qui se perd dans les dunes à

quelques lieues au sud de Jaffa, est appelé torrent de *Nephtoa* par Mercator[1]. Il me semble que Mercator se trompe; le Nephtoa de l'Écriture[2] est cet autre bras qui, arrivant à la Méditerranée par un chemin indirect, va rejoindre le *fleuve* de Sorek, ce torrent dont les bords peu fleuris réfléchirent si souvent autrefois l'image de la belle Dalila[3]. Toute cette plaine légèrement ondulée, qui s'étend à notre droite et devant nous jusqu'au pied des montagnes encore bleuies par la brume transparente du matin, était, à l'époque des Juges, un théâtre de discorde entre les Hébreux et les Philistins. Il s'y livrait des escarmouches continuelles entre les hautes terres et le bas pays. C'est l'arène où Samson s'illustra par ses entreprises personnelles, par ses exploits plus brillants qu'utiles à son pays.

A une heure et demie de Ramleh, nous laissons, à quelque cent mètres sur le côté droit de la route, au delà du ruisseau, le village

1. Page 650. — 2. Josué, XV et XVIII. — 3. Juges, XVI, 4.

de Berriè (le désert), village tout moderne qui n'éveille aucun souvenir; puis, une heure plus loin, nous atteignons un pli de terrain entouré de cactus en haies, sur la pente duquel, à gauche, s'étend un village assez important, mais d'un aspect rebutant de saleté.

Aussitôt je pose à Hadji-Moustapha mon point d'interrogation pour noter le nom de cette gracieuse résidence.

— On l'appelle Kébab (le rôti) depuis une époque fort reculée.

Le prophète Salomon, sur qui soit le salut! avait à se plaindre des gens du pays, qui, malgré le nombre immense de leurs troupeaux, refusaient depuis plusieurs années de payer la dîme aumônière (*zékiat*) de leurs bœufs, de leurs moutons et de leurs chèvres. Le prophète ayant décidé que tout propriétaire de quarante moutons et de trente bœufs serait soumis au *zékiat*, ces fils du péché firent un accord secret pour éluder la loi, partageant leurs troupeaux entre eux et faisant passer pour propriétaires les femmes, les filles, les enfants, de sorte que pas un ne pos-

sédait plus de vingt-neuf bœufs et de trente-neuf moutons ou chèvres. Qui fut bien irrité de cette malice? ce fut le grand Salomon lorsqu'il se vit, lui le dominateur des esprits (*djinn*), trompé par l'astuce de grossiers paysans. Il résolut de les punir. A son ordre, les djinn descendirent dans la plaine, sous forme de grands loups fauves jetant par la gueule des flammes ardentes, et se mirent à courir en cercle tout autour du pays cultivé. Les moissons étaient mûres, et l'incendie se propagea rapidement, chassant vers le centre tous les troupeaux disséminés dans la campagne. Ces pauvres bêtes, éperdues de terreur, se réunirent toutes à l'endroit où est Kébab aujourd'hui, et y furent détruites par le feu. Les débris de leurs corps ont formé cette colline, et le nom de Kébab reste comme un vestige éternel de la vengeance du prophète. Voilà ce que j'ai toujours entendu raconter, et Dieu seul connaît la vérité.

Il est superflu d'ajouter que j'avais reconnu sur-le-champ, dans le récit du vieillard, l'histoire des trois cents renards que Samson

transforma en brûlots pour se venger des Philistins. J'admirai la ténacité des traditions hébraïques, dont les légendes arabes sont la continuation, comme si les périodes grecques et romaines n'étaient pas venues en interrompre le fil. Ce phénomène trouve son explication dans les affinités de race, le plus naturel et le plus puissant des liens qui unissent les peuples. Hier, nous en avons vu un exemple frappant dans Lydda, qui, affublée en vain pendant des siècles du nom grec de Diospolis, est redevenue Lud à l'invasion des Arabes, revanche des peuples sémitiques; en voici bientôt un autre. Nous venons de redescendre dans la plaine; pendant une heure nous ne rencontrons rien jusqu'aux monticules de Latroun qui s'élèvent à l'horizon. Mais, sur notre droite, à une demi-heure de la route et au delà du ruisseau, se trouve un amas de décombres informes que l'on appelle *Emmoas*. C'était jadis la ville de la victoire, Nicopolis, détruite en 131 par un tremblement de terre et rebâtie cent ans plus tard par Alexandre, fils de Mammée la Sy-

rienne. Elle a été plusieurs fois prise et reprise dans la lutte suprême où s'éteignit la nationalité juive. Lorsque Judas Macchabée y vainquit Georgias, lieutenant de Nicanor[1], elle portait le nom d'*Emmaüs*, et c'est ce nom national qui surnage après vingt siècles, transformé en Emmoas, tandis qu'il ne reste nulle trace de l'orgueilleuse étrangère Nicopolis. Les croisés campèrent dans cette plaine, autour d'Emmaüs, et y furent frappés de terreur par une éclipse de lune. Emmoas est bien l'Emmaüs de Judas Macchabée, à 22 milles de Jérusalem selon l'ancien itinéraire, « au pied de la montagne, à l'entrée de la plaine et regardant Lydda[2]. » Il n'y a pas moyen de le confondre avec l'autre Emmaüs, où les disciples rencontrèrent Notre-Seigneur après sa résurrection, puisque l'Évangile le place à soixante stades ou environ neuf milles de la ville sainte. Ceux qui ont fait cette confusion oubliaient qu'Emmaüs était un nom très-commun en Palestine, comme Rama, comme

1. I. Macchab., IV, 3. — 2. Talmud.

Magdal et tant d'autres, ce qui rend extrêmement difficiles les recherches sur la géographie des livres saints.

En approchant de *Latroun*, village abandonné depuis une vingtaine d'années et déjà tout en ruines, je me rappelai la légende touchante de Dimas, le bon larron, qui y avait son repaire. Un jour que la sainte famille passait par là, s'enfuyant en Égypte, cet honnête voleur, accompagné d'un associé, l'arrêta pour lui faire payer rançon. Dimas, touché de la grâce du divin Enfant, le protégea contre la brutalité de son complice ; il dut à cette bonne inspiration la faveur de se convertir au moment d'expirer sur la croix, tandis que l'autre mourut dans l'impénitence finale.

Latroun tire son nom de *Vicus Latronum*. Les croisés y élevèrent sur la hauteur, à gauche, un château fort qui commandait l'entrée de la vallée ; sur le bord de la route, du même côté, l'on voit encore des seuils de portes taillés dans le roc.

Je m'étais détourné vers la droite pour al-

ler examiner de plus près les ruines du village et y chercher le tombeau de Samson; mais il n'en reste aucun vestige. Il s'élevait, à un quart d'heure de l'endroit où nous étions, entre deux villages, dont l'un est *Sourah*, et l'autre *Eschteyèh*. La Bible le place entre Tsora et Estaol. Mais nous voilà bientôt dans la montagne; la route, quoique bonne encore pour une heure, n'est plus qu'une large vallée. Profitons-en et gagnons du terrain.

Une demi-heure après, nous passions à côté des puits de Job (*Biar Eyoub*) que Mgr Mislin identifie avec la fontaine Nephtoa[1]. Ce sont deux bassins circulaires, grossièrement revêtus de pierres brutes, où croupit une eau fangeuse. On les considère comme marquant le milieu de la route entre Jaffa et Jérusalem.

Hadji-Moustapha me demanda si je voulais boire, et je crus qu'il se moquait de moi. « C'est pourtant ici que nous allons faire notre provision d'eau pour le déjeuner, » me

1. Josué, XV et XVIII.

dit-il. Je regardai les deux flaques noirâtres d'un air effaré. « Rassurez-vous, reprit Moustapha; descendez avec moi quelques pas vers le fond de la vallée, et vous verrez la source qui va fournir nos rafraîchissements. »

En effet, à une très-courte distance, je trouvai à fleur de terre un petit bassin d'un pied de diamètre à peine, qui donnait un filet d'eau potable.

Pendant nos opérations à la fontaine, le rabbin et son fils avaient pris les devants comme des gens très-pressés, pour aller s'asseoir, à un quart d'heure plus loin, sur le versant droit de la vallée, à mi-côte, un peu au delà d'un arbre isolé qui formait le premier plan du paysage. Ils semblaient plongés dans une grave méditation. J'étais fort intrigué de cette conduite, et si Hadji-Moustapha montrait moins de curiosité, au fond il désirait également savoir le motif de ce recueillement. Voici l'explication qui nous en fut donnée par le rabbin.

Ces grandes pierres plates servant d'aire aujourd'hui aux habitants de Beit-Amsi, pe-

tit village situé derrière la montagne, étaient autrefois l'aire de Josué le Bethscamite[1]. L'arche du Seigneur avait été prise par les Philistins ; quand ceux-ci, tout fiers de ce trophée, le promenèrent de ville en ville dans leur pays, deux plaies terribles s'abattirent sur les habitants de tous les lieux où le coffre sacré avait fait une station. La terre des champs était envahie par une multitude énorme de souris qui détruisaient les récoltes, et les hommes de tout âge, frappés dans les parties les plus secrètes de leurs corps, perdaient tout leur sang par un flux intérieur. Ces hémorragies étaient d'une nature si maligne que la mort faisait parmi eux des ravages effrayants. Comprenant que le séjour de l'arche dans leur pays était la cause de ces fléaux, ils demandèrent à leurs prêtres un moyen de s'en délivrer. D'après leurs indications, ils placèrent l'arche sur un char tout neuf, traîné par deux génisses, et mirent auprès d'elle un coffret garni de leurs offrandes

1. I. Rois, VI, 14

expiatoires ; c'était pour les cinq villes philistines d'Azot, Gazza, Ascalon, Gath et Accaron, cinq petites souris d'or et cinq représentations de la partie frappée par la plaie des hémorroïdes[1]. L'arche, conduite par la main de Dieu, arriva à Beth-Sémés ; les gens du village, transportés de joie, la placèrent sur l'aire de Josué, ainsi que les présents dont elle était accompagnée ; puis ils offrirent les deux génisses en holocauste au Seigneur.

C'était donc un pèlerinage que venait d'accomplir notre rabbin.

Remarquons ici le rapport curieux du récit de la Bible avec ce que raconte Hérodote : des Scythes avaient envahi la Palestine, et des mains impies avaient enlevé du sanctuaire d'Ascalon les trésors de Derkéto, qu'il appelle Vénus céleste. La déesse, pour punir ce sacrilége, frappa les profanateurs d'une *maladie de femme*[2]. On a beaucoup disserté sur cette expression, et généralement on

1. I. Rois, VI, 5. *Similitudines anorum.*
2. Herod., 102, liv. 1, § 105.

s'accorde à y voir un flux de sang. Nul doute que la tradition recueillie par l'historien grec ne soit une trace du fait consigné dans les livres saints. L'idée bizarre de venger une profanation en attirant sur les coupables un châtiment si extraordinaire ne peut être une pure imagination et doit avoir une origine réelle dans le souvenir d'un événement des temps anciens. Cet événement serait, selon moi, la punition des Philistins qui enlevèrent l'arche d'alliance.

Nous venions d'aborder sérieusement la montagne : le chemin, étroit et rocheux, n'était plus qu'un défilé d'une pente rapide, appelé par les Arabes *Ouady-Aaly*. Trois quarts d'heure après l'entrée de ce ravin, la route s'élargit, la vallée devient moins abrupte, et l'on se trouve au milieu d'une espèce de bassin dont le centre est occupé par un gros bouquet de chênes verts. C'est ce qu'on nomme l'arbre de l'Imam-Aaly (*Chejrèt-Imam-Aaly*), délicieux endroit de repos pour la halte du déjeuner. Nous nous étendîmes à l'ombre, le dos appuyé aux ruines d'un ancien oratoire

musulman, devant une petite citerne dont la voûte est effondrée et qui ne retient plus l'eau des pluies. Tout en faisant, d'un excellent appétit, une collation plus que médiocre, nous écoutâmes la légende suivante, que nous servit Hadji-Moustapha en manière d'assaisonnement :

« Dans les premiers temps de l'islam, Seid-Aaly était un riche et vaillant cavalier au pays d'Yemen. Aucun de ses voisins ne pouvait lutter contre sa puissance, et Dieu favorisait ses entreprises, bien qu'il fût encore dans l'ignorance de la vraie foi et aveuglé par les ténèbres de l'idolâtrie. Tant grande était sa réputation de bravoure que le pacha qui gouvernait le pays au nom du sultan de Roum voulut à tout prix s'attacher ce puissant auxiliaire contre les invasions des gens du désert, et lui donna comme épouse sa fille unique, la belle Mériem.

« L'heureuse nuit que celle où, après trois jours de fêtes magnifiques, Seid-Aaly vit entrer dans sa tente sa jeune fiancée ! Enlevant, selon l'usage, à la pointe de son sabre, le voile

doré qui la dérobait encore à ses yeux impatients, il resta comme ébloui en contemplant un visage plus gracieux que celui des péris, plus étincelant que la lune en son plein. Cependant, tandis qu'immobile, ravi, hors de lui-même, il sent s'allumer dans son cœur le feu de l'amour, une force invincible enchaîne son corps et paralyse sa volonté. C'est que l'éternelle vérité vient de se révéler à lui, dans sa splendeur incréée qui absorbe tout éclat terrestre. Devenu subitement musulman par la grâce d'en haut, il prononce les mots sacrés de la profession de foi et veut faire partager à Mériem le même bonheur. Mais les yeux de celle-ci restaient fermés à la lumière céleste; elle refuse de confesser l'unité de Dieu.

« Seid-Aaly, malgré l'ardeur de ses désirs, s'abstint d'user de ses droits, et permit à l'épouse vierge de retourner chez son père, lui faisant promettre qu'au jour où son âme s'ouvrirait à la doctrine du salut, elle viendrait le rejoindre et lui rendre un bonheur désormais impossible sans elle.

« Depuis ce jour la paix s'enfuit du cœur de Seid-Aaly; abandonnant ses fidèles compagnons, ses riches troupeaux, le désert où s'était passée sa jeunesse, il vint dans cette vallée, caché sous des haillons de derviche, et consacra son existence à offrir de l'eau aux voyageurs.

« Plusieurs années se passèrent : il persévérait dans ses prières et ses bonnes œuvres, suppliant le Miséricordieux de l'enlever de ce monde ou de le réunir à Mériem. Un jour qu'il prenait le repos de midi dans cette petite grotte, là-bas de l'autre côté du chemin, il croit voir en songe s'avancer vers l'ermitage sa fiancée, revêtue d'une riche parure nuptiale, mollement étendue sur un brancard d'or que portent deux génisses éclatantes de blancheur. La joie l'éveille, et il trouve devant lui, le front dans la poussière, une pèlerine dont les vêtements sont en lambeaux, dont les pieds, déchirés aux ronces du chemin, ont tracé jusqu'au seuil de sa retraite une empreinte sanglante. Il s'approche, il reconnaît sa Mériem si désirée qui, sur le

point d'expirer de fatigue, le salue par les mots sacrés de la profession de foi. Il se précipite sur elle, dépose un ardent baiser sur ses lèvres, et avec ce premier baiser s'envolent deux âmes, qui ne se quitteront plus dans le séjour du bonheur éternel.

« Là où l'on trouva les corps inanimés des deux fidèles serviteurs de l'Unique, les anges firent croître un bouquet de chênes, et l'on construisit un lieu de prière avec une fondation (*wakouf*), pour que le voyageur y puisse trouver toujours de l'eau et bénir la mémoire du saint imam. L'indifférence du siècle a tout laissé tomber en ruines, à la honte des administrateurs du wakouf; aussi Dieu les jugera, lui qui seul connaît le mérite des actions des hommes. »

Hadji-Moustapha finissait en même temps sa narration et son tchibouq : le moment était venu de se remettre en marche.

Au point culminant de la vallée, on traverse, par un chemin détestable, une plantation d'oliviers où se blottit le village de *Sarris*. A droite, sur le flanc de la montagne, à cent pas

environ de la route, est une petite source de bonne eau cachée dans les rochers. Des pierres sans nombre obstruent le chemin et font trébucher les chevaux; pendant une heure on parcourt un plateau ondulé, tout couvert de halliers verdoyants, et l'on arrive, par une pente toujours ascendante, à la montagne où s'élève le village d'*Abou-Gosch*.

Ce village, que les Arabes appellent *El-qarriè* ou *Quarriet-el-Aaneb* (village des raisins), est situé à mi-côte, à droite de la route, à la naissance d'une vallée fertile, couverte de figuiers et de vignes. On s'accorde à y reconnaître le *Keriat-Yéharim* des Écritures, appelé aussi *Keriat-Baala* [1], où l'arche demeura pendant vingt ans déposée dans la maison d'Abinadab, sur le coteau [2]. C'est aujourd'hui la résidence d'un cheikh de paysans assez brouillon, assez remuant, que, dans le style de la Genèse, on appellerait le *roi* des Beni-Malek.

1. Josué, XV, 9.
2. I. Rois, VII, 1. *In domo Abinadab in Gabaa* (coteau).

Auprès d'une fontaine d'excellente eau à l'entrée du village, s'élève le vaisseau intact encore, mais fort dégradé, d'une église bâtie au temps des croisades en l'honneur du prophète Jérémie. Je la visitai en détail, malgré le fumier qui l'encombre, car elle sert d'étable aujourd'hui.

Il y a cent cinquante ans environ, plusieurs religieux franciscains y furent victimes de la cruauté fanatique d'un Abougosch, bisaïeul et prédécesseur de celui d'aujourd'hui, qui les fit mourir étouffés dans un four. Le souvenir de ce lamentable événement donne, aux yeux des bons Pères de Terre-Sainte, un renom lugubre à ce village, maintenant inoffensif, et ils s'obstinent à l'appeler Saint-Jérémie, sans doute à cause du vocable de l'Église; l'identifiant, par une antique erreur, avec Anatoth, patrie du prophète des Lamentations.

Quand on a dépassé d'une demi-heure le village d'Abougosch, en descendant par une assez bonne route tracée à mi-côte, on voit à droite un mamelon élevé qui s'isole de la chaîne, et sur le sommet duquel était *Modin*, la patrie

des Macchabées[1]. Là se dressait le monument funéraire de ces héros, assez haut pour être vu de la mer par les navigateurs. Du temps d'Eusèbe de Césarée et de saint Jérôme, cet édifice sépulcral subsistait encore; il n'en reste plus rien aujourd'hui : *Etiam periere ruinæ.*

Un autre piton surgit à l'orient, presque en face du voyageur. Il porte un hameau misérable appelé *Koustoul*, forme barbare du mot *Castellum.* Ce château[2], situé à moins de trois lieues de Jérusalem, est l'*Emmaüs* des évangélistes, à neuf milles de la ville sainte. Jésus, après sa résurrection, y rompit le pain avec deux de ses disciples, et dans la maison même où cette apparition eut lieu, l'apôtre Cléophas souffrit plus tard le martyre et fut enterré. Ruiné par Varus, Emmaüs devint sous Vespasien un poste militaire, un castellum, à l'entrée duquel, sur le lieu où le Christ avait, dit-on, lavé ses pieds fatigués, coulait une source thermale qui fut comblée par Ju-

1. I. Macch., XIII, 25. — 2. Saint Luc, XXIV, 13.

lien l'Apostat. Sainte Paula y bâtit une église dédiée à saint Cléophas; à peine en reste-t-il quelques vestiges [1].

A partir de Koustoul, la route devient très-mauvaise; elle s'enfonce par une descente rapide, dans une longue vallée courant de l'ouest à l'est pendant plus d'une demi-heure. Vers le milieu de cette vallée, on trouve à main droite, dans la paroi du rocher, une fontaine qui donne un filet d'excellente eau. Sur le flanc de la montagne à gauche, un village arabe étale ses tristes masures là où florissait une colonie romaine fondée par Adrien. Ce village a conservé le nom de *Kolonia*. Juste en face, à main gauche, et dans la partie la plus basse de la vallée, la route longe un massif de ruines assez considérables, avant de passer sur un pont qui franchit le lit desséché d'un torrent.

Ces ruines sont les restes d'une église bâtie sur le lieu où David a tué Goliath, la val-

1. Théophane, *Chronol.*— Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 21. — Itinér. de Willibald, *Act. des Saints de l'ord. Bénéd.*, troisième siècle, IIe partie.

lée sur laquelle est jeté ce pont étant la vallée du *Térébinthe*. Voilà ce qu'on répète depuis des siècles aux pèlerins; la tradition ne me semble pas infaillible.

D'après mes recherches, la vallée du Térébinthe est ailleurs; ces deux coteaux, si fraîchement garnis de vignes, d'orangers, de citronniers, de figuiers, n'ont pas été témoins de ce duel fameux qui tient une si grande place dans les souvenirs de notre enfance. Je pense que la scène s'est passée à notre droite, dans la direction du sud, à trois lieues d'ici; il y a là une vallée en amphithéâtre que bordent, de chaque côté, les villages de *Choeïké* et de *Telzakarra*, tout près de *Djamrim*. Ces noms ressemblent beaucoup à ceux de la Bible, qui montrent les Philistins « campés entre *Sokho* et *Hazzaca*, sur le confin de *Dammim*[1]. » En partant de Beitléhem de bon matin, comme le fit David, et en marchant dans l'ouest vers la fontaine philistine, on peut aller voir cette vallée en faveur de laquelle

1. I. Rois, XVII, 1.

je me permets de dépouiller Kolonia de sa tradition.

Après le pont, nous remontons pendant une heure à peu près le lit d'une autre vallée longue et ennuyeuse, à la naissance de laquelle j'espérais voir de loin Jérusalem. Mais rien encore, rien qu'un plateau pierreux d'une désolante nudité. Dans la direction du nord-ouest, à deux lieues de distance, un pic isolé, surmonté d'un petit monument, fait saillie hors de la ligne monotone des montagnes : c'est *Nébi-Samuel*, l'ancien *Mitspa* ou *Maspha*, lieu d'assembée des Hébreux sous la judicature de Samuel. En face de Maspha est une autre montagne nommée aujourd'hui *Ram*, emplacement incontestable de *Ramathaïm-Tsophim*.

Pendant une demi-heure encore, nous trébuchons au milieu d'un vrai chaos de pierres calcinées par le soleil, puis nous apercevons à l'horizon une mosquée blanche sur le sommet d'une montagne : c'est la mosquée de l'Ascension sur la montagne des Oliviers. Cent pas encore pour surmonter un pli de terrain, et *Jérusalem* est devant nous !

A l'entrée de Jérusalem, notre petite caravane se désorganise subitement : le musulman et le juif regagnent leurs quartiers respectifs, et moi, je me dirige vers *Casa Nuova*, la maison hospitalière des Pères de Terre-Sainte.

III

JÉRUSALEM. — Voie de la Captivité. — Gethsémani, tombeau de la Vierge. — Cédron, vallée de Josaphat, Cénacle. — Les lépreux, le Xystus.

Voici le moment d'expliquer au lecteur le but que je me suis proposé en écrivant ce livre, précédé par tant d'autres traitant le même sujet, mais sous un autre point de vue que le mien. La Terre-Sainte a dû éveiller à la fois l'attention studieuse du chrétien et de l'historien, comme du littérateur et de l'archéologue. Chacun avait sa visée spéciale, et, après avoir visité le pays en voyageur consciencieux, je l'admets, mais enfin en voyageur, sa

part faite, il l'a emportée à Paris, à Londres ou à Berlin pour lui donner les développements nécessaires. Ce n'est pas en voyageur que j'ai parcouru la Palestine; j'y ai résidé plusieurs années de suite; historien sédentaire, je n'ai eu dans ce pays pour étude spéciale que le pays lui-même; j'ai voulu, pas à pas, y conduire avec moi le lecteur et même le pèlerin, qui trop facilement s'y égare au milieu d'un dédale de renseignements contradictoires. Du plan que je me suis tracé, de la division par courses, il pourra résulter quelque sécheresse dans les détails, et n'étant point écrivain le talent me fera défaut sans doute pour déguiser leur aridité sous les pompes du style; néanmoins mon système m'a semblé le plus sûr pour ne rien omettre d'important, soit sur ce qui touche à la religion, soit sur ce qui touche à l'histoire, et je suis convaincu que si le lecteur a la patience de m'accompagner jusqu'au bout, il aura par mes yeux, vu la Palestine comme s'il y avait passé trois ans.

Ceci dit, pour accomplir notre première

course, à peine entrés dans Jérusalem, hâtons-nous d'en sortir par la porte orientale que les pèlerins appellent porte Saint-Étienne, et les Arabes porte Notre-Dame-Marie (*Bab-Sitti-Mériem*); nous y ferons retour bientôt; mais, avant d'en passer le seuil, examinons rapidement un grand réservoir, legs précieux de l'antiquité, situé sur le côté droit de la rue, entre la mosquée d'Omar et les masures qui font face à l'église Sainte-Anne. C'est la piscine probatique ou de Béthesda[1], le bassin où les victimes de l'holocauste devaient être purifiées. L'ange qui, chaque année, venait agiter la surface des eaux, apportant ainsi la santé aux malades pleins de foi qui se pressaient sur les bords de la vasque, ne trouverait aujourd'hui à exercer son souffle puissant que sur des décombres et des immondices. Le bassin purificateur est devenu le cloaque de tout le quartier. Voilà ce qu'amène la doctrine engourdissante du fatalisme, l'immobilité, la léthargie, la mort.

1. Jean, V, 2.

Appuyons un peu à gauche, nous en aurons une preuve nouvelle. En effet, trente pas plus loin en dehors de la ville est un autre réservoir plus petit et un peu moins délabré que le premier, mais devenu presque aussi inutile. Il porte le nom de piscine Natatoria.

N'y a-t-il pas dans cet aveuglement des populations de la Palestine, plus insoucieuses que les brutes même de leurs besoins les plus impérieux, un miracle perpétuel, une conséquence fatale de l'arrêt qui les a maudites depuis le jour du grand sacrifice ? Ainsi que le sang d'Abel a fait germer les ronces et les épines, le sang régénérateur qui, par tout le monde, a fécondé l'humanité, brûle ici la terre du peuple déicide et obscurcit de vapeurs mortelles l'intelligence de ceux qui l'habitent. Chaque pierre proclame l'éternelle malédiction de Dieu ; c'est que chaque pierre a bu le sang d'un saint ou d'un prophète. Ce rocher, sur lequel nous passons, est la couche funèbre du premier martyr de la foi chrétienne. C'est ici, dit-on, que saint Étienne a été la-

pidé[1]. Là-bas, devant nous, le Sauveur a sué du sang ; plus loin, c'est le lieu de la trahison, puis le monument d'Absalon le parricide, et le mont du Scándale, et l'endroit où Isaïe subit une mort cruelle. A chaque pas, vous trouvez le souvenir d'un crime. Mais, comme le plus grand de tous a eu pour effet de racheter le monde, au lieu de condamner les criminels, plaignons-les d'avoir été les instruments aveugles des éternels décrets. Leur victime elle-même priait pour eux, « car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. » Et comme nous avons achevé de descendre la pente rapide qui mène au fond de la vallée de Josaphat, entrons dans la chapelle de l'Agonie.

Cette sombre grotte, avec son pavé de granit, ses murailles de roche nue, son autel sévère de marbre blanc, est cent fois plus inspiratrice, plus touchante que les riches et somptueuses chapelles, aussi est-ce avec une profonde émotion que j'y entendis lire le récit de l'Évangile, cette page sublime où com-

1. Actes, VII, 58.

mence en vérité la Passion[1], cette défaillance si humaine dont triomphe l'héroïsme divin du sacrifice. Que cette caverne ne soit pas précisément le lieu de l'agonie du Rédempteur, mais bien, comme le prétendent les pèlerins du douzième siècle, l'endroit où se cachèrent les apôtres, cela m'importe peu : ce qui me frappe, c'est la grandeur de cette résignation volontaire à laquelle le monde va devoir son salut. « Mon âme est triste jusqu'à la mort.... Mon Père, éloignez de moi ce calice, s'il est possible; toutefois, que votre volonté soit faite et non la mienne[2]. »

Descendons maintenant dans l'église du tombeau de la sainte Vierge qui est contiguë. Cette chapelle souterraine appartient aux schismatiques. Bien que la tradition place plus généralement à Éphèse le lieu de la mort de la sainte Vierge, on montre ici son tombeau depuis le temps de l'impératrice Pulchérie[3]; on fait même de ce petit temple un vrai

1. Luc., XXII, 41, 44. — 2. Matt., XXVI, 38, 39. — 3. J. Dam., Orat., II, de B.-M.-V., Assomp. — *Ex Euthymiaca*, hist., III, 40.

caveau de famille, car, à droite, en montant l'escalier, vous avez le tombeau de saint Joseph, à gauche ceux de sainte Anne et de saint Joachim.

Du reste cette nécropole, monument d'un style sévère mais non sans mérite, était jadis surmonté d'une église supérieure qui a disparu; la reine Mélisende y fut ensevelie; au temps des croisades, c'était un siége abbatial sous le nom de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat[1].

A trente pas au-dessus du tombeau de *Sitti-Mériem*, en descendant vers le sud et sur le côté gauche de la vallée, se trouve l'enclos de Gethsémani, le jardin des Oliviers où le Christ se retira avec ses disciples le soir de la trahison[2]. Ce carré de terrain bien cultivé par les Pères de Terre-Sainte, renferme huit oliviers d'un aspect vénérable. Sans doute ce ne sont pas les mêmes arbres qui abritaient sous leur ombrage le divin Docteur, mais

1. Guillaume de Tyr, *Guerre sainte*, XII, 13.
2. Matt., XXVI, 36. — Marc, XIV, 32.

peut-être ont-ils repoussé des mêmes souches, après que Titus eut fait couper tous les arbres aux environs de Jérusalem. La petite porte en fer qui donne accès dans l'enclos s'ouvre à l'orient; devant cette porte on montre un rocher sur lequel les apôtres s'endormirent[1]; un peu plus au sud une impasse entourée de murs en pierres sèches marque l'endroit maudit où Judas donna à son maître le baiser de trahison[2].

Nous continuerons à descendre la vallée en suivant le cours ordinaire du Cédron. Sur notre droite, le lit toujours sec du prétendu torrent expose au soleil ses cailloux brûlés; devant nous, ce monument bizarre qui, sur un rocher taillé en cube, élève un cône évasé surmonté d'un arbuste en guise de panache, passe pour être le cénotaphe d'Absalon. Il ressemble peu, je l'avoue, à la *colonne de marbre blanc*[3] que, d'après Josèphe, ce prince s'était élevée pour perpétuer son nom, en

1. *Sanutus in secretis*, livre III, § 14, chap. IX. — 2. Hen. Canisius, t. VI, *Ant. lect.* — 3. II. Rois, XVIII, 18. — Jos. Ant., hébr., livre VII, chap. IX.

l'appelant la main d'Absalon. Les musulmans, frappés de sa forme baroque, le nomment le chapeau de Pharaon (*tantoura Féraoun*); mais pour les chrétiens, tombeau d'Absalon il a été baptisé, et tombeau d'Absalon il restera; aussi nul pèlerin n'oublie d'y jeter une pierre pour maudire le fils rebelle, usage ancien dont pourrait à bon droit se plaindre le roi Josaphat qui, placé derrière, reçoit souvent les éclaboussures de l'indignation traditionnelle. Les cailloux ainsi amoncelés cachent toute la partie inférieure de son sépulcre, et n'en laissent paraître que le fronton.

La vallée devient un véritable champ de pierres tumulaires : tous les juifs ont pour suprême ambition de se faire enterrer ici. Jetons en passant un coup d'œil sur le tombeau de saint Jacques, reconnaissable à son portique, soutenu par deux colonnes, et sur celui de Zacharie, monolithe inachevé qui fait le digne pendant de celui d'Absalon, remplaçant le cône par une pyramide quadrangulaire fort peu élégante; et sans chercher à justifier ces dénominations dues au caprice,

mais consacrées par l'usage, franchissons, sans nous mouiller, le Cédron à l'endroit où le Christ l'a franchi, brutalement entraîné par les suppôts du grand prêtre On montre sur un rocher la trace de ses genoux, l'empreinte qu'il y laissa en tombant[1].

Pour arriver au pied des murs de la ville, la montée est rude, et l'on est heureux de se reposer un instant, sous prétexte d'admirer à loisir la *Porte Dorée*. Cette porte à double baie, aujourd'hui murée, s'ouvrait au temps d'Hérode sur le portique oriental du temple. Une ancienne prédiction annonce que les chrétiens, vainqueurs, doivent un jour entrer par là dans la ville sainte, comme autrefois le Christ y entra triomphalement. Aussi les musulmans, malgré leur fatalisme, ont cru pouvoir détourner le sort en murant cette porte. Dans presque toute sa longueur, la muraille orientale de la ville est composée de blocs énormes, longs de 4 à 5 mètres. C'est évidemment un reste de l'ancienne enceinte du temple.

1. Quaresmius, t. II, p. 169.

Faut-il en faire honneur à Salomon? Ces pierres gigantesques ont pu sans doute figurer dans le monument élevé par le grand roi, mais de l'antiquité des matériaux déduire l'âge de la construction, serait aller trop vite en besogne. Ne l'oublions pas, le temple de Jéhovah a eu trois âges; l'édifice bâti par Salomon sur l'aire d'Arenna ou Ornan le Jébuséen[1] a été détruit par Nabuchodonosor, réédifié par Zorobabel, refait presque tout à neuf par Hérode, qui en agrandit considérablement le parvis. Quoi qu'il en soit, le mur que nous avons devant nous a fait partie de la vieille enceinte; c'est même le seul front de l'antique Jérusalem sur lequel tout le monde soit d'accord. Et quand on renoncerait à y voir une bâtisse salomonienne, il est au moins *vieux comme Hérode*. Ce roi, qui fit tant construire, avait le goût du colossal; l'historien juif témoigne des proportions énormes des matériaux qu'il aimait à employer[2], et

1. II. Rois, XXIV, 24. — II. Paral., III, 1.
2. Josèphe, *De Bello Judaico*, livre VI, chap. VI.

ce sont ces grandes pierres que les disciples montraient au Seigneur en sortant du temple, lorsqu'ils disaient :

« Vois, maître, quelles pierres et quelles constructions !

— Eh bien, répondit le Christ, il n'en restera point pierre sur pierre qui ne soit détruite[1]. »

En se dirigeant sur le midi, continuant à longer la muraille, on remarque tout près des créneaux, un fût de colonne placé comme une pièce d'artillerie sortant de son embrasure. On pourrait le croire, ce n'est là qu'un caprice des maçons barbares qui ont mis ici, comme une dérision, ce vestige de quelque monument antique. Que l'on se détrompe : on a devant les yeux la première assise d'un monument qui durera pendant l'éternité : c'est l'amorce où doit s'appuyer le pont immense du *Sirath*, ce passage redoutable jeté, d'après la tradition musulmane, sur l'abîme des punitions infernales, et sur lequel tous

1. Marc, XIII, 1, 2.

les hommes, au jour du grand jugement, devront se risquer pour arriver au séjour de la paix. Ce pont, déjà peu commode à sa naissance, sera plus délié qu'un cheveu, plus étroit que le tranchant d'un sabre de Damas; et pour rendre l'épreuve plus difficile, les candidats auront aux pieds de lourdes entraves formées par la réunion de leurs péchés. Beaucoup trébucheront dès les premiers pas et seront précipités dans le gouffre de la colère divine; les justes, au contraire, soutenus sous les aisselles par deux anges gardiens, franchiront le terrible passage avec la légèreté de l'oiseau.

Maintenant, nous voici arrivés près de l'angle du mur : voyez-vous ces pierres en saillie qui font supposer une console ancienne, ou en promettre une future? Là s'avancera le balcon où le prophète doit asseoir son tribunal. Quand le dernier jour de la race d'Adam sera venu, quand l'esprit de Dieu, qui n'est pas mort, mais a été enlevé tout vivant au ciel, aura vaincu le faux Messie (l'Antechrist ou Dedjial), il fera comparaître

devant lui toutes les générations, et chacun sera payé selon ses œuvres. Mohammed, pendant ce temps, se tiendra au pied du trône céleste pour intercéder en faveur des musulmans.

Lorsque l'on a doublé l'angle qui termine au sud le front oriental de la place, les vestiges du mur antique reparaissent encore à quelques endroits; pour les observer, montons hors du chemin, dans les terres labourées, sans craindre la fatigue. Nous trouverons un petit dédommagement dans la vue d'une ancienne porte sculptée, contemporaine de la porte Dorée, mais beaucoup moins complète, et maintenant à moitié empâtée dans le mur du jardin de la mosquée *El-Aqsa*. Cet édifice religieux, bâti au-dessus de cette porte, n'est autre que l'église de la Présentation, œuvre de Justinien; il n'offre à l'extérieur rien de remarquable, sinon pour l'archéologue une inscription latine du deuxième siècle posée à l'envers dans la maçonnerie, et par conséquent pénible à déchiffrer. Un peu plus loin, toujours en côtoyant l'en-

ceinte, la petite porte en fer, aujourd'hui condamnée, s'appelle la porte des Occidentaux (*Bab-el-Mogharbè.*)

Rentrons dans le sentier battu, en suivant la trace de l'aqueduc qui conduit à la mosquée les eaux des vasques de Salomon. Ce chemin indique l'ancien tracé des murailles de la ville sous le roi de David, alors que le mont Sion tout entier était renfermé dans l'enceinte. On a peine à comprendre pourquoi les fortifications nouvelles l'en ont exclu. A ce sujet, la tradition du pays raconte que le sultan Sélim (sous lequel fut construit cet ouvrage), irrité de cette bévue, fit trancher la tête à son architecte-ingénieur; moyen commode de régler le compte de ses honoraires. A notre gauche, un peu plus bas, est une grotte où, dit-on, saint Pierre se retira pour pleurer sa faute après que le coq eut chanté trois fois. Ce coq était l'hôte criard de la maison du grand prêtre Caïphas, remplacée depuis par le petit couvent arménien près duquel nous sommes. On montre à droite de l'autel un réduit obscur où le Christ fut em-

prisonné. En dehors de l'édifice, un peu à l'ouest, la tradition locale désigne l'endroit où mourut la sainte Vierge.

Ce petit groupe de bâtiments forme une espèce de citadelle isolée au milieu du plateau méridional du mont Sion, et renferme les deux sanctuaires révérés du cénacle, où l'Eucharistie fut instituée et où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres. C'est bien la plus ancienne église du monde, puisque le sacrifice de la messe y fut établi par le Seigneur lui-même; c'est aussi le local du premier concile, de cette vénérable réunion de disciples où fut rédigée, dans une sublime simplicité, la profession de foi de la doctrine nouvelle.

Le Cénacle fut un couvent de franciscains jusqu'au milieu du seizième siècle. A cette époque, un derviche musulman apprit dans une vision que le tombeau du roi David, *Nebi-Daoud*, se trouvait dans les fondations de l'édifice, et les moines chrétiens durent céder la place à des derviches musulmans. Ceux-ci jusqu'aujourd'hui le gardent précieusement, jaloux d'un trésor non moins cher à leurs

âmes pieuses qu'utile à leurs intérêts par les nombreux wakoufs dont il s'est enrichi, et par les aumônes qu'il leur attire de toutes parts. On ne laisse entrer dans une chambre du rez-de-chaussée, où se trouve, dit-on, le tombeau vénéré, que comme faveur spéciale : ce tombeau, simple cénotaphe recouvert d'un drap de satin vert, est placé, prétendent les gardiens, juste au-dessus du tombeau véritable : celui-ci n'est visible qu'aux yeux de la foi, car tout pèlerin qui l'apercevrait perdrait la vue immédiatement. Le vieux cheikh qui m'introduisit dans le sanctuaire, touché de ma pieuse curiosité, ou sensible à mon offrande, m'assura confidentiellement que sous le sol de la chambre passe un escalier taillé dans le roc, aboutissant à une porte fermée qui ne s'ouvrira qu'au jour du jugement.

Rentrons en ville par la porte de Nebi-Daoud ou de Sion, traversons des monceaux de décombres et d'immondices élevés en certains endroits plus haut que les remparts et sur lesquels végètent de vigoureuses touffes de cactus. Sur ce sol immonde, irrégulier, vit

une misérable colonie complétement séparée du reste de la population : là sont parqués les lépreux, c'est là qu'ils attendent, hommes, femmes et enfants, que la mort vienne les débarrasser de leur terrible maladie. La lèpre est encore très-fréquente dans tout l'Orient : ce n'est pas la lèpre blanche ou farineuse dont parle la Bible, mais cette affection bien plus redoutable qu'on appelle éléphantiasis. La peau prend des teintes violacées et d'un gris rougeâtre ; des bourgeons se forment dans le derme donnant naissance à des abcès dont les cicatrices sont affreuses à voir : peu à peu les extrémités des membres tombent en lambeaux, ne laissant que des moignons informes : la voûte du palais se défonce et s'en va en esquilles, ce qui donne à tous ces malheureux un timbre de voix particulièrement enroué et nasillard. Cette terrible infirmité, qui désespère la science médicale, n'est pas contagieuse, mais se propage par voie d'hérédité.... Et les lépreux continuent, sans que nul s'en préoccupe, à se marier entre eux, à pulluler, à croître et

multiplier sur leur tas de fumier, en compagnie des chiens galeux qu'on rencontre auprès de leurs cabanes, plus nombreux, plus maigres et plus pelés que partout ailleurs. Ces pauvres gens ont donc encore des amis, des amis dévoués que leur misère n'éloigne pas.

Fuyons cette cité de deuil, continuons à descendre le flanc rapide du mont Sion qui regarde l'orient. On ne se croirait pas dans l'intérieur d'une ville; le chemin, assez profondément encaissé, n'offre à droite et à gauche que des monceaux de plâtras, des balayures, des débris végétaux; c'est seulement lorsqu'on est arrivé au bout de la descente qu'en regardant autour de soi on revoit la cité avec ses édifices, la mosquée d'Omar avec son bâtiment couvert d'émail bleuâtre et sa belle coupole de plomb. On se trouve au fond d'une sorte d'amphithéâtre qui ne manque pas de grandeur : le mont Sion à l'ouest, le Moriah à l'est, les hauteurs de Bezetha au nord. Cette concavité où nous sommes, jadis bien plus profonde, faisait

mieux ressortir le relief des collines qui l'entourent; c'était le *trou de Mello* (*gurges Mello*), le ravin de la ville de David (*vorago civitatis*)[1], l'extrémité méridionale de la vallée Tyropeon[2]. Salomon la combla en partie au moyen de remblais considérables et, pour racheter la différence de niveau qui subsistait, d'un côté l'on descendait de la ville par de larges degrés dont il est plus d'une fois question dans l'Écriture[3], de l'autre, un appareil semblable montait au temple, qui n'avait pas d'enceinte sur la face regardant la ville. Plus tard, Hérode, le grand constructeur, éleva un mur magnifique pour agrandir le parvis de la maison de Dieu, et sur ce mur il appuya un pont qui traversait toute la vallée unissant Sion et Moriah. En nous rapprochant de la mosquée d'Omar, nous reconnaîtrons, dans les blocs énormes qui forment les assises inférieures de la muraille, deux immenses voussoirs sur lesquels

1. III. Rois, XI, 27. — 2. Jos., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI. — 3. II. Esdr., III, 15; *idem*, XII, 36.

prenaient naissance les arches de ce pont monumental, sorte de viaduc dont peuvent donner idée quelques-uns des travaux hardis exécutés pour nos chemins de fer. Du côté de Sion, il débouchait sur une place carrée, entourée de portiques, qui servait aux assemblées du peuple et s'appelait le Xystus [1]. Avant l'époque romaine, se trouvait déjà au même endroit une place pour les réunions populaires [2], mais elle n'avait probablement aucun caractère architectural particulier et n'était remarquable que par sa position au fond de l'amphithéâtre que forment les diverses parties de la ville. Un pont unissait alors de même le mont Moriah à cette place : lors du siége de Jérusalem par Pompée, les assiégés le coupèrent [3]. Je ne pense pas qu'on puisse lui attribuer les vestiges que nous avons devant nous, le mur auquel il se raccorde élevé par Hérode pour agrandir l'aire du temple porte le cachet des bâtisses héro-

1. Jos., *Bell. Jud.*, livre II, chap. XVI.— 2. II. Esdras, VIII. — 3. Jos., *Bell. Jud.*, livre I, chap. VII.

diennes. Quant au grand roi Salomon, il n'est pour rien dans cette ruine vénérable; l'historien juif dit positivement[1] que, sous son règne, la colline de Moriah n'avait de ce côté aucun mur d'enceinte. Du reste, ici comme partout à l'intérieur de la ville sainte, il est très-difficile de concilier toutes les opinions et tous les témoignages des historiens ou des voyageurs. Chaque pierre est une énigme, chaque ruine prend la forme d'un point d'interrogation. D'ailleurs, si ce pont intéresse ainsi que le Xystus, il sera facile d'en faire la restauration, d'en avoir la hauteur, l'ouverture, les dimensions, d'après ce qu'en a dit récemment un savant et ingénieux explorateur, M. de Saulcy[2].

Nous allons remonter le mont Sion, à travers des ruelles sales et d'aspect misérable, jusqu'à l'entrée d'un petit couvent arménien, *le couvent de l'Olivier* (Deir-Zeitoum); il doit son nom à un vieil olivier auquel, dit-on, le

1. Jos., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.
2. *Voyage dans les terres bibliques*, t. II, p. 211.

Sauveur fut attaché pendant que le grand prêtre Hanna combinait avec ses complices les moyens de le faire périr le lendemain.

Cet arbre s'élevait dans la cour du pontife, dont la maison était assise au lieu même où a été bâti le couvent. Ce n'est pas là que les Arméniens ont déployé toutes leurs richesses, mais bien dans la résidence de leur patriarche, le magnifique monastère de Saint-Jacques. qui excite l'admiration de tous les visiteurs, Dans un des bas côtés de cette église, la plus splendidement ornée de Jérusalem, est le sanctuaire très-révéré où saint Jacques le Majeur eut la tête tranchée.

En sortant du patriarcat arménien, on aperçoit dans une ruelle, à droite, un reste de vieux mur que je baptiserai du nom de *Prison de saint Pierre*. En effet, les Actes des Apôtres en main, il est facile de le prouver, la prison se trouvait dans la forteresse du mont Sion, puisque l'apôtre, conduit par l'ange, sort par *la porte de fer qui mène à la ville*[1],

1. Actes, XII, 10.

le lieu de détention n'était donc pas dans la campagne, comme on voudrait le faire croire en le plaçant près de l'église de la Résurrection ; voilà bien la *rue unique*[1] par laquelle il s'en alla chez la mère de Jean surnommé Marc. La maison de cette sainte femme était sur l'emplacement où l'on voit ce petit couvent syrien avec sa porte massive. L'intérieur n'offre rien de curieux, et comme dix heures sonnent, je me hâterai de gagner le réfectoire de Casa Nuova.

1. Actes, XII, 10.

IV

La Voie douloureuse.

Il est assez difficile de préciser exactement l'emplacement de toutes les stations de la Voie douloureuse; les documents authentiques, les monuments élevés par la piété des premiers chrétiens, sont détruits pour la plupart, et les évangélistes se sont abstenus de s'étendre en détail sur les dernières heures de la vie du Sauveur; nous allons cependant rapporter ici l'opinion la plus généralement acceptée.

Je conduirai d'abord le lecteur jusqu'à la

muraille de la ville, devant la porte Saint-Étienne, afin de lui faire achever les dernières stations de la Voie de la Captivité, que j'avais laissées de côté dans le chapitre précédent, pour ne pas augmenter sa fatigue.

Après avoir tourné le dos au mur d'enceinte, nous voyons à notre droite un grand bâtiment surmonté d'une coupole : c'est l'église Sainte-Anne, élevée sur l'emplacement de la maison de Joachim et d'Anne, au lieu de l'Immaculée Conception de Marie [1] On montre dans les souterrains la chambre où habita la sainte Famille. Convertie en école musulmane par Saladin, cette basilique vient d'être donnée par le sultan à la France, qui l'a rendue au culte catholique. Ce succès diplomatique fait le plus grand honneur à notre ambassadeur, M. Thouvenel, si bien secondé par M. de Barrère, consul de France à Jérusalem.

La rue que nous suivons doit avoir existé

1. Jean Damascène, Vitriacus, Sanutus, Guillaume de Baldensel.

depuis les temps les plus reculés ; elle servait sans doute d'artère principale pour relier le système de défense de la ville avec le palais des gouverneurs, la tour Antonia avec le temple. A notre droite, au pied d'une voûte, nous apercevons une tourelle assez moderne, mais dont les pierres du soubassement rappellent les constructions anciennes ; on prétend que ce sont les ruines de la tour Antonia, ou du moins d'une des quatre tours qui la flanquaient.

Quelques pas plus loin, à gauche, dans la muraille, se trouvent les traces d'une ancienne porte sculptée qui donnait entrée dans le Prétoire, et à laquelle aboutissait la *Scala Santa*, que Notre-Seigneur eut à franchir plusieurs fois, soit qu'il fût conduit de Pilate à Hérode, et réciproquement, soit qu'il fût emmené au lieu de la Flagellation[1]. La Scala Santa est aujourd'hui à Saint-Jean de Latran, où elle a été transportée par les soins de Constantin le Grand.

1. Bonifacius, *De Peren. cultu*, livre II.

La porte en fer qui est vingt pas plus haut sert de clôture au couvent latin de la Flagellation. Les premiers chrétiens élevèrent à l'endroit où notre Sauveur fut accablé d'outrages une chapelle commémorative déjà en ruine vers le dix-septième siècle.

Quaresmius[1] rapporte à ce sujet qu'en 1618 le fils du gouverneur fit réparer ce monument et le convertit en écurie ; mais que, dans la nuit du 14 janvier 1619, fête du saint Nom de Jésus, tous les chevaux moururent. Abandonnée à la suite de ce miracle, elle ne fut reconstruite qu'en 1838, après le pèlerinage du duc Maximilien de Bavière, et par ses ordres. On voit aujourd'hui dans la chapelle, des chapiteaux de l'ancien monument, retrouvés parmi les décombres, et dans les travaux que l'on entreprit alors on rencontra à plusieurs mètres sous terre des traces de pavés en mosaïque bien conservés.

Au sortir de la Flagellation on a devant soi une caserne turque, située sur l'emplacement

1. Tome II, p. 196.

du palais de Pilate. Là commence à proprement dire la Voie douloureuse.

On peut facilement obtenir l'autorisation de visiter cette caserne ; mais le terrain a été tellement bouleversé depuis le règne d'Hérode que, malgré des recherches minutieuses, il me serait impossible de spécifier l'emplacement des chambres où comparut Notre-Seigneur, où il fut jugé, couronné d'épines, montré au peuple, enfin où il fut chargé de sa croix. Toute cette partie, jusqu'à l'Arc dit l'*Ecce Homo*, comprend, selon moi, les deux *premières stations :* la *condamnation à mort*[1], et *Jésus chargé de sa croix sort du prétoire.*

Nous continuons à descendre la rue jusqu'à son extrémité ; la bâtisse neuve à notre droite appartient au gouvernement autrichien ; au coin, à gauche, cette colonne brisée marque l'endroit de la première *chute de Notre-Seigneur* (*III*e *station*).

Si nous tournons maintenant le dos à la colonne, à notre droite et en face, de l'autre

1. Jean, XIX, 5.

côté de cette rue qui passe à nos pieds, nous remarquerons, au milieu des maisons, un édifice en ruine avec des fenêtres en ogive; voilà ce qui reste de l'église bâtie sur l'emplacement où s'évanouit la sainte Vierge en rencontrant son divin fils (*IVe station*)[1].

Prenant ensuite à gauche pendant une soixantaine de pas, nous trouvons la maison du Mauvais Riche[2], qui sert aujourd'hui d'hôpital militaire; les assises des pierres sont rouges et noires, ce qui permet de la distinguer facilement.

Ici est le *trivium* où aboutissaient, comme aujourd'hui, les rues qui partaient de la Porte Judiciaire et de celle d'Éphraïm, et où les juifs, témoins de l'état de faiblesse de Notre-Seigneur, dans la crainte qu'il ne pût arriver jusqu'au Golgotha, arrêtèrent un homme qui revenait des champs, Simon le Cyrénéen, auquel ils firent porter la croix (*V^e station*)[3].

Le souvenir en est conservé aux fidèles par

1. *Sanutus*, livre III, partie XIV, chap. x. — 2. Saint Luc, XVI. — 3. Saint Matth., XXVII, 32. — Saint Marc, XV, 21. — Saint Luc, XXIII, 26.

une entaille faite dans le mur situé à l'angle de la rue qui est à notre main droite, et que nous allons remonter jusqu'à ce que nous trouvions à main gauche un tronçon de colonne couché dans le pavé. Ce tronçon indique l'emplacement de la maison sur le seuil de laquelle se tenait sainte Véronique lorsqu'elle essuya la figure trempée de sueur du Christ (*VIe station*)[1].

Ce lieu fut témoin d'un des derniers miracles de Jésus, qui a voulu récompenser la foi de cette femme. Son véritable nom était Bérénice ; mais elle fut canonisée sous celui de sainte Véronique (*vera icon*, vraie image)[2].

Voici encore une vieille tradition du pays dont je ne garantis pas l'authenticité. On raconte que Notre-Seigneur, passant devant la boutique d'un cordonnier, voulut se reposer un instant ; ce juif fanatique le frappa en lui criant de marcher. Jésus se leva, et, en s'éloignant, lui dit : « Tu marcheras toi-même,

1. *Quaresmius*, t. II, p. 230. — *Adrichomius*, description de Jérusalem, n° 44. — 2. Coll. des Bollandistes, mois de mai ; t. VII.

et jusqu'à la fin des siècles. » Cette légende du Juif-Errant, si populaire, se vérifie depuis dix-huit siècles : la nation déicide erre depuis lors, accomplissant, comme *prix du sang* divin (*haq-ed-dem*), la terrible sentence portée contre l'homme impitoyable[1]. Ces quelques pierres en escaliers qui sont dans le mur de droite faisaient partie, toujours d'après la tradition, de la maison de cet homme qui devait personnifier son peuple. Que la tradition soit vraie ou fausse, la menace prophétique du Sauveur représente bien le sort réservé au peuple juif, qui erre dans le monde sans patrie, sans foyer, pour n'avoir point compris les grands enseignements du christianisme !

Nous sommes arrivés à une partie descriptive assez difficile à saisir.

Cette colonne de pierre grisâtre qui est en face de nous appartenait jadis à la Porte Judiciaire, sous laquelle Jésus fit sa deuxième chute (*VIIe station*).

Ici finissait donc la ville et commençait la

1. Isaac Laquedem.

pente du Calvaire, appendice du mont Acra. Cette rue et ses maisons que vous voyez n'existaient pas au temps de la Passion ; elles étaient remplacées par des jardins[1]; au milieu passaient les circuits de la route qui conduisait au sommet du Golgotha; la rapidité de la pente avait sans doute exigé ces détours dont nous avons une preuve certaine par l'emplacement zigzagué des différentes chapelles commémoratives. Malgré les nouvelles constructions élevées sur le mont Calvaire, nous pouvons cependant retrouver toutes les stations du chemin de la Croix.

A une cinquantaine de pas, dans la rue de la Colonne Judiciaire, Notre-Seigneur rencontra les filles de Sion et leur dit ces mémorables paroles[2] : « Filles de Sion, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes » (*VIIIe station*).

Une colonne témoigne de ce souvenir.

Il faut maintenant nous engager dans ce bazar voûté; à gauche, et à la sortie des

1. Saint Luc, XIX, 41. — 2. Luc, XXIII, 28.

voûtes, nous remarquerons trois colonnes en calcaire gris. Selon l'opinion générale, elles indiquent l'endroit de la troisième chute (*IXe station*).

En prenant la petite ruelle à droite, nous arrivons sur le parvis de l'église de la Résurrection, dans l'intérieur de laquelle sont les cinq dernières stations. Pénétrons-y donc tout de suite, allons jusqu'à l'extrémité de l'abside ; c'est là que les soldats juifs se partagèrent les vêtements du Christ et tirèrent au sort sa tunique, afin que la parole de l'Écriture fût accomplie (*Xe station*)[1] :

« Et Jésus portant sa croix alla au lieu appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent[2].

« Et Jésus, jetant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit.

« Et aussitôt le voile du temple fut déchiré et les pierres se fendirent[3]. »

Un escalier conduit au Calvaire où sont

1. Jean, XIX, 23, 24. — 2. Jean, XIX, 18. — 3. Matt., XXVII, 50, 51.

deux chapelles, l'une à droite dite du Crucifiement (*XIe station*), et l'autre à gauche, à l'endroit où fut plantée la croix et où le Christ expira (*XIIe station*).

On voit sur cette partie du Golgotha un déchirement dans le roc.

« Or, après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple, demanda à Pilate qu'il lui permît d'enlever le corps de Jésus, et Pilate le permit; il vint donc, et enleva le corps. Et Nicodème vint aussi portant un mélange de myrrhe et d'aloès, et ils l'enveloppèrent de linges avec des aromates, selon la coutume juive[1]. »

En descendant du Calvaire par le second escalier qui ramène à la porte de l'église, nous verrons devant nous une grande pierre en marbre rosé appelée pierre de l'Onction : c'est là que Notre-Seigneur fut embaumé (*XIIIe station*).

« Or, il y avait au lieu où Jésus avait été crucifié, et dans ce jardin, un sépulcre neuf;

1. Jean, XIX, 38, 39, 40.

comme c'était la veille du Sabbat des Juifs et que ce sépulcre était proche, ils y déposèrent Jésus[1]. »

Le saint tombeau est recouvert par ce petit édifice qui est au centre de l'église de la Résurrection (*XIVe et dernière station*).

« Pour le chrétien et pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau[2]. »

1. Jean, XIX, 41, 42. — 2. Lamartine.

V

L'*Ecce Homo*. — L'hôpital des chevaliers de Saint-Jean. L'église de la Résurrection. — Le feu sacré.

Je n'ai pas voulu interrompre par des récits étrangers la marche du grand drame qui vient de se dérouler sous nos yeux; je vais ajouter maintenant quelques notes sur les monuments devant lesquels nous sommes passés sans les examiner.

Les auteurs ont fait de nombreuses dissertations tant sur la disposition du palais de Pilate que sur l'existence et le but de l'Arc actuellement appelé *Ecce Homo ;* l'examen des

lieux, renouvelé dix fois, vingt fois, cent fois, ne m'a pas encore permis de me former une opinion arrêtée; je crois cependant devoir signaler une récente découverte qui présente quelque intérêt au point de vue archéologique.

Dans les travaux de déblaiement entrepris le long du pilier septentrional de l'Arc dit *Ecce Homo*, on a trouvé, s'appuyant sur ce même pilier, un second arc en pierres anciennes; il est seulement moins élevé et plus étroit que celui qui traverse la rue; les ornements des corniches sont d'ailleurs identiquement les mêmes. Une simple inspection de ces arcs suffit pour démontrer leur origine commune, et faire supposer que, pour l'harmonie, le grand arc avait, s'appuyant sur son côté méridional, un autre arceau de même dimension que celui dont nous venons de parler. Cette idée me semble d'autant plus juste qu'en visitant le couvent de derviches situé au sud du grand arc, j'ai reconnu l'existence d'une ancienne chapelle latine dont la courbe de la voûte rappelle en tous points celle de l'arceau septentrional.

J'ajouterai de plus comme renseignement que la base du pilier nord, mise à jour, est de beaucoup inférieure au milieu actuel de la rue, et concorde parfaitement avec celui du pavé de mosaïque trouvé à la chapelle de la Flagellation. Il faut donc reconnaître que, depuis Pilate, le sol de cette rue a subi de grands exhaussements.

On a trouvé aussi une pierre usée sur laquelle s'aperçoivent les traces d'une ancienne inscription de deux lignes. J'ai cru y reconnaître les lettres.... ΟΑΑΙ.... Ne serait-ce pas là l'inscription signalée par Bonifacius (*Le perenni cultu*), rappelant les paroles de Pilate : *Tolle, tolle, crucifige eum?*

Retournons maintenant dans la petite ruelle que nous avons déjà traversée et qui nous a conduits sur le parvis de l'église de la Résurrection. Au commencement du onzième siècle, les chevaliers de Saint-Jean se bâtirent là un grand couvent dont on voit encore le portail assez bien conservé, ainsi que quelques belles ruines de la chapelle autrefois placée sous l'invocation de Sainte-Marie la-

tine. C'est en face de ce monument que les drogmans hiérosolymitains placent les ruines de la prison de saint Pierre. Je ne puis accepter leur version par les raisons que j'ai données précédemment.

Le parvis de l'église de la Résurrection a environ vingt mètres carrés de superficie. Il devait être fort beau, alors que dégagé des couvents qui l'étreignent[1], il donnait entrée dans la maison de Dieu par un portique majestueux que soutenaient d'élégantes colonnes. Aujourd'hui, il n'en reste plus que quelques chapiteaux bien conservés dont le style rappelle celles de la chapelle de Sainte-Hélène.

La petite mosquée qui s'élève en face de ce parvis a sa légende. On raconte qu'après la prise de Jérusalem par Saladin, on proposa à ce conquérant de faire sa prière au saint tombeau. L'usage était de convertir immédiatement en mosquée tout endroit où le chef

1. Dans le couvent cophte, on voit une citerne remarquable par sa dimension et par les gracieuses colonnes qui en soutiennent la voûte. Elle est connue sous le nom de Sainte-Hélène.

de l'islam s'était agenouillé. Aussi Saladin refusa-t-il généreusement l'offre qui lui était faite. Ne voulant pas cependant s'éloigner du tombeau du *prophète Jésus*, sans le remercier de sa victoire, il donna aussitôt l'ordre d'enlever des immondices qui se trouvaient près du parvis, et se prosternant, il adressa un *namaz* (prière) à l'Éternel. Depuis, on construisit, en souvenir de ce fait, la mosquée dont nous venons de parler.

L'histoire du saint Sépulcre est pour ainsi dire celle de Jérusalem; depuis sa construction par Constantin, l'église a suivi les vicissitudes de la malheureuse cité. Le désir de renfermer dans son intérieur le plus de sanctuaires possible a fait sacrifier la régularité du monument, qui est recouvert de deux dômes byzantins et d'un clocher en ruine, ajouté sans doute par les croisés[1]. L'agglomération de maisons ou couvents groupés à l'entour lui ôte actuellement tout caractère

1. Pour la partie archéologique, consulter le savant ouvrage de M. de Vogué.

architectural. On y pénétrait jadis par trois portes. On voit les traces de l'une d'elles dans la rue adjacente à l'ouest ; les deux autres se trouvent sur le parvis même; celle de gauche reste seule ouverte. Ces portes offrent l'union harmonieuse de l'ogive au style byzantin.

La propriété de ce bâtiment appartient au sultan, qui en laisse jouir, comme usufruitières, les différentes communions chrétiennes, sous la garde des mutewelli du Wakouf.

L'approche du temple est formellement interdite aux juifs. Si l'un d'eux osait s'aventurer même sur le parvis, il risquerait d'être tué par les habitants, chrétiens ou musulmans; les uns et les autres leur reprochant encore aujourd'hui la mort de leur Dieu ou de leur grand Prophète.

L'église de la Résurrection renferme de nombreux sanctuaires; pour n'en oublier aucun, je vais adopter l'ordre dans lequel les visite chaque jour la procession des Pères franciscains.

Partant de la chapelle latine de la Sainte-Vierge, elle s'arrête :

Devant l'autel de la Flagellation. On y voit, derrière un grillage en fer, une partie de la colonne à laquelle Notre-Seigneur était attaché lorsqu'il subit ce supplice dans le palais de Pilate.

Après avoir passé sous la nef de gauche, appelée les *Arceaux de la Vierge*, on arrive à la prison où Notre-Seigneur aurait été renfermé pendant les préparatifs du crucifiement. Elle appartient aux Grecs.

Sous la voûte circulaire qui forme l'abside, est l'autel de Saint-Longin, ainsi désigné parce qu'il couvre la grotte où se retira, jusqu'à sa conversion, le soldat *juif* Longin, qui perça Notre-Seigneur de sa lance. On prétend que l'inscription de la sainte Croix y a été conservée quelque temps.

Juste à l'extrémité de l'abside, on trouve la chapelle de la *Division des Vêtements*[1].

Descendant ensuite un escalier de vingt-huit marches, on arrive à la chapelle arménienne de Sainte-Hélène. C'est à cet endroit

1. Jean, XIX, 23, 24.

que s'est tenue l'impératrice mère pendant que les ouvriers faisaient des fouilles pour retrouver la sainte Croix.

Treize nouvelles marches vous conduisent dans la chapelle latine de l'Invention de la Croix.

Remontant ces deux escaliers, la première chapelle à gauche est celle de la colonne des Injures[1]. Elle appartient aux Grecs.

A l'extrémité de cette galerie obscure que nous traversons, s'ouvre dans le mur l'escalier du Calvaire. Lorsqu'on en a franchi les dix-huit degrés, on arrive sur une plate-forme d'environ quinze mètres carrés, dont la partie antérieure est soutenue par des voûtes; celle du fond repose sur le roc; on a devant soi deux chapelles : l'une, dite du Crucifiement, que l'on peut reconnaître à l'ancienne mosaïque placée devant le maître autel; dans l'autre fut plantée la croix où le Christ expira.

En quittant le Calvaire par le second escalier qui ramène à la porte de l'église, on voit

1. Matt., XXVII, 27, et suiv.

presque à fleur de terre une grande table de marbre rosé, ayant deux mètres et demi de long sur un mètre de large. C'est la pierre de l'Onction, commune aux trois rites.

Enfin, prenant à droite, vers la grande coupole, on arrive à l'édicule du saint Sépulcre. Ce monument est complétement isolé du reste de l'église. Une petite porte, ouverte à l'orient, conduit dans une première salle appelée Chapelle de l'Ange, parce que là se tenait l'ange qui annonça la Résurrection aux saintes femmes. La pierre carrée qui est au milieu, fermait, dit-on, l'entrée du sépulcre. On arrive au saint tombeau en passant par une seconde porte très-basse, sous le linteau de laquelle on voit une partie du roc. Dans cette chambre, toute revêtue de marbre, qui a tout au plus deux mètres carrés, est le sépulcre de Notre-Seigneur.

En sortant de l'édicule, à gauche, on trouve la chapelle élevée sur le lieu où Notre-Seigneur apparut à Marie-Magdeleine[1], puis on

1. Jean, XX.

rentre dans le couvent latin, où la procession se termine par une prière devant le maître autel, à l'endroit de l'apparition de Jésus à la sainte Vierge, après sa résurrection[1].

Pour compléter ce saint pèlerinage, visitez les tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. Le sépulcre de Nicodème, creusé dans le roc, à fleur de terre, a un mètre dix centimètres de long sur cinquante-deux centimètres de large. Enfin, avant de vous retirer, faites ouvrir, en face de l'estrade des Mutewelli, cette petite porte donnant accès dans une chapelle grecque placée sous le Calvaire. Les deux bancs de pierre que l'on voit à droite et à gauche de l'entrée remplacent les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudoin, dont les successeurs reposaient à côté de la pierre de l'Onction. Les monuments des deux premiers rois francs de Jérusalem étaient fort simples, mais leur inscription latine portait ombrage aux communions dissidentes ; aussi disparurent-ils pendant l'incendie de 1808.

1. Jean, XX.

Quant à la tradition qui place dans cette chapelle le crâne d'Adam, le père du genre humain, j'éprouve, je l'avoue, une certaine difficulté à en admettre l'authenticité, bien que cette croyance soit fort ancienne, puisqu'elle a motivé la présence du crâne au pied de tous les crucifix. J'aime mieux y voir une idée philosophique, un rapprochement plein de poésie qui fait tomber sur la tête du premier pécheur la première goutte du sang rédempteur de l'humanité.

Les cérémonies religieuses sont fort nombreuses autour du saint Sépulcre ; celles de la semaine sainte y attirent surtout un grand concours de pèlerins de tous pays. L'intérieur du temple offre alors l'aspect le plus saisissant, si l'on ne cherche dans la réunion de ces hommes si divers par leur nationalité, leurs mœurs et leurs costumes qu'une seule et même pensée, l'adoration d'un Dieu unique. L'impression sera pénible au contraire, si, s'attachant seulement au spectacle matériel, on ne voit qu'une profanation dans cette installation de trois jours durant lesquels,

hommes, femmes et enfants s'établissent dans l'église comme sous leur tente.

Je ne rapporterai point les cérémonies catholiques de la Pâques; elles ne diffèrent d'ailleurs de celles que nous connaissons que par le caractère plus imposant et plus solennel inspiré par les saints lieux. Mais je signalerai la curieuse cérémonie *du feu nouveau*, une des plus en honneur parmi les schismatiques.

Le samedi saint, sur le midi, les soldats du sultan entrent dans l'église pour maintenir la tranquillité parmi les nombreux pèlerins dissidents qui en envahissent l'enceinte. Ils les font placer sur deux files autour du saint Sépulcre, et c'est à grand'peine qu'ils empêchent les cris, les chants, les danses de ces impatients fanatiques. Le clergé des Grecs, celui des Arméniens, des Cophtes et des Abyssins non unis se met en marche processionnellement, et successivement fait le tour du saint tombeau. — La surexcitation de la foule paraît s'en augmenter. — Enfin arrive l'évêque qui se dirige vers la cha-

pelle de l'Ange dont on ferme soigneusement les portes après son entrée.

Au bout de quelques instants passés en prière, l'évêque lance par deux trous pratiqués dans les murs de la chapelle, un faisceau composé de trente-trois cierges allumés représentant les trente-trois années du Sauveur. Ce faisceau est recueilli par un individu dont la famille jouit de ce privilége depuis les temps les plus reculés. Triste privilége qui ne laisse pas que d'entraîner avec lui un danger! A peine en possession de ce feu, la foule se précipite sur lui, chacun cherchant à allumer un faisceau semblable au sien. Rien ne peut donner une idée du spectacle qui s'offre alors aux regards; c'est une mêlée infernale éclairée par les lueurs rougeâtres de sept ou huit mille torches. Tous vocifèrent à qui mieux mieux, se poussent, se culbutent; les hommes se brûlent avec frénésie la figure et les bras; les femmes suivent cet exemple et l'exagèrent; je ne saurais dire où s'arrêteraient ces frénétiques démonstrations, si les soldats turcs, impassibles spectateurs

de ces désordres, n'y mettaient un terme. Alors, chacun d'éteindre ses cierges à l'aide de son *tékié*[1], qu'il emporte ensuite et conserve précieusement pour s'en faire couvrir la tête après sa mort.

J'allais oublier de citer une de ces étrangetés dont je fus témoin et qui mit le comble à ma surprise. Pour frapper plus vivement l'imagination du peuple, l'évêque grec, dont les prières viennent d'opérer un miracle en faisant descendre le feu du ciel, sort en courant de la chapelle de l'Ange, et se dirige vers son couvent, vêtu d'une simple chemise, les yeux hagards, les cheveux en désordre, en un mot avec la contenance d'un homme inspiré qui vient d'être en rapport immédiat avec la divinité.

Heureux ceux qui, dans ce moment, peuvent de la main toucher le saint homme.

1. Serre-tête blanc que porte les Orientaux sous leur bonnet rouge, appelé *tarbouche*.

VI

Une noce arabe chez les latins. — Musique fantastique. Cérémonies du mariage.

Je sortais de dîner, m'apprêtant à faire un tour dans cette ville où parmi tant de souvenirs de toutes les époques j'y en avais laissé moi-même quelques-uns; un jeune Latin, âgé de seize à dix-huit ans, m'attendait assis sur le seuil de ma chambre, armé d'un grand cierge en cire blanche. A mon approche, il se leva et, m'appelant par mon nom, il m'offrit son flambeau, m'invitant pour la soirée même à la noce de sa sœur.

Tout étonné, je demandai naïvement à cet ami si intime comment il s'appelait. Au sortir de l'enfance, quatre ans sont un siècle et suffisent pour produire un homme, tandis que vers la trentaine, quelques années modifient peu la physionomie. Le petit Aïssa était donc bien grandi, bien changé, et sans être accusé de manquer de mémoire, j'avais pu ne pas reconnaître dans ce grand garçon le gamin vif et intelligent qui, lors de mon dernier voyage, m'avait accompagné dans toutes mes courses, et qui, lui, ne m'avait pas oublié, comme le prouvait sa démarche tout affectueuse. Apprenant mon arrivée, il avait voulu être un des premiers à me souhaiter la bienvenue. J'acceptai l'invitation, et rendez-vous fut donné pour huit heures du soir, à la maison de l'*aroncé* (fiancé).

« Mais à quoi bon cette grande chandelle, lui demandai-je ? Dois-je l'emporter avec moi ? Joue-t-elle un rôle dans les épousailles ?

— Certainement, me répondit-il, gardez-vous bien de l'oublier, c'est votre lettre d'invitation. »

Dans ce pays où les anciens usages ont la vie dure et tenace, les *flambeaux de l'hyménée* ne sont pas seulement une formule, une périphrase rebattue à l'usage des anciens rimeurs classiques, c'est une belle et bonne réalité.

A huit heures je pars pour la maison nuptiale qui n'est pas éloignée, et que je trouve facilement, grâce à l'harmonie qui s'en échappe. Les voisins sont des gens bien heureux !... Cette harmonie, c'est un mélange irritant de voix féminines et d'instruments barbares : les voix féminines lancent, comme des fusées, deux notes à l'octave, formant un chant monotone dont les paroles, qu'il est presque impossible de distinguer, sont des improvisations à la louange de l'épousée, de sa famille, des principaux invités. Cette poésie de circonstance (on l'appelle *zagharith*), se compose de quatrains, hurlés plutôt que chantés, sur ces deux éternelles notes, et après chaque quatrain éclatent le gloussement, l'ululation, le glouglou de tout le chœur. Ce dernier cri est peut-être ce que les Grecs appe-

laient alaly (Αλαλή), cri de joie et de douleur, cri de guerre, cri de victoire. Au bout de quelque temps, cela devient d'un effet très-agaçant sur les nerfs déshabitués de la musique orientale. Quant aux instruments, l'indispensable, la base obligée de toute fête, c'est le *doumdoum*, nom expressif qui nous dispense de définir le son de l'instrument. Le *doumdoum* se compose de deux petites timbales accouplées, formées chacune d'un hémispère de cuivre garni d'une peau tendue et rendant chacune une note différente; on les frappe, pour obtenir cet agréable résultat, avec deux petits bâtons de bois dur, en marquant un rhythme peu varié qui se ralentit ou s'accélère selon les circonstances.

Mais, dans les grandes occasions, le doumdoum reçoit du renfort; on jouit alors d'un orchestre complet, lequel s'accroupit sur une natte, dans un coin de la chambre, et dont l'invariable composition est celle-ci :

Un violon se lançant dans les variations les plus inattendues ;

Un *canoun*, sorte d'épinette à vibrations

métalliques posée horizontalement sur les genoux. Grâce aux dés de fer qui arment ses doigts, l'artiste peut, sans crainte de s'user les ongles, racler infatigablement les cordes de laiton et lutter de caprice, d'entrain et de persévérance avec le Stradivarius voisin ;

Un virtuose, accompagnant son chant monotone des ronflements prolongés de son tambour de basque.

Cette réunion mélodieuse semble ne se proposer qu'un but, celui de couvrir le tic tac du doumdoum, mais le doumdoum a toujours le dernier mot : *non pluribus impar....*

Eh bien! vivez quelque temps parmi les peuples orientaux, habituez votre oreille aux sons fantastiques, capricieux de cette musique sauvage, et vous serez étonné d'y trouver un charme étrange, quelque chose qui diffère absolument des sensations musicales produites par l'harmonie européenne. Cette gamme par quarts de ton, qui blessait d'abord votre tympan effarouché, perdra ce caractère d'intonations vagues et fausses : les motifs sou-

vent gracieux de la mélodie orientale ressortiront sur ce fond nuancé de dégradations délicates, comme les arabesques des châles indiens ou des tapis persans qui forment, avec des couleurs en apparence fausses et dissonnantes, un ensemble harmonieux où l'œil ne se heurte à rien de brusque, à nul contraste choquant.

J'entre donc en plein dans la fête, et je prends place sur le divan, dans la chambre où se trouve déjà réuni tout le personnel barbu des invités. Les femmes se livrent à la joie dans un autre compartiment, car toute réunion, sous prétexte de réjouissance ou de deuil, a toujours l'organisation de nos établissements de bains. C'est peut-être là en Orient l'obstacle le plus grand aux progrès de notre civilisation moderne. Cette séparation des sexes empêche l'esprit de famille de se développer et paralyse dans son principe le plus vital l'esprit de société; de là, l'abjection antichrétienne de la femme, la dépravation contre nature des mœurs, l'indécence naïvement grossière de la conversation. Et qu'on n'en

accuse pas le Coran ; les gynécées d'Athènes valaient les harems de Constantinople, et le grec ancien avait des noms pour toutes les passions fourvoyées.

A peine ai-je bu l'inévitable café et donné quelques baisers au tchibouq, son compagnon inséparable, que les deux *chebin* ou *paranymphes* de l'époux font leur entrée officielle; ils viennent chercher la fiancée pour la conduire à l'église. Reçus, comme moi, dans la salle masculine, ils sont tenus, avant d'aborder l'objet de leur mission, de passer par les préliminaires obligatoires : une cuillerée de confiture et un verre d'eau, une pipe et un fidjan de café. Alors seulement ils entrent en fonctions : le père de la jeune fille les prend par la main et les conduit vers l'appartement des femmes. En ma qualité d'Européen, j'eus le privilége de les suivre.

La fiancée, emmaillottée dans un long voile de tulle rouge pailleté d'or, qui la couvrait depuis la tête jusqu'aux pieds, la fiancée, immobile, invisible, muette, était assise sur une chaise au milieu de la chambre. Autour d'elle,

toutes les femmes, parées de leurs plus beaux atours, formaient un cercle brillant de couleurs vives et de bijoux. Les *chebin* demandent qu'on leur livre la victime; le père et la mère la font lever et la remettent entre leurs mains. Les plénipotentiaires alors la placent entre eux deux, la tenant délicatement par le coude, et l'on sort de la maison.

Ici chaque invité alluma son cierge, et l'on suivit le groupe principal : les hommes d'abord, puis le peloton des femmes enveloppées dans leurs longs linceuls blancs.

Dans le trajet jusqu'à l'église, le cortége fut arrêté par tous les amis devant la maison desquels il passa; à chaque seuil, une tasse de café fut répandue sur le chemin de la jeune fille; tous les invités furent aspergés d'eau de rose au moyen de petits vases à long col percés de trous étroits d'où distille la pluie odorante. Les compliments, les formules de politesse, les souhaits de félicité se croisèrent en l'air. Par une combinaison profonde, on arriva à la porte de l'église en même temps que le cortége de l'époux, qui

avait subi les mêmes épreuves en suivant une route différente ; et sans se mêler à lui, on entra dans le temple. Devant le prêtre, les époux se trouvèrent pour la première fois côte à côte, et la cérémonie religieuse s'accomplit.

Au sortir de l'église, les deux chœurs s'en furent chez le mari, séparément encore, mais à la suite l'un de l'autre. L'époux marchait silencieux et les yeux baissés ; l'épouse, tout à fait muette et fermant les yeux sous son voile : le code des belles manières exige que les deux conjoints aient l'air aussi malheureux, aussi lugubre que possible.

Quand on arriva à la demeure du marié, nid fortuné du nouveau couple, madame, avec toutes les femmes, entra dans le compartiment réservé au beau sexe, et monsieur, qui ne lui avait pas adressé une parole, se tint avec ses amis dans la chambre des hommes. Des deux côtés recommencèrent alors les plaisirs les plus folâtres, les divertissements les plus variés, c'est-à-dire la musique et les pipes entremêlées de confitures, de pistaches,

de grains de maïs grillés ou couverts d'une croûte de sucre, de *rahat lokoum*, sorte de pâte douce dont la base est la farine de riz. Les jeunes célibataires, à tour de rôle, offrirent à toute la compagnie, en commençant par les gens de distinction, des verres de *raki* (eau-de-vie anisée), qui se succédèrent indéfiniment. Quand on sait vivre, avant de boire, à chaque libation, on adresse aux parents des époux quelques souhaits pour le bonheur du nouveau ménage. Les parents vous répondent par un vœu pour votre mariage, si vous n'êtes pas marié, pour le mariage de vos enfants, si vous avez de la famille. Et cela se répète dix fois, vingt fois, trente fois jusqu'au matin.

Une vie de ménage commencée par une nuit tellement ennuyeuse ne semble pas promettre beaucoup d'agrément ; mais si l'usage est absurde, il est ancien, et nul ne songe à s'y soustraire. Bien plus, les nouveaux mariés ne seront seuls que demain soir, et après-demain matin, toujours de par le même tyran, les matrones de la famille se présenteront avec

orgueil les preuves écrites de la vigilance avec laquelle elles ont veillé sur l'innocence de l'épousée depuis sa naissance. Comment espérer réformer une coutume qui remonte au temps de Moïse[1]? Quant à la pompe extérieure, aux marches processionnelles qui accompagnent les épousailles, elles ont leur raison d'être; c'est le désir de rendre l'union publique et évidente, d'en faire un acte notoire que puissent attester de nombreux témoins. Cela remplace nos publications. Musulmans, juifs, chrétiens de toutes les sectes, n'auraient garde d'y manquer, et nos Latins sont encore moins exagérés que les autres. Ainsi chez les Arméniens non unis la cérémonie doit durer trois jours pleins; chez les musulmans on fait un véritable abus de la marche en cortége. Tout le mobilier, toute la corbeille de la mariée, sont portés en pompe, article par article, sur les pas d'un joueur de musette et d'une grosse caisse. En tête du défilé, quelques amis de la famille, le sabre nu à la main, s'escriment à la danse,

1. Deutéronome, XXII, 14 et suiv.

tandis qu'un ou deux bouffons, couverts de plumes et coiffés d'un grand bonnet auquel sont attachées des queues de renard, divertissent la foule par mille évolutions grotesques.

Vers minuit, on le concevra sans peine, je m'étais amusé suffisamment, aussi profitai-je de mon titre de barbare, étranger aux usages des raffinés de bon ton, pour opérer ma retraite.

VII

Mont des Oliviers. — Vallées de Josaphat et de Beni-Hinnom.

Il ne me reste plus, pour clore mon itinéraire religieux, qu'à visiter le sanctuaire de l'Ascension. Un beau matin donc, je me mis en chemin pour la montagne des Oliviers, partant de bonne heure afin de jouir de la vue splendide qui de là se déroule, lorsque la ville sainte apparaît tout entière étagée sur ses collines au-dessus de la vallée de Josaphat, et s'illuminant des rayons du soleil levant qui la frappe en face. En gravissant

la pente longue et rapide du mont Olivet, par un sentier rude et étroit qui grimpe en commençant ses zigzags tout au coin de l'enclos de Gethsémani, je trouvai d'abord, vers le milieu de mon escalade, une espèce de ferme en ruine qui passe pour indiquer l'endroit où le Christ enseigna à ses disciples la sublime prière des enfants, le *Pater noster*. J'y fis une courte halte, non pour visiter la masure insignifiante, mais pour réfléchir un instant, en reprenant haleine, à cette large et simple oraison, le modèle parfait de ce que l'homme peut dire à Dieu, quel que soit son âge, quel que soit son culte, et dans toutes les circonstances de la vie.

Le sommet de la colline est couronné d'un petit village qui, comme elle, se nomme *Djebel-Tôr*, le mont Taurus ou Taureau. Dans cet usage, général chez les pasteurs de la race sémitique, de donner le nom de Taureau à tout sommet qui domine un groupe de montagnes, comme un taureau au milieu du troupeau élève sa tête au-dessus de celle des génisses, on trouve l'explication des paroles

poétiques du roi-prophète, lorsqu'il demande aux montagnes tressaillantes pourquoi elles bondissent comme des béliers, et aux collines pourquoi elles sautent comme des agneaux[1]. Cette métaphore doit être en horreur à tous les géographes ; elle a produit dans l'antiquité un vrai troupeau de monts Taurus au milieu desquels il leur est peu commode de se retrouver ; c'est tout simple, cette dénomination n'était pas un titre spécial, c'était tout bonnement la manière de désigner les hautes montagnes, peu rares en Asie. Une expression analogue, par exemple celle de mont Géant, voudrait dire en Sicile l'Etna, en Suisse le mont Blanc, à Paris Montmartre ou le mont Valérien ; et plus tard, quels tourments pour les pauvres archéologues !

Le rocher d'où le Seigneur s'élança vers les cieux est abrité sous une coupole, au milieu d'un petit oratoire musulman qui élève ses murs octogones au centre d'une cour

1. Psaume CXIV, 4 et 6.

bien pavée et bien entretenue. Il porte aussi l'empreinte du pied divin.

Chrétiens de toutes les communions et musulmans de toutes les sectes, sont unanimes pour accorder à ce lieu la plus grande vénération. La petite mosquée est gardée par un vieillard très-complaisant qui habite dans la maison à droite de l'entrée; il m'offrit le café de l'hospitalité et me permit de monter au haut de son minaret. De cette position on jouit d'un panorama magnifique : à l'est, un chaos de montagnes décroissantes, semblables à des vagues, se précipitent vers la mer Morte; l'étendue azurée de ce lac maudit et la ligne horizontale des montagnes de l'Arabie Pétrée se perdent dans un voile de brume matinale; de l'autre côté, Jérusalem se développe dans toute sa superficie, étalant au premier plan le long carré désert de Haram-Schérif, au-dessus duquel, un peu plus loin, s'arrondit la lourde calotte de plomb de l'église du Saint-Sépulcre, qui semble se lever péniblement pour jeter un coup d'œil sur son orgueilleuse rivale; et tout en haut, à l'horizon, le plus

antique de tous ces monuments, la vieille tour de David les domine de sa masse carrée que surmonte le pavillon rouge des Ottomans.

Que de fois depuis je suis revenu admirer ce coup d'œil grandiose, examiner patiemment cette énigme indéchiffrable que l'on appelle la topographie de l'ancienne Jérusalem ! Exaspéré par les contradictions perpétuelles de tous les chercheurs, affolé par les discordances des textes, ahuri par les démentis énergiques du terrain lui-même, j'avais le courage fanatique de gravir en plein soleil la montagne sainte, et toujours, après quelques heures d'un patient examen, je revenais plus incertain, chargé de nouveaux doutes, jurant bien d'abandonner cette interminable partie.

Aujourd'hui, je ne veux pas toucher ce sujet épineux ; j'ai mon pèlerinage à compléter, ce qui m'oblige à descendre un peu dans la direction du sud pour saluer le tombeau de sainte Pélagie ; puis à remonter tout autant, dans la même direction, afin de pouvoir dire que j'ai vu l'endroit où les apôtres composèrent le *Credo*. J'ai trouvé

aussi ce souvenir du premier symbole sur le mont Sion, ce qui me semble plus raisonnable; mais enfin, la tradition existe, je me crois obligé de la rapporter par acquit de conscience.

Je descends encore vers le sud, cette fois pour ne plus remonter, Dieu merci! et j'arrive devant un bloc de roche percé d'une étroite ouverture, c'est le *Tombeau des Prophètes.*

Qu'on se figure, après une sorte d'antichambre dont la voûte est effondrée, un trou par où l'on doit passer presque en rampant; c'est la porte de la Nécropole. La porte donne accès dans un long corridor, traversé à droite et à gauche par deux couloirs qui le coupent à angle droit et aboutissent à une galerie presque demi-circulaire. Cet étroit passage conduit à un réduit carré percé d'alvéoles funéraires. Toutes ces niches, tous ces fours à cercueils sont d'un travail peu soigné, sans ornements et sans traces de sculptures. Cette grotte curieuse, dont un plan graphique ferait mieux comprendre la disposition que toutes les descriptions du monde, a cela de

particulier que les murs ont été couverts d'un crépissage, ce qui ne se retrouve dans aucune des nombreuses caves sépulcrales dont les environs de Jérusalem sont criblés. Était-ce bien le *rocher de Péristéréon*, ou, comme aurait dit un Romain, le *Columbarium* dont parle Flavius Josèphe ? J'ai peine à le croire; si considérable qu'il soit, un monument souterrain que rien ne trahit à l'extérieur serait peu propre à servir de point de repère dans l'indication d'un tracé stratégique ; de plus, par une exception unique, cet hypogée, seul entre tous, ne mérite pas le nom de *rocher* que l'historien juif donne à son Péristéréon, puisque l'enduit des parois dénonce qu'en certains endroits le roc faisant défaut avait été remplacé par de la maçonnerie, cet enduit étant destiné sans doute à cacher sous une couche uniforme les traces de cette irrégularité.

Quant à l'étiquette menteuse de *Tombeau des Prophètes*, je ne la discute pas; ces hommes inspirés, demi-poëtes, demi-tribuns, ces champions de l'Église hébraïque contre le

pouvoir temporel des rois, n'ont jamais reposé dans ces tombes ; les écrivains sacrés désignent même formellement pour les plus célèbres le lieu de leur sépulture ; ainsi Isaïe sous un chêne près de la fontaine Rogel, Jérémie en Égypte, Daniel et Ezéchiel à Babylone, Jonas à Geth, Amos à Tecoa, etc. Dira-t-on que le plus illustre des prophètes, celui dont le souvenir est le plus profondément gravé dans l'esprit du peuple, le grand prophète Élie enfin, aura donné à ce caveau son titre glorieux ? Il y a tant de choses qui se disent !... Il y a tant de scribes et de pharisiens de par le monde intéressés à enrichir de traditions certains endroits auxquels ils doivent bien en justice cette réciprocité, gens qui descendent en droite ligne de ceux à qui s'adressait le Maître : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui élevez des tombeaux aux prophètes et ornez les sépulcres des justes en prétendant valoir mieux que vos pères[1] ! »

En quittant le prétendu tombeau des pro-

1. Matth., XXIII, 29, 30.

phètes, je parcours à travers les champs pierreux ombragés de maigres oliviers, le versant méridional de la colline de l'Ascension, pour atteindre l'éminence qui lui succède et surplombe à pic le village de Siloam. On l'appelle mont du Scandale, *mons Offensionis*. Sur ce haut lieu, Salomon et ses infidèles successeurs consacrèrent des temples aux idoles.

Devant nous, un tombeau monolithe se détache de la face du rocher, petit monument carré dont l'aspect égyptien peut faire supposer qu'il a reçu les dépouilles de la fille de Pharaon, l'une des innombrables épouses du sage roi. L'intérieur est une chambre sépulcrale, et n'offre rien de particulier.

Gagnons tant bien que mal, sans prétendre suivre un chemin qui n'existe pas, le fond de la vallée, véritable oasis de culture au milieu de ces pentes nues et dépouillées; nous irons nous reposer un instant sous ce bel arbre isolé que voilà là-bas, presque au confluent exact de la Géhenne et de Josaphat.

Nous sommes au-dessus de la fontaine de Siloé, source d'eau saumâtre qui, semblable

à la mer, jouit d'un flux et d'un reflux assez sensibles. Elle doit cette intermittence aux caprices d'un dragon caché dans les profondeurs de la montagne, monstre mystérieux que personne n'a vu, mais dont on ne peut révoquer en doute l'existence : la vraie source doit être au-dessous du temple, et nous ne voyons ici qu'un de ses déversoirs, car, à notre gauche, à cent pas du côté du nord, la fontaine de la Vierge est sujette aux mêmes variations périodiques. Il est inutile de soupçonner un second dragon, le miracle s'explique par une communication entre les deux fontaines, et des Francs (ces gens-là ne respectent rien) ont même reconnu l'existence du conduit souterrain en le traversant et passant ainsi de l'une à l'autre. Le dragon débonnaire n'a pas dévoré ces audacieux. Ce mince filet d'eau, la seule eau vive qui se trouve dans le voisinage immédiat de la ville sainte, est le bienfaiteur auquel nous devons de manger quelques rares légumes; ces carrés de bon terrain, cultivés avec soin par les paysans de Siloë, représentent les anciens *Jardins du roi*, lieu de

délices, autrefois fréquentés par les sultanes de Salomon. Ces jardins étaient arrosés plus largement que ne le sont aujourd'hui leurs humbles sucesseurs; une vaste piscine, appelée l'étang de Salomon[1], conservait à leur intention toutes les eaux de cette vallée creusée derrière nous entre le versant du mont Sion et la colline d'Ophel, vallée profonde qui, à sa naissance dans l'intérieur de la ville, portait les noms de Millo et de Tiropœon.

Devant nous, le mont du Scandale expose aux rayons d'occident une haute falaise escarpée, percée d'une foule de grottes, et à la surface de laquelle se sont appliquées les maisons du village de Siloë, étagées les unes au-dessus des autres comme des nids d'oiseaux.

Cet énorme rocher ne serait-il pas la *pierre de Zohéleth*[2], la *pierre pour voir au loin*, selon la version chaldéenne, jolie position, il

1. Fl. Jos., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.
2. III. Rois, I, 9.

faut l'avouer, pour y établir un observatoire, un poste de surveillance sur les jardins royaux. Près de cette roche, un peu plus au sud, vers cette ruine que vous apercevez au milieu de la vallée, se trouve le puits de Job, l'ancien *Aïn-Roguel*, que nous irons voir tout à l'heure. Là, de nos jours encore, à la fin de l'hiver, est le rendez-vous général de tous les amateurs du *keif*, qui viennent y passer des journées à manger du pilau et du mouton farci. L'usage est ancien, paraît-il, et le choix du local, de tradition. Lorsque Adoniah, fils de David et frère puîné d'Absalon, voulut conférer avec ses partisans pour combiner les moyens de s'emparer du sceptre, il les invita tous à un *keif* près de la pierre de Zohéleth, à Aïn-Roguel, déguisant le motif du conciliabule sous le prétexte innocent de manger des brebis et des veaux gras. Je serais même tenté de voir dans cette muraille naturelle, percée de trous comme un colombier, le Péristéréonos dont parle Josèphe lorsqu'il indique le tracé des circonvallations de Titus; ce serait bien le rocher et la colline contiguë

qui domine la vallée de Siloë [1]. Je ferai une autre remarque sur l'idée qu'ont eue les paysans de bâtir leurs maisons de manière à profiter des travaux anciens; ils ont ainsi, dans les cavernes, des chambres et des magasins pour leurs provisions : cela me fait penser que les nombreuses caves sépulcrales de la Judée ont dû souvent servir de demeures aux gens de la campagne; dans plusieurs de celles que nous avons déjà visitées j'ai remarqué des traces évidentes d'habitation, et tout à l'heure, quand nous parcourrons les grottes de la vallée d'Ennom, nous en aurons la démonstration évidente.

Au moyen âge, des ermites élurent domicile dans ces innombrables tombeaux ; avant eux, les Esséniens habitèrent aussi les rochers, là où maintenant les solitaires de Saint-Saba passent leur vie ascétique. Je remonte plus loin, et je pense que beaucoup de ces antres furent creusés ou arrangés dans les temps les plus

1. Fl. Jos., *Bel. Jud.*, livre VI, chap XIII.

reculés par les Hébreux, lorsque, sous l'oppression des Madianites, avant la judicature de Gédéon, ils se virent réduits à se faire des cavernes dans les montagnes[1] pour se mettre à l'abri de leurs puissants ennemis.

Il s'agit maintenant d'achever la tournée en visitant le puits de Job et les sépulcres de la vallée d'Ennom. Je dis adieu à l'ombre si douce du beau mûrier blanc, que l'on ne manque pas de présenter aux pèlerins comme étant le véritable chêne[2] sous lequel fut enterré le prophète Isaïe. Cet homme de Dieu tourmentait continuellement de ses reproches et de ses prédictions funestes le roi Manassé, qui voulut un jour s'en débarrasser une fois pour toutes, et ordonna à ses satellites de le mettre à mort. Isaïe était adossé à un cèdre : quand les mains des impies s'étendirent pour le prendre, l'arbre s'entr'ouvrit, le reçut dans son sein, et se referma. Le roi que sa fureur aveuglait, ne tint aucun compte d'un tel miracle, et ordonna qu'on sciât l'arbre sans pi-

1. Juges, chap. VI, 2. — 2. Quaresmius, t. II, 285.

tié; le prophète partagea le sort de l'arbre[1], non sans avoir reçu de Dieu une légère consolation. Pendant son supplice, comme il demandait en vain à boire, Dieu lui versa dans la bouche une eau céleste, et l'envoi de ce réconfortant valut à la fontaine voisine le nom de Siloah[2].

En quelques pas j'arrivai à une bâtisse ancienne, en forme de carré long, sur la face orientale de laquelle une ouverture laisse apercevoir une vasque profonde, dont l'eau était très-basse au moment de ma visite.

Depuis j'y suis retourné bien des fois, alors que le *Nil de Jérusalem*, le *Bir-Ayoub* fait son inondation annuelle. Quand les pluies de l'hiver ont été abondantes, ce qui promet une bonne récolte dans un pays aride, privé de cours d'eau comme la Judée, le puits de Job jaillit de bonne heure, au commencement de janvier, et coule pendant quinze jours ou trois semaines; si au contraire l'hiver a été sec,

1. Jebamoth (*Traditions talmudiques*).
2. *Silloa missio*, Lyranus.

le phénomène se produit plus tard et dure quelques jours à peine, on peut prédire à coup sûr une moisson insuffisante. L'eau ne sort pas du réservoir lui-même, mais fait éruption en bouillonnant, d'un trou dans le sol, à cinquante pas plus bas dans la vallée du Cédron. Ce torrent fameux existe alors en réalité, roulant des flots jaunes assez puissants et assez rapides pour faire tourner un moulin.

L'apparition de la source temporaire est une véritable fête. Les paysans de Siloë y remplissent des cruches qu'ils vont porter en ville aux personnages de distinction, et reçoivent en échange de la bonne nouvelle quelques piastres de *Backhchich*.

Alors commencent les promenades, les parties de plaisir, les repas au Bir-Ayoub; des cafés s'y improvisent; les échos du *Ouad-en-nar* retentissent du bourdonnement des doumdoum, mêlé au glouglou d'innombrables narguiléhs : hommes et femmes passent des journées complètes dans les réjouissances; jubilation bien naturelle, divertissement d'au-

tant plus apprécié qu'il est plus rare et passe plus vite : on regarde couler l'eau.

La première fois que j'allai contempler le phénomène, je crus naïvement pouvoir me l'expliquer par l'abondance des pluies. Les ruisseaux nombreux des rues de Jérusalem ne se déchargent point hors de la ville ; tous convergent naturellement dans la partie la plus basse, et versent leur tribut dans de grands égouts qui se perdent sous la mosquée d'Omar. Il est à croire qu'il se trouve sous l'assiette de l'ancien temple de vastes cavités où les eaux pluviales se réunissent ; et lorsqu'elles sont entièrement remplies, un conduit naturel, qui fait office de siphon, s'amorce du trop-plein des eaux et vient les verser dans la vallée en débouchant à Bir-Ayoub. Cette explication me satisfaisait assez ; mais un jour, en causant avec un vieux cheikh de mes amis, j'en entendis une bien plus irréfutable :

« Nous savons tous que le Haram-Chérif est gardé nuit et jour par un piquet d'honneur de soixante-dix mille anges, toujours présents dans ce sanctuaire révéré. Or, par un décret

du Très-Haut, tandis que cette garnison céleste veille en priant sur la roche sacrée (*Es-Sakhrah*), des esprits infernaux en nombre égal gémissent dans les profondeurs de la montagne, condamnés à soutenir sur leurs fronts maudits le saint édifice et le sol du vaste parvis qui l'entoure. C'est un poids accablant; mais voici le plus merveilleux: chaque fois qu'un fidèle musulman, en état de pureté canonique, met le pied sur le parvis de la mosquée, la seule addition du poids de son corps augmente de soixante-dix fois la pesanteur du fardeau imposé aux démons; si les dévots sont nombreux; s'ils viennent fréquemment implorer la miséricorde divine dans cet endroit privilégié [1], la souffrance des *Chéyatin* [2] augmentant en proportion, ils versent des larmes de douleur et de rage. Plus la ferveur des croyants a été vive, plus est rempli le réservoir où s'amassent goutte à goutte les pleurs des ennemis de Dieu;

1. III. Rois, VIII, 29, 35, 36, et IX, 3.
2. Pluriel de *Chéitan* (Satan).

voilà pourquoi l'abondance ou la rareté des eaux de *Bir-Ayoub* sert à mesurer la libéralité du Créateur envers ses créatures. Il ne dépend donc que de nos prières d'avoir des moissons abondantes, et quand vient la disette, n'accusons que notre indifférence et la tiédeur de notre dévotion. »

Le puits de Job des musulmans s'appelle puits de Néhémie pour les chrétiens et pour les juifs. Là, selon eux, fut retrouvé par Néhémie le feu de l'autel, caché lors du départ des Hébreux, emmenés captifs à Babylone[1].

En le quittant, je gravis dans la direction du couchant le mont du *Mauvais-Conseil*, qui forme, à gauche, la rive méridionale de la vallée de Beni-Hinnom[2]. A mi-côte se trouvent

1. II. Macchab., I, 19, 20, 21, 22.

2. C'était jadis dans ce ravin qu'on *jetait* et qu'on *brûlait* les immondices, comme c'était là aussi qu'on allumait de grands feux en plein air pour honorer Moloch, à peu près comme nos feux de la Saint-Jean qui en sont peut-être la dernière trace. La vallée de Ennom, Ge-ennom n'a dû sa lugubre transformation en *Gehenna*, enfer, vallée de tristesse, qu'à la ressemblance de son nom avec le mot syriaque *Gehenna*, qui a ce sens (Isaïe, XXX, 33); car jusqu'au moment où les relations des peuples syro-

les ruines d'une ancienne église bâtie par les croisés : je foule le champ de *Hac-el-dama* (*Haq-ed-dem*), cette terre achetée par le traître Judas avec le *prix du sang* rédempteur. On y fit « un charnier nommé Chaudemar, » pour la sépulture des pèlerins étrangers, à l'imitation de ce qu'avait aussi décidé le conseil de la Synagogue, lorsque Judas, avant de se punir lui-même, voulut se débarrasser du salaire de son crime[1].

Cet immeuble funeste, appelé auparavant le *champ du Potier*, avait été le théâtre d'une des plus dramatiques prophéties de Jérémie. Inspiré par l'Esprit, le Voyant vint un jour se placer sur une de ces corniches qui dominent *Topheth* (tambour), nom que les doumdoum de ce temps-là avaient fait

chaldéens avec les Hébreux devinrent fréquentes, pour le malheur de ces derniers, jamais on n'avait pensé à ce rapprochement, et la vallée de Tophet ou de Ge-ennom n'avait pas encore l'affreuse réputation qui a fait de son nom un épouvantail. — Saint Jérôme, dans son commentaire sur le chapitre x de saint Matthieu, dit même que Jésus-Christ est le premier qui se soit servi du mot *Gehenna* dans le sens d'Enfer.

1. Matth., XXVII, 7, 8.

donner au fond de la vallée; et pendant que l'impie Manassé faisait en bas un *keif* royal avec ses courtisans, se dressant de toute sa hauteur, il saisit une cruche d'argile[1] fabriquée par le potier, et la jetant violemment contre terre : « Ainsi a dit le Seigneur des armées, s'écria-t-il d'une voix lamentable; je briserai ce peuple-ci et cette ville-ci de même qu'on brise un vase de potier[2]. »

Lorsqu'on lit ce récit de l'Écriture, ne pense-t-on pas involontairement à cet autre favori du Dieu des armées qui, pendant les conférences pour la paix de Campo Formio, brisait à ses pieds un cabaret de porcelaine, en disant aux plénipotentiaires autrichiens : « Avant un mois, votre monarchie sera brisée comme ces vases! »

Non loin de Haceldama, mais un peu plus à l'est, est un tombeau remarquable par la frise sculptée qui en surmonte l'entrée; les

1. Un de ces vases à long cou dont on se sert dans tout l'Orient pour conserver l'eau fraîche en été; Bacbouc des Hébreux, Bardack des Égyptiens.

2. Jérém., XXX, 10, 11.

motifs de l'ornementation sont dans le même style et du même travail que les sculptures qui se trouvent aux tombeaux des *Rois*. A une époque peu reculée relativement, peut-être six ou sept siècles, les chambres de cette nécropole servirent de chapelle, et furent ornées de peintures murales dont on voit les traces; les chrétiens l'appellent Retraite des Apôtres, s'ils sont grecs, Tombeau de saint Onuphre, s'ils sont latins; et peut-être un juif qui s'intéresserait aux anciens récits l'attribuerait-il, comme demeure dernière, au grand prêtre Ananias, dont le tombeau devait se trouver à cet endroit, d'après les indications de Flavius Josèphe.

Vingt pas à l'est, à peu près, au fond d'une petite tranchée à pente rapide, on trouve un joli fronton triangulaire au-dessus de la porte carrée d'un caveau sépulcral. Les deux côtés de l'ouverture sont flanqués de piliers encore visibles, bien qu'engagés dans la terre, et le sommet du triangle supporte une espèce de trèfle en bas-relief. L'intérieur de cette nécropole très-vaste, composée de dix caveaux,

offre cette particularité, que les plafonds, au lieu de former angle droit avec les murs, sont en voûte surbaissée; les cercueils, creusés en auge, sont encombrés d'ossements, et la blancheur de la pierre donne lieu de croire qu'elle n'est que depuis peu de temps en contact avec l'air extérieur.

Continuons à remonter la pente de la vallée de Beni-Hinnom, toujours en suivant les flancs du mont du Mauvais-Conseil : les sépulcres deviennent innombrables; il serait fastidieux de les décrire tous; quelques-uns ont servi d'habitation à de pieux anachorètes, qui y ont laissé des traces de leur séjour; d'autres portent des inscriptions, grossièrement gravées en lettres grecques pendant le moyen âge, indiquant l'appropriation du local à la sépulture des diveses corporations religieuses de Sion la sainte.

Cette agglomération de tombeaux au-dessous de Topheth est d'autant plus étrange qu'il existait à l'époque des rois un préjugé contre cette localité; l'ensevelissement à Topheth était considéré comme un déshon-

neur[1]. Nous pouvons donc en être certains, nulle de ces nombreuses tombes n'a été creusée sous le règne des souverains de la dynastie davidienne, c'est-à-dire pendant les six siècles qui ont précédé la captivité de Babylone. Nous ne les attribuerons pas davantage aux Jébuséens, le style de l'ornementation des quelques caveaux qui ne sont pas entièrement simples ayant un caractère plus moderne et se rapprochant tout à fait des sculptures qu'on voit aux tombeaux des juges, à ceux des rois, et aux deux portes de l'enceinte de l'ancien temple. Il faut donc croire que la vallée des Beni-Hinnom n'est devenue un cimetière qu'à partir des Asmonéens, le préjugé contre l'impureté de cet endroit s'étant effacé de l'esprit du peuple. On serait, au premier abord, tenté d'y voir les *sépulcres du vulgaire* dont parle le livre des rois[2]; mais, outre le témoignage si précis de Jérémie, le texte du livre saint indique qu'il faut les chercher dans la vallée du Cédron. La nécropole populaire était dans

1. Jérém., XIX, 11. — 2. IV. Rois, XXIII, 6.

ce pli de terrain qui, depuis le tombeau des juges, se creuse jusqu'aux anciens jardins du roi; et si le saint chroniqueur prend soin de dire que les cendres du bois consacré aux idoles furent répandues « dans la vallée du Cédron sur les tombes du vulgaire, » il indique ainsi implicitement que cette même localité renfermait également des sépultures spéciales de grands personnages.

Si j'étais mis en demeure de présenter, moi aussi, mon système sur le dernier domicile des rois de Juda, et qu'on m'imposât la condition d'exiler David et ses successeurs hors du mont Sion, malgré le texte clair et précis de l'Écriture, malgré la tradition constante, voici la seule hypothèse que j'oserais mettre en avant :

Le vaste tombeau de Josaphat serait le Saint-Denis officiel des rois de Juda, et le prétendu tombeau d'Absalon deviendrait le monument expiatoire élevé par Hérode[1] devant le caveau royal qu'il avait violé.

1. Jos., *Ant. Jud.*, livre XVI, chap. VII.

Un jour, étant parvenu à entrer dans le tombeau de Josaphat, à l'insu des Juifs qui s'en servent depuis le choléra de 1847 pour enterrer leurs morts, je pus, malgré l'odeur méphitique, reconnaître huit chambres et les entrées de quatre ou cinq autres; ce qui donnerait à chacun des rois de Juda son caveau. Du reste, l'*Itinéraire de Bordeaux* et la *Chronique pascale* ne placent-ils pas la nécropole de la dynastie de David vers cet endroit? A trois reprises différentes, l'enchaînement des inhumations fut interrompu volontairement par le caprice de Joram[1], de Joas[2] et de Manassé[3] avec son fils Ammon, ces trois chefs de famille voulant, sans trop s'éloigner de leurs ancêtres, avoir cependant leurs sépultures à part. Le tombeau de saint Jacques leur fournit trois compartiments garnis de leurs fours en nombre suffisant.

Le dévot Ezekhias demande un endroit élevé au-dessus de tous les autres[4]; qu'il

1. II. Chron., XXI, 20. — 2. II. Chr., XXIV, 25. — 3. IV. Rois, XXI, 18. — 4. II. Chron., XXXII, 33.

aille s'établir dans le monolithe au-dessus de Siloë.

Enfin reste Ozias le lépreux, qu'il me faut mettre en quarantaine sans trop l'éloigner cependant de sa famille[1]; je lui réserve le monolithe isolé de toutes parts connu sous le nom de Zacharie. Quant à ce dernier, je le fais remonter jusqu'au tombeau dit des Prophètes, et tous les Juifs de Jérusalem me donneront raison.

Mes suppositions sont-elles beaucoup plus vaines que celles de tant d'autres?

Lorsque j'eus fouillé dans tous les sens la vallée de Beni-Hinnom et remarqué un seul tombeau sur le versant méridional du mont Sion, — il est si vulgaire que l'on ne peut avoir l'idée d'en faire le tombeau de David, — je continuai à remonter vers l'origine de la vallée, afin de rentrer en ville par la porte de Jaffa. Un coup d'œil à la vaste aridité de Birket-es-Sultan, qui n'est pas le moins du monde la baignoire de Bethsabée, n'en dé-

1. II. Chron., XXVI, 23. — Benjamin de Tudèle.

plaise aux cicérones hiérosolymitains; une visite rapide au bel établissement des protestants, avec son cimetière sur la croupe du Sion, et je rentre haletant à mon gîte.

VIII

Mosquées d'Es-Sakhra et d'El-Aqsa, anciennement temple de Salomon et église de la Présentation.

Visiter la mosquée d'Omar, tel est le rêve de tout voyageur en Palestine ; son désir est d'autant plus grand qu'il sent le fruit défendu. Que de démarches n'entreprend-il pas pour obtenir cette autorisation? Et, lorsqu'il en reconnaît l'inutilité, que de fois ne passe-t-il pas devant la porte, espérant au moins pouvoir pénétrer sur l'esplanade ! Il apprend alors que la garde veille et repousse, souvent même brutalement, tout audacieux infidèle

qui s'aventure à jeter un coup d'œil indiscret sur le temple sacré. Quelques privilégiés, il est vrai, jouirent d'entrées de faveur, mais c'était dans le bon temps, sous la sage, ferme et bienveillante administration du plus aimable des gouverneurs, de Kiamil-Pacha, qui eut le mérite de rendre la province heureuse et de faire regretter son départ par les musulmans et par les chrétiens. Voyageurs désappointés, si vous l'aviez connu comme nous tous, vous l'auriez aimé, et comme moi vous auriez pénétré dans le *Sanctus Sanctorum*. Mais enfin, puisque votre étoile ne vous a pas favorisés, je vais vous faire le récit de tout ce que l'on y voit, de ce que j'y ai vu, et même des traditions que j'ai pu y recueillir.

Après la ruine de Jérusalem par Titus, le temple de Salomon ne fut pas relevé malgré la ferveur de l'impératrice Hélène, malgré les ordres de l'empereur Julien[1]; mais dès que le calife Omar se fut emparé de la ville sainte, sa première pensée fut de retrouver la pierre

1. Ammianus Marcellinus, livre XXIII, cap. I.

sur laquelle Israïl-Ullah (l'homme nocturne de Dieu), le prophète Jacob, avait la tête appuyée lorsqu'il eut sa vision. Par son ordre, on dégagea cette pierre des immondices qui la couvraient, et il fit bâtir à côté une mosquée qu'il appela en son honneur Es-Sakhra (la pierre). De ce moment, cette mosquée fut un sanctuaire très-révéré des musulmans; mais sa plus belle période de splendeur date du jour où Abdul-Melik Ier, par haine des antikalifes défendit le pèlerinage de la Mecque et remplaça la Kaaba par le temple de Jérusalem. Alors, elle reçut des agrandissements considérables, la pierre sacrée fut renfermée dans son enceinte, son dôme fut couvert de lames de cuivre doré, ses murs revêtus de marbre et d'arabesques d'or. Convertie en église par les croisés, si elle fut peu de temps après sa consécration par le légat du pape Innocent II, rendue au culte de l'islam, c'est que les armées victorieuses de Saladin (Salah-Eyddin) avaient ouvert à celui-ci les portes de Jérusalem. On raconte que ce prince fit laver entièrement la mosquée avec

de l'eau de rose afin de lui enlever toute trace des souillures chrétiennes.

Aujourd'hui encore, après Médine et la Mecque, Jérusalem est la ville la plus sainte pour tout musulman, et chaque année de nombreux *hadji* (pèlerins) viennent à Es-Sakhra prier Mohammed d'intercéder pour eux auprès de l'Éternel.

L'imagination poétique des Orientaux a confié la garde de cette mosquée à 70 000 anges qui pour moi se sont personnifiés en deux cents nègres, nourris, logés et entretenus aux frais du Wakouf. Leurs maisons, situées autour de l'esplanade, lui ôtent beaucoup de son caractère. Pénétrons donc tout de suite sur le parvis. Douze portiques à colonnes encore existants devaient jadis y donner entrée, mais on n'y monte plus maintenant que de quatre côtés par un escalier de marbre ayant huit degrés.

Au milieu de ce parvis s'élève la mosquée, vaste bâtiment octogone dont chaque pan a vingt mètres de face et est percé de sept fenêtres ogivales ; il est entouré d'un attique,

au centre duquel se trouve un dôme soutenu par quatre contre-forts; entre chaque contre-fort on remarque quatre fenêtres cintrées; le tout est couronné d'une coupole ovoïde recouverte de lames de plomb, et se terminant par un croissant supporté par une flèche. L'ensemble du monument est d'un aspect saisissant, surtout lorsque les rayons du soleil viennent se jouer sur les mosaïques en faïence de couleur dont les murs sont ornés jusqu'à l'appui des croisées inférieures. Aux quatre points cardinaux, existe une porte ; celle du nord s'appelle Bab-el-Djinné ; celle de l'est, Bab-Daoud ; au sud est Bab-el-Kiblé; à l'ouest, Bab-el-Garb.

Avant d'entrer par la porte de l'est ou de David, nous avons à notre gauche un élégant pavillon à jour soutenu à l'extérieur par onze colonnes de marbre, et à l'intérieur par six. C'est le Meckhemé du kalife, l'endroit où David, le vicaire de Dieu, rendait la justice. Sa tâche était alors facile, puisqu'il lui suffisait pour connaître la vérité de faire prêter serment aux parties, la main tendue vers une

longue chaîne qui descendait du ciel *ad hoc*, et perdait un de ses anneaux à chaque parjure. Il faut croire que sous son règne le peuple était bien perverti, car cette chaîne céleste n'existait déjà plus du temps de son fils ; autrement Salomon, pour savoir quelle était la véritable mère de l'enfant réclamé par deux femmes, aurait-il eu besoin de donner l'ordre de le couper par la moitié? Mais il s'agit ici d'une tradition musulmane. Sans nier que David ait pu rendre la justice à cet endroit, je suis tenté de croire que ce joli petit édifice a remplacé le premier monument élevé par le kalife Omar, près de l'oreiller de Jacob.

Tout d'abord, lorsque l'on entre dans la mosquée, on a peine à distinguer les objets ; le jour pénètre difficilement à travers les vitraux de couleur, emplâtrés à la manière arabe pour les assujettir aux châssis ; peu à peu cependant, les yeux se font à cette demi-obscurité, et sont frappés de la riche simplicité de ce sanctuaire. Le sol, comme les murs, est revêtu de marbre gris ou blanc ; vingt-huit colonnes d'un marbre brun forment une nef

concentrique; un second rang de seize colonnes soutient le dôme couvert d'arabesques dorées. Immédiatement au-dessous de ce dôme se trouve la roche sacrée[1], isolée du reste de la mosquée par une balustrade en bois d'un travail remarquable. Elle est en outre abritée par un *khymé* en satin rouge qui rappelle la tente donnée en cadeau par Dieu à Adam, lorsqu'après cent ans de séparation, notre premier père eut retrouvé Ève sur une montagne près de la Mecque.

Ce rocher n'est pas seulement recommandable par le souvenir de Jacob, il porte encore l'empreinte du pied d'Énoch. Le prophète Énoch, d'une beauté et d'une taille extraordinaires, jouissait, de plus, de facultés intellectuelles très-développées, et d'un grand amour pour la science; ce qui lui valut le nom d'Idriss, le studieux. Après de nombreuses études astronomiques, facilitées par des communications célestes, il inventa l'écriture pour consigner ses observations. Sa cha-

1. 19 mètres de long sur 14 de large.

rité était non moins grande que sa science; et pour le récompenser, Dieu ne le fit pas mourir, mais l'enleva au ciel. C'est au moment de son ascension qu'Énoch laissa comme souvenir pour les générations futures, cette preuve de son passage sur la terre. Il faut décidément admettre que les pierres dans les premiers âges du monde étaient plus tendres qu'aujourd'hui, à moins que celle-ci n'ait été amollie par le fleuve par excellence, le père des quatre grands fleuves de l'Orient dont la source, d'après les musulmans, est ici dessous. Ma remarque semble d'autant plus juste qu'on vous montre près du pied d'Énoch, cinq autres trous qui sont l'œuvre de l'archange Gabriel. Lorsque Mohammed s'enleva au ciel sur *El-Boraq*, notre rocher voulut le suivre; alors le ministre de l'Éternel l'arrêta de la main, et ses doigts y sont restés gravés!

Finissons-en avec les traditions qui se rapportent à ce rocher. Suspendu dans l'espace, il ne s'appuie que sur un palmier invisible qui est lui-même soutenu par les mères des deux grands prophètes Jésus et Mohammed.

Ces deux bienheureuses restent éternellement assises près de la source universelle et s'occupent à tisser des vêtements pour les justes qui auront traversé le Sirath sans trébucher. Cette fable a sans doute un sens allégorique, mais je n'ai pu le pénétrer; je la donne telle qu'elle est, me bornant à rectifier ce qui est relatif à la suspension aérienne. Cette roche ferait partie du sol même, elle y est encore adhérente du côté occidental, et la couche de plâtre dont est recouvert le point de jonction dans la crainte que le support invisible ne vienne à manquer, sert aussi à maintenir dans leur erreur les croyants trop crédules.

Quelques voyageurs ont voulu reconnaître dans ce rocher l'aire d'Ornan le Jébuséen, mais si l'on suppose qu'il était à découvert du temps de David, on est obligé alors de refuser au Moriah sa qualité de mont. Il est plus probable que dans les travaux d'aplanissement entrepris par Salomon, on réserva une certaine partie du roc, afin que les lévites pussent y égorger les victimes sans souiller le

temple. Nous aurions donc ici la plus ancienne antiquité de Jérusalem.

La tradition juive en fait le support de l'arche d'alliance. Après la captivité et la perte de l'arche, le rocher seul serait resté dans le sanctuaire du temple, masqué aux yeux des fidèles par un velarium derrière lequel le grand prêtre avait seul le droit de pénétrer pour y prononcer le saint nom de Dieu[1]. L'iconostase des Grecs rappelle ce velarium.

Un escalier de huit degrés conduit dans la chambre inférieure qui a pour plafond la roche sacrée. On appelle cette arête de la pierre faisant saillie au-dessus de l'escalier *la langue*, en souvenir des paroles de politesse qu'elle échangea avec Omar. Celui-ci étant parvenu à retrouver l'oreille de Jacob, s'écria dans sa joie : Esselam-aleik (le salut sur toi), et la pierre lui répondit aussitôt : Aleik-esselam (sur toi le salut). Tout autour de cette chambre, qui est à peu près circulaire, sont les Mih-

1. La manière de prononcer le saint nom de Dieu (Jéhovah), s'est perdue; on n'en connaît plus que les lettres.

rab ou lieux de prières d'Abraham, de David, de Salomon, et de Khader, car tous les prophètes depuis le commencement du monde ont récité ici leur Namaz. Comment Mohammed, le prophète des prophètes, ainsi que l'a constaté l'arrêt de Dieu daté de cinquante mille ans avant la création, arrêt qu'il portait écrit en lettres de feu sur ses épaules, ne serait-il pas venu lui aussi, proclamer à cet endroit la gloire de l'Éternel! En une nuit, El-Boraq l'amena de la Mecque, et sa ferveur fut si grande qu'il laissa sur la muraille l'empreinte de son turban, empreinte que l'on montre encore aujourd'hui.

Remontons dans le temple, et faisons le tour de la galerie, en commençant par le côté nord. La grande chaire que nous apercevons la première est un Minnber réservé spécialement au Khoutbé, espèce de prône que le Khatib récite le vendredi avant de commencer le Namaz solennel. Sur un pupitre en bois est placé un fort beau Coran ayant un mètre environ de long, qui aurait appartenu, dit-on, au kalife Omar. Nous remarquons encore

pendu au mur, le bouclier de Hamzé, le compagnon du prophète ; le *sandjak* (drapeau) d'Omar, et la masse d'armes de David ; plus loin, une pierre à forme extraordinaire attire l'attention, c'est la selle d'El-Boraq, la jument de l'archange Gabriel.

Devant la porte de Djinné se trouve une belle plaque de jaspe vert encastrée jadis dans le sol à l'aide de dix-huit clous dorés. Aujourd'hui elle ne tient plus que grâce à trois mauvaises pointes de fer dues à la générosité des Mutewelli. Pour cacher leurs abus, ceux-ci font accroire au peuple que le mauvais esprit voulant traverser la porte du paradis (*Djinné*) fut tenté par la vue de l'or et commença à voler les clous, mais que surpris par les anges gardiens, il fut battu et à jamais chassé de ce glorieux séjour. D'autres disent au contraire que ces clous ayant été placés par Mahomet pour indiquer le nombre d'années que doit durer le monde, à la fin de chaque siècle un clou disparaît et va consolider le trône d'Allah.

N'ayons donc aucune crainte de la prochaine fin du monde ; malgré les comètes

prédites par les astronomes allemands, de par les Mutewelli, nous savons que trois siècles doivent encore s'écouler jusqu'au jugement dernier. Alors Issrafil, le gardien de la trompette céleste (Borou), fera entendre une première fois le chant de la mort universelle; la seconde fois, quarante ans plus tard, celui de la résurrection générale. Le Mekhémé divin ouvrira en ce moment ses séances, chaque homme apportera le registre où sont inscrites journellement ses bonnes comme ses mauvaises actions, et le déposera dans le plateau de la balance (*wezn*) déjà suspendue entre les deux portiques au sud de la mosquée, mais que les yeux humains ne voient pas encore; puis après l'épreuve du pont Sirath que nous connaissons, les élus revêtiront une forme jeune et splendide pour jouir de la félicité éternelle; les réprouvés au contraire, hideux, difformes, seront livrés aux anges noirs, ministres des supplices infernaux.

Sortons de la mosquée par la porte du Paradis, Bab-el-Djinné, et longeons-en les murs extérieurs en prenant à notre gauche. Devant

nous sur le parvis, s'élèvent deux *kiblet* dont les coupoles sont soutenues par des colonnes de marbre blanc : le plus petit et le plus rap proché porte le nom de la fille du prophète, de Fathmah dont les descendants régnèrent en Égypte et en Mauritanie sous la désignation générique de Fathimites ; l'autre s'appelle *Kiblet-el-Miradj'* ou de l'ascension de Mohammed. Non loin de là, sur le mur extérieur, à l'ouest, on montre l'endroit où fut attaché El-Boraq pendant la prière que fit le père des croyants avant de s'enlever au ciel.

A la porte occidentale du temple, entre les deux supports de droite, à la hauteur d'un mètre quatre-vingts centimètres, les veines de marbre représentent à peu près deux oiseaux : voici leur histoire.

Lorsque le grand Souleyman (Salomon) eut achevé la construction du temple, il voulut que tous les êtres de la création vinssent y apporter un tribut en signe de sujétion, et invita tous les animaux à se présenter devant lui pour lui offrir leurs hommages. Le lion fit en sa faveur le sacrifice de sa crinière, l'élé-

phant déposa sur la roche sainte ses dents précieuses, l'autruche les riches plumes de sa queue, la licorne son arme si rare, les abeilles offrirent un rayon du miel le plus pur, la république des fourmis envoya une députation nombreuse chargée d'une cuisse de sauterelle, présent considérable dont le transport coûta bien des sueurs à la noire caravane. Seuls, les oiseaux s'abstinrent d'obéir, à l'instigation de la pie, volatile malicieux et jaloux qui ne supportait qu'avec peine la domination du prophète. « Pourquoi, dit cette mauvaise conseillère, abdiquerions-nous notre dignité au point d'obéir à l'ordre tyrannique de cet homme? Peut-il avec toute sa puissance nous poursuivre dans les airs et se venger de notre amour pour la liberté? Restons donc chez nous, et montrons-lui que la nature entière n'est pas son esclave, qu'il y a encore des êtres libres pour lesquels sa volonté n'est pas une loi. » L'oiseau fidèle à Souleyman, la huppe, fit de vains efforts pour détruire l'impression produite sur l'assemblée par ces pernicieuses paroles; le discours de la

pie flattait l'instinct dominant des oiseaux; son avis fut adopté à l'unanimité.

Or, vous le savez, le grand roi connaissait la langue de tous les animaux. Quand la huppe vint lui faire son rapport, il eut peine à croire à tant de perversité et déclara à sa messagère qu'il voulait entendre de ses propres oreilles l'aveu de rébellion des oiseaux indociles. Pour cela, il convint de se tenir caché sous un de ces petits *coubbé* qui entourent le temple, chargeant la huppe de provoquer par son adresse une assemblée nouvelle dont il écouterait les délibérations.

En effet, quelque jours plus tard, les délégués des volatiles se réunissent en séance autour du rocher vénéré pour aviser au moyen de rendre hommage à Dieu sans cependant abdiquer leur indépendance. Cette fois, la nombreuse tribu des pies au lieu d'un orateur en avait envoyé deux, qui devaient mutuellement faire assaut d'éloquence parlementaire. Le prophète était à son poste, et écoutait.

« A quoi bon, dit la première pie toujours mal intentionnée, se tourmenter pour venir

saluer quelques pierres amoncelées par des hommes. Ne sommes-nous pas, pour la plupart, meilleurs architectes que ce roi si fier de son œuvre? notre Créateur est-il plutôt dans ce lieu que dans nos libres forêts, dans nos campagnes, où sans nous déranger nous pouvons l'adorer chaque jour! Pour moi, dit la seconde avec un sentiment d'opposition démocratique plus exalté encore, rien ne pourra me contraindre à cette démarche humiliante; ce temple n'est rien à nos yeux; *raca* sur lui comme sur son constructeur! si nous le voulons, nul ne pourrait même nous empêcher de rendre ce lieu abominable et maudit, en le souillant de nos ordures. Souleyman peut commander sur la terre, mais les airs restent libres, et sa puissance ne nous y atteindra pas!

— Insensés, s'écria le prophète d'une voix tonnante, en se montrant tout à coup; la main que Dieu assiste peut emprisonner l'air lui-même; pour vous le prouver, et vous châtier de vos insolences, je veux que vous restiez jusqu'au dernier jour esclaves de ce

temple dont vous avez osé parler avec tant d'audace. »

A sa voix, les deux pies, frappées d'une éternelle immobilité, s'incrustèrent d'elles-mêmes dans la tablette de marbre de la porte occidentale, et le lendemain, le grand roi instruit par ce qu'il avait entendu la veille, ordonna que l'on couvrît d'aiguilles d'or la coupole du temple, afin que nul oiseau ne puisse venir le souiller en s'y reposant [1].

Vers la porte sud, un peu avant Bab-el-Kiblé, s'appuie sur le mur une belle et grande chaire en marbre blanc et noir. Jetons-y un coup d'œil, et prenons le chemin qui va nous conduire à la seconde mosquée, à El-Aqsa, et qui passe près du bassin des ablutions. Sur ce bassin, alimenté sans cesse par les vasques de Salomon et par la fontaine scellée dont les eaux y arrivent au moyen de l'aqueduc en fort mauvais état que nous avons déjà signalé, je n'ai pas entendu raconter la moindre tradition. Comment les musulmans n'ont-ils pas

1. Jos. Fl., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.

pensé à en faire l'Havouz-Kewser, ce bassin céleste dont l'eau sera plus blanche que le lait, plus suave que l'ambroisie et plus rafraîchissante que le meilleur sorbet, puisque quiconque en boira étanchera sa soif pour l'éternité.

La forme de la mosquée d'El-Aqsa, indiquerait qu'elle fut d'abord construite pour le culte chrétien, même en l'absence de la tradition qui la fait élever par les ordres de Justinien en l'honneur de la vierge Marie[1]. Elle peut se diviser en deux parties : l'église supérieure et l'église inférieure ; nous allons commencer notre visite par cette dernière, puisque l'escalier qui y descend se présente d'abord à nous.

Ce vaste souterrain de soixante-deux mètres de long sur treize de large a un sol fort inégal, et à son dernier tiers, considérablement surbaissé, on n'y arrive que par un escalier de neuf marches. Une rangée de sept pilastres et de quatre colonnes sépare dans sa

1. Baronius, A., t. VII.

largeur l'église souterraine, formant pour ainsi dire deux nefs; d'ailleurs on n'aperçoit plus aucune trace de chapelle, et si ce n'était les quatre colonnes monolithes surmontées d'un chapiteau taillé en feuille de lotus que le cheikh de Haram-Chérif affirme avoir appartenu à une bâtisse salomonienne, on pourrait à juste titre regretter la peine que l'on s'est donnée pour la visiter.

De retour devant El-Aqsa, admirons d'abord le porche qui règne tout le long de la façade de cette splendide basilique, soutenant sur de légers faisceaux de colonnettes accouplées les ogives gracieuses qui en supportent l'entablement. A l'abri de cette construction grandiose, dorment les fils d'Aaron dont le sépulcre est protégé par un cercle de fer. Nadab et Abion, Éléazar et Ithamar[1] ont été ensevelis dans cet endroit avec les riches habits dont ils se couvraient pour vaquer au service du sanctuaire. Quand les infidèles s'emparèrent de la ville sainte, des

1. Exode, XXVIII.

hommes cupides voulurent violer leur tombeau et le dépouiller de son précieux dépôt; mais ils ne purent soulever la plaque de métal retenue en place par une force divine, et furent frappés d'une mort subite en punition de leur mauvais dessein.

La vaste mosquée, église byzantine dont la nef principale est flanquée à droite et à gauche de trois nefs secondaires, est une vraie forêt de colonnes, surmontées, en guise de feuillages, d'une légère charpente de cèdre que recouvrent des lames de plomb; de chaque côté, un double rang de fenêtres, au nombre de vingt et une, laisse pénétrer le jour à travers de grossiers vitraux de couleur. Les deux dernières nefs à gauche sont séparées du reste de l'édifice par une cloison grillée, derrière laquelle les femmes peuvent satisfaire leur piété sans distraire celle des assistants.

A l'extrémité de sa grande nef (longueur, quatre-vingts mètres), la charpente s'élève presque du double de la hauteur pour soutenir une jolie coupole ovoïde éclairée par deux rangs d'ogives; à droite et à gauche

s'étendent de longues galeries; celle de l'ouest, anciennement réservée au rite chafey, dès son entrée, rappelle un grand souvenir. C'est là, entre ses deux premiers piliers, que la sainte Vierge amena son divin fils pour le présenter au grand prêtre. La galerie orientale, beaucoup moins large et moins longue, a dans le milieu de sa paroi au sud, un mihrab où le calife Omar aimait à faire sa prière. Sous la coupole à droite est une magnifique chaire en bois sculpté, travail des plus habiles ouvriers d'Alep, du temps où les Arabes avaient encore le goût des arts; derrière cette chaire, on voit dans la muraille une pierre très-révérée des musulmans qui porte l'empreinte du pied de Notre-Seigneur; et à côté les deux mihrabs, de Yahia et de Zacharia, de saint Jean et de Zacharie. A gauche de la nef centrale, au sortir de la grande coupole se trouve le Bab-el-Khader; franchissons-la, et descendons quelques marches pour aller voir le berceau du grand prophète Jésus; car bien que la crèche de Beitlehem soit vénérée des musulmans comme

authentique, le Haram-Chérif aurait menti à son titre de musée des prophètes, s'il ne possédait pas, lui aussi, la couche de l'Enfant divin. C'est une pierre creusée, placée horizontalement sur le sol que des infidèles prendraient pour un ancien bénitier de l'église de la Présentation transporté là quand le croissant y eut remplacé la croix.

Nous nous retrouvons enfin en plein air; devant nous s'étend dans toute sa longueur la magnifique esplanade qu'on appelle le parvis du Haram-Chérif. N'en déplaise à toutes les merveilles de détail que nous venons de visiter, c'est encore là le plus beau spectacle, le plus majestueux, le plus frappant. Ce vaste parallélogramme parsemé de bâtisses irrégulièrement semées, avec ses portiques à colonnes légères, avec la masse imposante de la mosquée d'Omar dont les murs émaillés et la gracieuse coupole forment le centre majestueux; au-dessus un ciel sans nuage, abîme insondable d'azur; à gauche, les mille dômes blancs de la ville capricieusement groupés les uns au-dessus des autres. A droite, le mur

crénelé qu'un gouffre sépare de la montagne des Oliviers et des lointains estompés de l'Arabie. C'est de ce côté que nous nous dirigerons pour terminer notre course ; nous allons voir ce qui reste de la belle porte dont nous connaissons les magnificences extérieures.

La porte Dorée est double, et forme en réalité deux vestibules distincts : l'un s'appelle *Bab-et-tobé*, la porte du Repentir ; l'autre, *Bab-er-rahmi*, la porte de la Miséricorde ; belle alliance, dont le sens mystique offre un sublime enseignement[1]. Ces deux portes, dignes entrées d'un lieu de prières, sont formées de pierres gigantesques taillées avec le plus grand soin ; l'énorme dimension des blocs nous ramène à l'époque qui vit construire le souterrain d'El-Aqsa : nous sommes en face d'un monument hérodien. Non loin de là, se trouve le prétendu trône de Souleyman ; mais il est si soigneusement gardé, que les musulmans eux-mêmes ne peuvent

1. Adam fut chassé du paradis par la porte du Repentir, Ève par celle de la Miséricorde.

voir que la fenêtre qui lui donne de l'air; aussi, par dédommagement, attribuent-ils à l'inconnu des vertus particulières, et viennent-ils, pour obtenir sa protection salutaire, soit en cas de maladie, soit pour la solution d'un procès, ou l'heureuse issue de leurs désirs, attacher aux barreaux de la croisée un morceau de leur vêtement.

Si j'ajoute, sans plus d'explications, que les musulmans de Jérusalem sont depuis deux cents ans environ passés du rite Chafey à celui des Hanefy, le lecteur sera sur ce point aussi savant que moi, et je lui demanderai la permission de terminer ainsi ce chapitre.

IX

Partie nord de la ville. — Églises de la Nativité de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean l'Évangéliste. — Les Derviches, les Wakoufs, les Juifs.

Encore une course dans l'intérieur de la ville, et nous aurons vu ce qu'elle renferme de plus intéressant.

Je descends la *Voie douloureuse* jusqu'à la rue qui débouche en face de la *Scala Sancta*, où je m'engage. Deux minutes après, dans un enfoncement à gauche, on trouve, enfermé dans une maison musulmane, un joli petit oratoire bâti, lors des croisades, sur le lieu présumé de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Deux creux informes, imprimés dans le seuil de la chapelle, sont la marque des petits pieds de l'Enfant prédestiné. L'architecture du monument est simple mais élégante : une corniche unie, en biseau, court tout le long de l'édifice intérieur ; une coupole ovoïde, dont le générateur serait une ellipse écrasée, le recouvre. Comme l'église de Sainte-Anne est depuis longtemps en possession du titre de la Nativité, les partisans de cette chapelle prétendent que la première doit se contenter d'avoir vu s'accomplir le mystère de l'Immaculée Conception, en sa qualité de maison de Joachim.

Remontons la rue pendant un quart d'heure, et nous arriverons à une fabrique de poteries située à main droite. C'est la maison de Simon le Pharisien [1], où se convertit Marie-Magdeleine [2]. Des ruines assez considérables montrent que la piété des croisés y avait élevé une église. Dans une dalle que la nef doit abriter, nous retrouvons la preuve écrite de l'authen-

1. Luc, VII, 36, 40. — 2. Luc, VII, 37.

ticité de la tradition, la trace fort nette d'un des pieds du Sauveur.

Il ne nous reste plus à visiter de ce côté de la ville qu'une vieille église, celle de Saint-Jean l'Évangéliste, que certaines personnes appellent du vocable de Saint-Pierre. Je pourrais bien vous montrer quelques informes décombres que l'on prétend avoir été le palais de la reine des Adiabéniens [1], cette princesse kurde venue des bords du Tigre en Judée pour embrasser la loi de Moïse, à la suite d'une vision que raconte Flavius Josèphe [2]. Elle était enceinte lorsque son époux Monobaze reçut en songe l'ordre d'envoyer à Jérusalem, et de consacrer à Jéhovah, Hélène et son fils Izates, qu'elle portait dans son sein. La reine d'Adiabène vécut de longues années dans la ville sainte, chérie du peuple, qu'elle comblait de largesses.

Je m'arrête devant une porte d'assez belle apparence; au-dessus s'élèvent une haute

1. Voy. le chapitre de la topographie de la ville ancienne. — 2. Antiq., XX, 2.

maison et un minaret. Cette maison est un couvent musulman. J'ouvre d'autorité la porte, car je vais dire bonjour à une ancienne connaissance, et j'entre en criant, selon l'usage : *Destour!* C'est une formule d'avertissement pour que les femmes, s'il s'en trouve, aient le temps de se cacher. J'arrive au seuil d'une grande chambre très-propre: deux vieillards, un chapelet entre les doigts, sont assis sur un large divan, recueillis dans l'aspiration de leur pipe. L'un d'eux, coiffé d'un filtre conique en feutre gris, dont le bas est serré par une mince compresse en calicot vert, malgré l'étrangeté de sa coiffure, respire dans toute sa personne un air de douce dignité : sa barbe d'argent s'étend, brillante, sur son vêtement d'une blancheur irréprochable; ses yeux, vifs et ombragés de sourcils encore bien noirs, s'animent de joie à ma vue. L'autre personnage m'est également connu, c'est Hadji-Moustapha, mon compagnon de route de Jaffa.

Ehlan ou *Sehlan*, *Marhaba* (bienvenue et prospérité), disent-ils en se levant et en me

tendant les mains, et me voilà de plain-pied comme chez moi, mis à l'aise par cette grave et sincère cordialité dont les vieux musulmans ont conservé le secret. Je visitai rapidement la chapelle bâtie par les croisés en l'honneur de saint Jean l'Évangéliste, et je restai plus d'une heure à causer avec mes hôtes, qui ne voulaient absolument pas faire servir le café. Or, le café est l'essence de toute visite arabe, il est même le maître des cérémonies qui en règle la durée. Lorsque vous entrez chez un musulman, si le propriétaire de la maison, dès que vous êtes assis, commande à son domestique le café et le tchibouq, le sens est qu'il est occupé, qu'une longue visite le dérangerait. Quand, au contraire, il attend, pour vous offrir le moka, que vous ayez tenté une ou deux fois de vous lever, c'est que vous n'êtes pas importun et que vous avez bien choisi votre temps.

Je n'ai point sténographié notre conversation, que le lecteur se rassure... ; mais puis-je laisser échapper cette occasion de lui dire, aussi brièvement que possible, tout ce que, pen-

dant mon séjour à Jérusalem, j'ai pu apprendre sur les derviches et sur leurs institutions?

Des six grands ordres religieux de l'islamisme (Qadry, Roufay, Ulwany, Nakhchébendy, Bektachi, Mewléwy), deux seulement, les *Qadry* et les *Mewléwy* sont représentés à Jérusalem par un corps de communauté. Les premiers, appelés vulgairement derviches hurleurs, épouvantent par leurs cris nocturnes le quartier de la caserne, où ils se réunissent, une fois par semaine, pour se livrer à leurs exercices religieux. Le prieur de la congrégation se place dans une petite niche pratiquée dans le mur de la chambre, et les confrères, formant deux cercles concentriques, opèrent pendant des heures entières, au son d'un gros tambour enroué et de deux cymbales, des évolutions interminables autour de l'oratoire. Cette pieuse gymnastique consiste à avancer toujours du pied droit, en balançant d'avant en arrière le haut du corps et la jambe gauche, chaque oscillation amenant le cri *ya hou* (ô lui!), qui, d'abord assez modéré, devient graduellement plus sonore,

et bientôt rapide, haletant, frénétique, de manière à faire croire aux gens non prévenus qu'ils ont dans leur voisinage un sabbat de bêtes féroces. Peu à peu le vertige s'empare des hurleurs : tombés dans un véritable délire, exaspérés jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces, écumants, les yeux hagards, ils finissent par succomber à la fatigue, et s'affaissent sur eux-mêmes, en râlant, dans les convulsions d'une épilepsie extatique. Les *Roufay* vont plus loin : dans la période suprême de leur ivresse, ils saisissent des poignards, qu'ils s'enfoncent dans les muscles des bras et des jambes ; des fers rouges, qu'ils lèchent et mordent avec enthousiasme ; le tout sans en être incommodés, grâce sans doute à quelque recette dont ils dérobent le secret au vulgaire.

Les *Mewlévy* ou derviches tourneurs, institués en 1273 par Mewlana Mollah-Khounkiar, n'ont rien de cette fougue sauvage ; ils se distinguent, au contraire, entre tous les derviches par leur douceur et leur urbanité. Leur danse religieuse, qu'ils appellent *sémaa*, s'accomplit au son d'un tambourin et d'une flûte ;

et, bien que fort originale, elle n'offre pas les contorsions et l'entraînement frénétique de celle des autres ordres. Neuf ou onze confrères, espacés circulairement, étendent leurs bras en croix, ferment les yeux, et se mettent à tourner sur le talon du pied droit, changeant de place peu à peu de manière à opérer une révolution complète autour de la chambre, comme les planètes, qui, tout en continuant leur rotation, poursuivent leur course selon leur orbite. A certains moments, le mouvement s'arrête pendant que le supérieur récite une oraison. Cet étrange exercice dure plusieurs heures, sans que les adeptes paraissent étourdis.

L'église de Saint-Jean l'Évangéliste est un couvent de derviches tourneurs. Le cheick qui me recevait avec tant d'affabilité, jouit à Jérusalem d'une grande considération; bien qu'il ne soit pas riche, il a l'honneur d'être *quart de balayeur* du saint tombeau de Médine et sous-intendant des mèches de lampe du Haram-Chérif. Ce n'est donc pas un petit personnage.

A ceux qui s'étonneraient de ces titres magnifiques, objets de tant de jalouses convoitises, je me ferai un devoir d'expliquer comment le sépulcre du Prophète est placé sous la surveillance spéciale de quarante custodes, renforcés de trois cents substituts. Cette pieuse milice vit des aumônes que leur envoient les fervents sectateurs de l'islam, et trouve ainsi le moyen d'entretenir grassement sa sainte oisiveté, tout en acquérant pour le ciel d'innombrables mérites dans l'ordre spirituel. On les appelle *farrasch* (balayeurs), vu le soin qu'ils mettent à entretenir la propreté du sanctuaire. Il était cruel de restreindre à quelques privilégiés l'accès de cette source précieuse de grâces célestes; aussi, par une heureuse combinaison, trouva-t-on le moyen de créer cinq cents *farrasch* honoraires, à qui l'on concéda la faveur de participer, par la communion d'intention, aux mérites des serviteurs effectifs du tombeau révéré. Cet inappréciable avantage ne coûtait qu'une offrande pécuniaire, somme assez ronde destinée à consoler de leurs fatigues les saints balayeurs de

Médine. Le procédé, donnant de bons résultats, on élargit le cercle de la confrérie, on augmenta le nombre des élus, sans pour cela créer de nouveaux titres, et chaque brevet de farrasch honoraire fut divisé en vingt-quatre carats. De cette manière, on fait plus d'heureux, et les aumônes croissent à proportion. Le service de la mosquée d'Omar, celui du tombeau de David ont adopté le même système, le trouvant bon à imiter; le ciel y gagne, et les gardiens des sanctuaires s'en trouvent bien.

Malgré l'amabilité du prieur des Mewlévy, et le plaisir que je trouvais dans la société de mon ancien compagnon de route, Moustapha, je ne pouvais cependant leur donner toute ma demi-journée; je les quittai donc pour aller visiter un autre *tekkié*, belle construction moresque, aujourd'hui veuve de sa garnison religieuse. C'est le *tekkié de Kasséki sultane*, connu des chrétiens sous le nom d'hôpital de Sainte-Hélène.

Le titre de khasséki ou privilégiée s'attache à la principale épouse du souverain, lorsqu'elle lui donne un fils. Quand sultan Soli-

man le Canoniste prit à cœur de rendre florissante la sainte ville, trop longtemps abandonnée, l'une de ses femmes, la mère du prince qui fut depuis Sélim II, la fameuse Roxelane enfin, voulut avoir sa part dans cette œuvre de régénération, et fonda à Jérusalem un hospice magnifique qu'elle dota, grâce à la générosité de son époux, d'immenses revenus. On devait, dans cet établissement de charité, recevoir les pèlerins de l'islam, trop pauvres pour s'entretenir à leurs frais, et distribuer chaque matin aux indigents de la ville du pain et du pilaw préparé largement pour eux dans les vastes chaudières que l'on y voit encore. Cette khasséki sultane, cette *reine privilégiée*, si libérale dans sa charité, ne pouvait être pour les chrétiens que la grande reine, la mère de Constantin, sainte Hélène, dont le souvenir leur rappelle une ère de faveur illimitée. Ainsi s'établit peu à peu[1] l'appellation actuelle

1. Quaresmius, qui écrit au commencement du dix-huitième siècle, n'en parle pas encore.

que l'on répète aux pèlerins, et le tekkié de la sultane ottomane devint l'hôpital de la sainte.

La charitable musulmane ne pouvait pas supposer que l'on dépouillerait un jour sa mémoire au bénéfice d'une princesse chrétienne. Peut-être, pourtant, se serait-elle consolée de ce mauvais tour que lui ont joué les *guiaours* — entre ennemis, c'est de bonne guerre; — mais, après avoir affecté des revenus perpétuels pour faire vivre son œuvre, après avoir fondé des wakoufs considérables pour en assurer à jamais l'entretien, que dirait-elle de voir le splendide édifice en ruines, les marmites vides, les pauvres renvoyés à jeun, oublieux du chemin qui conduit à la porte hospitalière? Que dirait-elle en apprenant que cette impudente violation de ses pieuses volontés a pour auteurs des musulmans, les fils de ceux-là mêmes en qui elle avait mis toute sa confiance et qu'elle avait spécialement chargés d'exécuter ses intentions? Ce sont les gardiens qui ont pillé le trésor; ce sont les bergers qui ont dévoré le trou-

peau; ce sont les tuteurs infidèles qui ont dépouillé l'orphelin.

Voyez ces trois immenses portes si élégantes dans leur forme élancée avec la trifoliation de leurs cintres et leurs riches stalactites — portiques majestueux qui donnent accès à une vaste ruine — n'est-ce pas bien là une image exacte de l'empire d'Orient sous la dynastie ottomane? De sages règlements, un plan complet d'organisation savamment combiné, un système ingénieux d'administration, façade imposante et trompeuse d'un édifice qui croule; et à l'intérieur, dans la pratique, partout l'incurie, le pillage, la démoralisation.

Les biens de mainmorte ou *Wakouf*, réserve précieuse pour un empire dont la constitution est théocratique, s'il savait les administrer avec intelligence et honnêteté, condamnent à la stérilité plus d'un tiers des ressources publiques. Tout établissement religieux, mosquée, collége ou hospice a, comme apanage, un certain nombre d'immeubles dont les revenus, affermés par des baux à longs termes sont administrés par des fidéi-commissaires

ou *Mutewelli*. D'après les prescriptions qui règlent la matière, chaque fois que l'immeuble *wakf* change de main par décès ou par renonciation du fermier, les Mutewelli doivent faire une adjudication au plus offrant pour fixer le taux du nouveau bail. Mais, au lieu de cela, les redevances imposées primitivement, lors de la fondation (dans un temps où la piastre valait cinq francs et non vingt-deux centimes comme aujourd'hui), se perpétuent sans augmentation aucune, malgré l'énorme changement de valeur des monnaies; de sorte qu'une dotation de vingt mille piastres n'en vaut plus réellement que mille. Cette différence monstrueuse qui ruine les Wakoufs enrichit les Mutewelli, car, à toute transmission de biens de mainmorte, ils savent parfaitement mettre un prix à l'apposition de leur cachet sur l'acte de mutation; formalité indispensable pour donner à la transaction force et valeur. Le nouveau bail est une copie exacte de l'ancien, le chiffre de la redevance (héker) n'est pas changé, mais, comme il serait fâcheux que la somme dont le Wakouf est frustré profitât au

preneur, le Mutewelli s'en charge et consent à accepter un cadeau qui se débat de gré à gré. En vertu de cette honnête administration, les revenus des fondations religieuses s'égarent dans quelques poches particulières et ne suffisent plus même aux grosses réparations des édifices qui vont s'écroulant de jour en jour. L'hôpital de Sainte-Hélène a pour dotations des propriétés immenses, entre autres tout le territoire de Beitléhem ; entrez, et voyez dans quel état il se trouve ! Il est vrai qu'il y a des Mutewelli, des Nazirs ou intendants, même un ministère spécial des Wakoufs à Constantinople.

Ces déplorables abus proviennent des hommes bien plus que de l'organisation elle-même ; quoique le système des Wakoufs ait en soi de graves inconvénients, il a toujours été néanmoins l'idéal de la constitution de la propriété dans toute théocratie. Pour n'en citer que le plus ancien exemple, Moïse n'a-t-il pas rendu Wakouf toute la terre promise, en réduisant à cinquante ans[1] la durée des baux emphy-

1. Lévit., XXV, 13.

téotiques? Dans la société hébraïque, le propriétaire véritable, c'est Jéhovah[1]; le Mutewelli, c'est le premier occupant; l'acheteur n'est que fermier temporaire. Et, quoique cette règle, qui rend les biens-fonds en réalité inaliénables, ne s'applique qu'aux propriétés rurales, par suite de la prédilection du législateur pour la vie nomade, elle étend le même privilége aux biens urbains du clergé, c'est-à-dire des lévites[2], l'élargissant même jusqu'à leur accorder un droit de réméré perpétuel.

Nous voilà bien loin du Tekkié de Kasséki sultane. En effet, chaque pas nous en éloigne; avant le coucher du soleil, nous devons assister aux exercices religieux des juifs pleurant sur les ruines du Temple. Suivons cette longue rue ornée de plusieurs jolies fontaines, sans eau bien entendu de par les soins des Mutewelli; au bout de cette rue, un petit détour, à gauche, nous permet d'admirer un très-beau portail moresque,

1. Lévit., XXV, 23. — 2. Lévit., XXV, 33, 34.

seul morceau remarquable du Mekhémé ou tribunal, et, traversant par des ruelles infectes une grande partie du quartier juif, nous voici arrivés devant le mur des Lamentations.

C'est une espèce de corridor à ciel ouvert dont le côté oriental est formé par l'enceinte de la mosquée d'Omar. Je retrouve la maçonnerie grandiose qui m'a frappé dans ma course autour des murailles de la ville, échantillon bien conservé des constructions du Temple de Jéhovah. Ces antiques pierres ont des dimensions imposantes, et l'assise inférieure surtout se compose de blocs cubiques taillés avec un soin particulier. Tout le long règne un pavé entretenu avec beaucoup de soins, dans un état de rare propreté ; c'est, pour ainsi dire, une synagogue sans toit, lieu sacré de prières d'un peuple sans patrie dans sa patrie même. Une cinquantaine de juifs en haillons, vieillards et jeunes gens, sont en prières devant ces restes impassibles de leur nationalité détruite ; les uns venus du fond de l'Allemagne avec leur toque de fourrure, les autres des

provinces russes et polonaises avec leur longue robe graisseuse et leur feutre indescriptible; ceux-ci arrivant du Maroc et de l'Algérie couverts d'un burnous en lambeaux, ceux-là des pays orientaux où ils portent le turban bleu surmonté d'une excroissance conique; tous, ridicules partout ailleurs à cause de leurs fantastiques costumes, ont ici un caractère commun de tristesse et de proscription qui les rend intéressants. Le front collé sur les pierres saintes qu'ils baisent de temps en temps, en les arrosant de pleurs véritables, ceux-ci récitent, dans leur antique idiome, de longues et ferventes prières; ceux-là, une vieille Bible à la main, le pied droit étendu, psalmodient d'une voix dolente les sublimes *Echa* (Lamentations) du prophète de malheur, tout en se balançant d'avant en arrière comme des gens ivres de douleur « Ramène-nous, ô Jéhovah! vers toi, et nous reviendrons, renouvelle nos jours comme autrefois! car, si tu nous as tout à fait rejetés, si ta colère s'est enflammée contre nous violente, ramène-nous, ô Jéhovah! vers toi, et nous

reviendrons, renouvelle nos jours comme autrefois [1] !

Je restai jusqu'à la fin de la prière silencieux et réfléchi, sous l'impression de ce spectacle émouvant [2]. Comme je m'éloignais, marchant dans la même direction que les juifs qui avaient terminé leur oraison « Passerez-vous devant ma maison sans vous y reposer ? » dit derrière moi une voix connue. Je me retournai tout surpris et j'aperçus le rabbin avec lequel j'avais fait connaissance sur le paquebot. Bien que le soleil fût couché et que l'entrée de la demeure n'eût rien d'attrayant, j'acceptai son invitation. La vue du désespoir d'Israël avait rendu mon cœur accessible aux sentiments sympathiques.

Pauvres juifs ! ils sont plus malheureux en Judée que partout ailleurs, car ils n'y ont pas les ressources que leur offrent les autres pays : le commerce y est nul, l'usure ne trouve à

1. Jérémie, *Lament.*, V, 21, 22, 23.

2. M. Bida, après être venu s'inspirer à Jérusalem, a rendu la scène dont je viens de parler avec une vérité et un talent hors ligne.

opérer que sur une petite échelle, deux grandes consolations qui leur manquent. Cependant, il n'est pas un vieillard qui, sur la fin de ses jours, n'aspire à venir s'éteindre au pays de ses pères, dans une des quatre cités saintes, Jérusalem, Hébron, Saffet ou Tibériade. Le rêve le plus ambitieux est de mourir à Jérusalem, la veille d'un sabbat, et d'être enterré aussi près que possible du tombeau de Josaphat; mais, *non licet omnibus ire Corinthum*, et les meilleures places dans la funèbre vallée sont réservées aux plus puissantes bourses. Le droit d'enterrement compte en première ligne parmi les revenus de la caisse israélite. Cette caisse, destinée à secourir les familles nécessiteuses, a fort à faire, et ne parvient à se maintenir qu'au moyen des aumônes recueillies des quatre points de l'horizon. En effet, les pauvres sont nombreux, et la nation juive peut compter pour une bonne moitié dans la population de la ville sainte.

Parquée sur le versant oriental du Mont-Sion, entre les deux grandeurs passées de son histoire, la cité de David et le Temple, elle

végète tristement, se livrant aux industries équivoques, aux trafics douteux que les autres dédaignent, aussi habile à faire argent de tout qu'à déguiser le bénéfice acquis sous les apparences de l'indigence. Tous les juifs ont l'extérieur également misérable, la même allure nécessiteuse ; pourtant, bon nombre d'entre eux, dans leur sombre et malsaine retraite, ont quelque vieux sac caché dans un vieux coffre où les écus n'attendent qu'une occasion favorable de croître et de multiplier.

Malgré leur utilité, malgré leur souplesse et leur habileté à se plier à tout, peut-être même à cause de ces qualités inhérentes à leur race, les fils d'Israël sont ici l'objet de l'antipathie et du dédain des autres communautés. Dissimulés, obséquieux, craintifs à l'excès, par leur pusillanimité ils excitent plutôt qu'ils ne désarment les sentiments hostiles des chrétiens, heureux de se venger, en les taquinant, de leur avilissement volontaire vis-à-vis des musulmans. Je ne parle pas des juifs qui s'abritent sous le pavillon de quelque consul européen, ceux-là sont presque des hommes,

et l'on pourrait plutôt leur reprocher trop d'insolence, défaut ordinaire des peureux rassurés. Mais, en thèse générale, à Jérusalem plus que partout ailleurs, la malédiction de Moïse s'est accomplie au pied de la lettre : ils restent en petit nombre là où ils furent nombreux comme les étoiles ; l'Éternel, qui les a dispersés parmi tous les peuples, les y fait vivre comme des étrangers, avec un cœur tremblant [1].

Quand j'eus pris place sur le divan du Khakham Mardochaï, mon rabbin, il s'excusa de ne point m'offrir la pipe à cause du sabbat commencé ; la lampe fumeuse suspendue à la voûte brûlait depuis trois heures après midi ; sans cette précaution, il faudrait se résoudre à passer la soirée et la nuit dans les ténèbres, à cause de la défense d'allumer aucun feu pendant le jour du repos [2]. Et le jour se compte encore en Orient entre deux couchers de soleil, comme dans les temps anciens : « il fut soir, il fut matin, un jour. » Quoique privé de l'auxiliaire normal de toute conversation,

1. Deut., XXVIII, 62, 64, 65. — 2. Exode XXXV, 3.

je restai plus d'une heure à causer, heureux d'avoir sous la main un homme versé dans la connaissance des Écritures et du Talmud; grâce à lui je recueillis des renseignements exacts sur la communauté israélite de Jérusalem.

Les juifs de la ville sainte se divisent en deux grandes fractions, les *Saphardim*, ou du rite méridional, et les *Askenazim*[1], venus du nord et de l'occident. Ces derniers, originaires de la Russie, de la Pologne et de la Galicie se subdivisent en plusieurs sectes dont deux principales, les *Haschidim* et les *Pérouschim*. Les Esséniens des derniers siècles du royaume juif auraient de la peine à reconnaître leur nom dans celui des Haschidim; bien plus encore méconnaîtraient-ils leur doctrine, défigurée complétement par les traditions talmudiques, et surtout par les rêveries de la *Kabbala*, cette algèbre théologique au moyen de laquelle les Haschidim cherchent à pénétrer le sens intime des livres saints en

1. Askenaz, fils de Gomer (Genèse, X, 3).

soumettant toutes les lettres des mots bibliques à des calculs bizarres. La secte des Perouschim dont le nom signifie *séparés, isolés*, n'est que la corruption de celui des Pharisiens; elle se distingue par l'affectation d'une grande piété et par la longueur des prières prescrites par son rite.

Toutes ces différentes branches de la communion juive, d'accord sur le dogme en général, ne se séparent guère que par le rituel, et surtout par l'organisation de leur administration temporelle; toutes admettent le Talmud, malgré ses fables souvent contraires à l'esprit et à la lettre des livres de Moïse. Comme cela est arrivé pour d'autres églises, le recueil des traditions a peu à peu étouffé le code fondamental et dénaturé la doctrine primitive. Une seule secte, peu nombreuse et sans représentation à Jérusalem, rejette tout ce qui est en dehors des livres inspirés, et prétend suivre le mosaïsme dans son antique pureté : c'est la secte des *Carraïm* ou *Caraïtes*, anathématisée par les rabbins de toutes les autres.

Enfin, pour achever la revue de ces ruines des temps hébraïques, sans parler des Samaritains que l'on trouve encore à Naplouse, l'antique Sichem, ces Assyriens transplantés qui, pour échapper à la dent des bêtes féroces, adoptèrent le culte de Jéhovah et les lois de Moïse, tout en conservant des restes de leur idolâtrie nationale, on rencontre encore dans le désert oriental, vers le pays du Hedjaz, quelques faibles tribus errantes, confondues de mœurs et de langues avec les autres Bédouins, mais qui sont restées attachées à la foi hébraïque. Ce sont les descendants de la secte *Rekhabite*, fondée par Jonadab, fils de Rekhab, l'ami de Jéhu[1]. Aujourd'hui, comme au temps où Jérémie proposait leur fidélité en exemple aux fils infidèles d'Israël[2], ils continuent à vivre sous des tentes, regardant comme une transgression de la loi d'avoir des maisons, de boire du vin, de se livrer à l'agriculture. Pasteurs obstinés comme les anciens Hébreux, ils ont conservé intact le

1. Rois, X, 15. — 2. Jérém., XXXV, 8 et suiv.

véritable caractère national; ils n'ont en r
modifié les instincts de leur race, et, f
d'une constance de trente-huit siècles, ils
vantent d'être les fils du beau-père de Mo
de Jéthro, le grand prêtre de Madian[1].

1. Exode III, 1; XVIII, 12.

X

Courses à l'extérieur, au nord et à l'ouest des murs d'enceinte. — Cavernes royales, grottes de Jérémie.— Discussion topographique. — Traditions sur l'arbre ou la vigne du Cheikh et la grotte du Foulon. — Tombeaux des Rois, des Juges.

L'aiguille du cadran solaire marquait une ombre double de sa longueur, le muezzinn, du haut des minarets, annonçait aux croyants l'heure du *salath Assr*[1]; c'était le signal convenu, le moment que je m'étais fixé pour aller

1. Les musulmans font la prière (Namaz) à cinq heures différentes du jour : 1° celle de l'Aurore (*salath Soubh*) elle a été composée par Adam lorsqu'après avoir été expulsé du Paradis terrestre il vit pour la première fois la lumière du jour; 2° celle de Midi (*salath Dhohor*) récitée par Abraham à l'occasion du sacrifice de son fils; 3° celle

explorer la partie extérieure nord de la ville. Comme une portion de cette course devait être souterraine, j'avais envoyé d'avance quelques Arabes munis de ce qu'il fallait pour m'éclairer dans les grottes. Je me dirigeai donc vers la porte de Damas ou de la Colonne (*Bab-el-Aamoud*), dont l'intérieur comme l'extérieur mérite un examen particulier. Ici on retrouve pour assises des pierres dont les dimensions attestent l'antiquité de cette partie de l'enceinte; là, les moucharabié, les créneaux et les arabesques artistement enlacées rappellent la belle époque de l'architecture moresque. Une inscription koufique, placée au-dessus du corps de garde, contient la profession de foi musulmane : *Il n'y a de Dieu que Dieu et*

du milieu du jour (*salath Assr*) expression de la reconnaissance de Jonas, sorti du ventre de la baleine; 4° la prière du Soir (*salath Moghreb*) fut dite, vers le crépuscule, par Jésus-Christ, pour assurer l'Éternel de sa soumission et de celle de la Vierge; enfin, 5° celle de la Nuit (*salath Escha*) a pour auteur Moïse. Ce prophète s'étant égaré au sortir de Madian, se trouva, à l'entrée de la nuit, dans la plaine Ouady-Eymen; consolé par une voix du ciel, il fit ce Namaz en action de grâces. (Voy. le *Moultaka*, recueil des lois canoniques musulmanes.)

Mahomet est son prophète. J'escalade, pour longer le pied des murailles, le petit tertre à droite formé des immondices et des décombres rejetées hors de la ville; et après avoir fait environ deux cent cinquante pas, je trouve mon monde qui m'attendait devant une petite ouverture demi-circulaire regardant la grotte dite de *Jérémie.*

Un *machelak* mis sur le sol me permit de franchir cette entrée difficile sans trop me salir, et bientôt je me trouvai au milieu d'une vaste chambre, dont on ne peut voir la fin, malgré l'éclat des torches. Rien de plus saisissant que ces grottes; les vieilles générations, en les creusant, semblent avoir voulu porter un défi aux siècles à venir. Des salles immenses, soutenues par des colonnes naturelles, laissent s'ouvrir dans leurs parois des percées sombres et béantes qui pénètrent dans d'autres chambres non moins grandes. A gauche, c'est un amas confus, désordonné, de roches entassées, un chaos d'énormes blocs de calcaire, soutenus par d'autres blocs, roulés pêle-mêle. Mes éclaireurs, parmi lesquels se

trouvent quelques nègres, paraissent et disparaissent en sautant au milieu de ce dédale de rochers dont la surface humide réfléchit les rouges lueurs des flammes résineuses, et le caprice de leur marche donne au tableau une physionomie fantastique et imposante à la fois. Devant moi, d'autres blocs immenses qui pendent perpendiculairement semblent me reprocher mon audace et me menacer de leur chute. Partout la trace de l'industrie humaine, la preuve évidente d'un grand génie constructeur.

Sans nul doute on est ici dans des carrières. Qui les a exploitées, et pour quel ouvrage l'ont-elles été? Ces deux questions, je vais essayer de les résoudre. La manière dont sont taillées les pierres, encore aujourd'hui en place, me permet déjà de faire remonter cet ouvrage plus haut que l'ère chrétienne; on retrouve, en effet, dans la coupe du calcaire le même procédé dont on s'est servi pour creuser la plupart des excavations des vallées de Hinnom et du Cédron; les pierres séparées du rocher par des entailles verticales

d'un décimètre de largeur, affectent dans leur concavité la courbe d'un quart de cercle; je crois ces coupes pratiquées avec une scie ou plutôt un disque circulaire qui, mis en mouvement par un archet, opérait une demi-évolution. Aujourd'hui encore les maçons arabes qui veulent percer un mur emploient un instrument de ce genre. L'entaille faite, et suffisamment profonde pour l'épaisseur qu'on désirait conserver à la pierre, on en détachait avec un pic ou un levier la face postérieure adhérente au roc, ce qui explique la grande largeur des entailles ; ainsi la pierre se trouvait, par l'opération même de l'extraction, taillée sur trois de ses surfaces.

Si nous prenons maintenant la mesure du vide laissé par les pierres enlevées, nous trouvons qu'elle coïncide parfaitement avec la grandeur des blocs soi-disant salomoniens, qui forment dans certaines parties le soubassement des murailles actuelles de la ville et du temple. En outre, la composition du calcaire est la même et l'épithète dont se sert

Josèphe Flavius[1], pierre d'une extrême blancheur, s'applique parfaitement ici. Je fais donc remonter, sans craindre la critique, l'ouverture de ces carrières au moins au temps d'Hérode. Ce monarque, surnommé le Grand, et qui, certes, avait le sentiment de la grandeur, aurait donné l'ordre de les exploiter pour la reconstruction du mur d'enceinte, et pour les nombreux travaux d'embellissement ou de défense dont il enrichit la ville.

De ce fait je tire une conclusion qui nous servira tout à l'heure, lorsque nous visiterons le tombeau des Rois, et plus tard lorsque nous étudierons les différents tracés des enceintes anciennes de Jérusalem. Selon mon hypothèse, ce sont là des cavernes royales, que l'on peut appeler en grec σπήλαία βασιλικα. Or, Fl. Josèphe dit que le mur d'Hérode-Agrippa passait par les cavernes royales[2], διὰ σπηλαιων βασιλικῶν; nul doute alors que l'his-

1. *De Bello Jud.*, livre VI, chap. VI.
2. *Bello Jud.*, livre VI, chap. VI.

torien juif n'ait voulu désigner par ces termes les carrières ouvertes par ordre du roi. Je suis d'autant plus autorisé à croire cette opinion fondée, que je ne puis, comme certains voyageurs l'ont fait, donner au mot σπήλαιον, caverne, le sens de grotte sépulcrale, de tombeau. Josèphe veut-il parler d'un monument funéraire, il se sert toujours des deux mots μνημεῖον ou θήκη; pourquoi donc exceptionnellement aurait-il employé dans cette description un terme nouveau et impropre?

En sortant de ce labyrinthe souterrain, on aspire avec volupté l'air pur de la campagne, car la petite ouverture qui sert actuellement d'entrée n'est pas un ventilateur suffisant, et l'atmosphère étouffée qu'on respire à l'intérieur finit à la longue par vous affadir le cœur et vous alourdir la tête. Cette petite ouverture n'est que la partie supérieure de l'ancienne; autrefois on pénétrait dans ces carrières par une grande et large porte comblée par les terres, mais dont on distingue parfaitement encore les vestiges dans l'excava-

tion[1], à gauche, improprement appelée citerne de Gihon, par M. de Saulcy. L'erreur de ce savant explorateur provient naturellement de ce qu'à l'époque où il fit son voyage, les habitants du pays avaient oublié l'existence de ces carrières, auxquelles je rapporterai la mention de Medjr-ed-Din[2].

Quelques pas me suffirent pour traverser la route et m'amener devant une petite porte gardée par un vieux et vénérable derviche. Les compliments d'usage que je lui adressai en arabe, un léger bakhchich que je lui glissai dans la main, m'ouvrirent immédiatement le chemin de son cœur et celui de la grotte; non-seulement il me permit de visiter le tombeau du santon dont il est le surveil-

1. La profondeur de cette excavation, jusqu'au fond de laquelle s'aperçoivent les traces de l'ancienne porte des carrières, est de 11 mètres 90 centimètres; le pied de la porte de Damas est à 12 mètres 64/00 plus bas que l'ouverture actuelle des carrières, et l'on retrouverait facilement les 74 centimètres de différence de niveau entre les deux portes si l'on enlevait les immondices qui sont au fond de cette excavation.

2. A l'opposé et au sud de Zahara (cimetière musulman placé au-dessus de la grotte de Jérémie) et au-dessous de

lant, mais encore il voulut m'accompagner dans mes recherches. Il s'agissait de retrouver les traces de la chambre et de la citerne de Jérémie, de la basilique élevée par sainte Hélène en l'honneur du prophète, enfin des sépulcres d'Alexandre Jannée, toutes choses placées par les auteurs dans les deux excavations que l'on remarque à la partie sud du monticule faisant face à la ville.

Malgré un examen attentif et consciencieux, nous n'avons pu découvrir aucun vestige de construction ancienne; il faut donc, si l'on veut croire que les *Lamentations* aient été composées ici, s'en rapporter complétement à la tradition. On trouve, il est vrai, près de cette grotte une citerne; mais cela n'est pas un té-

la porte septentrionale de la ville, est une grande excavation oblongue nommée la grotte du *Lin*, que quelques-uns disent s'étendre jusqu'au-dessous de la Sakrah. (*Extrait du Voyage dans les terres bibliques*, de M. de Saulcy, t. II.) Peut-être dans le passage cité ci-dessus de Medjr-ed-Din, devrait-on lire au lieu de *Kétân le Lin*, *Kénân*, qui veut dire bâtisse, maçonnerie et ornement architectonique, couverture; ce qui offrirait un sens, dont le rapport évident avec l'origine de ces carrières ne me laisse aucun doute.

moignage suffisant pour admettre qu'il y eut jamais dans cette position, en dehors de la ville, un palais et une prison[1]. Je conclus donc pour la négative.

Le docteur Schultz a prétendu que ces grottes furent les sépulcres d'Alexandre Jannée, basant principalement son opinion sur le passage de Josèphe, où il est dit que « les compagnons de Jean combattaient de la tour Antonia, du portique septentrional du temple et devant les monuments du roi Alexandre[2] ».

Or, ce fait s'est passé après que Titus était déjà maître de la première enceinte bâtie par Hérode-Agrippa, c'est-à-dire, comme on le verra, de l'enceinte actuelle qui laisse en dehors la grotte de Jérémie. Notre point de départ n'étant pas le même, il n'est pas étonnant qu'il y ait divergence dans notre opinion. En effet, le docteur Schultz, s'appuyant sur ce qu'il à cru reconnaître le soubassement de

1. Jérémie, XXXVIII, 28. — 2. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VIII.

la tour Psephina dans ce qui n'est pour nous qu'une simple roche taillée, comme nous espérons le démontrer plus loin, aventure la première muraille dans des bas-fonds, pour lui faire rejoindre ensuite les cavernes royales qu'il place aux tombeaux des Rois, tandis que nous appelons ainsi les carrières situées près de la porte de Damas.

Josèphe, parlant du mont Bezetha, dit ailleurs[1] « qu'il était le seul au nord se dressant devant le Temple; » si donc on échelonne des troupes en lignes droites, à partir de la tour Antonia, dans tous les anciens fossés comblés par Pompée, il sera impossible de voir le monticule de Jérémie, toujours caché par Bezetha dont il n'est qu'un appendice; alors la première expression de l'historien juif « devant les monuments d'Alexandre » ne serait plus exacte.

Enfin, les défenseurs de l'hypothèse que les tombeaux d'Alexandre étaient à la grotte de Jérémie, sont obligés de reconnaître ce-

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VII.

pendant que les traces des chambres sépulcrales sont presque invisibles; pour moi, je n'ai vu que des défectuosités du rocher, se reliant parfaitement avec les stratifications du calcaire sur lequel s'étayent nos murailles actuelles. Mais, comme je tiens aussi à faire reposer quelque part le roi asmonéen, je proposerai de lui donner pour cave sépulcrale cette grotte soutenue par deux colonnes, découverte vers la fin de 1856, lorsque l'on creusa les fondements de l'hospice autrichien; ainsi, Jean aurait pu combattre devant les monuments d'Alexandre, et Titus, placé en dedans de la première enceinte, se serait trouvé réellement à la distance du jet d'une flèche du second mur[1], celui-ci présentant en effet le fort saillant de la tour du milieu[2] à l'attaque des Romains.

Continuons notre pérégrination. Marchant vers l'orient, je longe toujours le mur, ne quittant le chemin que pour explorer dans

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VIII.
2. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. IX.

les terrains à ma gauche certaines excavations qui n'ont plus aucun caractère, et examiner à ma droite une porte aujourd'hui fermée et une petite piscine voûtée; elles se nomment toutes les deux porte et piscine de la Pèlerine. Voici l'explication que j'en ai entendu donner : L'impératrice Hélène, venant de Constantinople pour honorer les lieux saints en y élevant de pieux monuments, voulut, dans sa fervente ardeur, faire acte d'humilité, et entrer dans Jérusalem comme une simple pèlerine, les pieds nus, le corps couvert d'un cilice. Descendant de cheval, elle pénétra alors dans la ville par la porte d'Hérode, appelée depuis ce jour porte de la Pèlerine (Bab-ez-Zaïré.)

C'est également non loin de là que Godefroy de Bouillon aurait escaladé les murs de la ville, lorsque, huit siècles plus tard, il vint délivrer les chrétiens d'Orient de l'oppression et de la tyrannie. L'armée des croisés aura dû camper sur le terrain à notre gauche, où s'élève ce bouquet d'oliviers, et la tente de Godefroy tenait la place de cette maison en

ruine qu'un pin majestueux couvre de son ombrage ; mais, sans nous arrêter à des suppositions bien probables pourtant, nous pouvons encore rendre cet endroit intéressant par le récit de la tradition musulmane qui s'y rapporte.

« Lorsque le sultan de Babel-Bakhtunnassr (Nabuchodonosor) envoyé par Dieu pour punir les fils d'Israël qui avaient abandonné la doctrine de l'unité, dépouilla le Temple de tous les objets précieux qui s'y trouvaient réunis, il se réserva pour lui-même le trône de Salomon, avec ses supports, les deux lions d'or pur animés par un art magique qui en défendaient l'entrée, et distribua le reste du butin aux différents rois de sa cour. Le roi de Roum reçut l'habit d'Adam et la verge de Moïse, le roi d'Antakié eut pour sa part le trône de Belkis et le paon merveilleux dont la queue toute en pierrerie formait à ce trône un riche dossier; le roi d'Andalousie prit la table d'or du Prophète. Un coffret en pierre qui contenait le Tourat (Bible) était au milieu de toutes ces richesses, et nul n'y faisait at-

tention, bien qu'il fût de tous les trésors le plus précieux. On le laissa donc abandonné au caprice des pillards qui parcouraient la ville et le temple, faisant main-basse sur tout ce qu'ils rencontraient, et le dépôt de la parole divine disparut dans cet immense désordre.

« Quarante ans plus tard, sa colère apaisée, Dieu résolut de rétablir les fils d'Israël dans leur héritage et suscita le prophète Euzer (Esdras), sur qui soit le salut! Prédestiné par la volonté divine à une mission glorieuse, celui-ci avait passé toute sa jeunesse dans la prière et la méditation, négligeant les sciences humaines pour s'absorber dans la contemplation de l'Etre infini, et vivant séparé du monde au fond d'une des grottes qui entourent la ville sainte. Cette grotte s'appelle aujourd'hui encore *el Œzérié*[1]. Obéissant à l'ordre de Dieu, il sortit de sa retraite et vint au milieu des fils d'Israël leur indiquer

1. Nom arabe de la grotte connue sous le nom de *Tombeau de Lazare.*

comment ils devaient rebâtir le temple et remettre en honneur les anciens rites.

« Mais le peuple, peu confiant dans la mission du prophète, déclara qu'il ne se soumettrait point à la loi, que même il cesserait les travaux de construction du temple et s'en irait habiter d'autres pays, si l'on ne lui représentait le livre où notre seigneur Moïse (sur qui soit le salut!) avait consigné toutes les prescriptions religieuses à lui dictées sur le mont Sinaï. Ce livre avait disparu, et toutes les recherches pour le retrouver avaient été infructueuses.

« Euzer donc, dans ce grand embarras, fit à Dieu de ferventes prières pour qu'il le tirât de peine et empêchât le peuple de persister dans la voie de perdition. Il était assis dans un champ de vigne, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Pin, contemplant avec tristesse les ruines du temple autour desquelles s'agitait la multitude indocile. Tout à coup, une voix d'en haut lui ordonne d'écrire, et bien qu'il n'eût jamais pris en ses mains un *qalam* (plume en roseau), il obéit sur-le-champ. De-

puis la prière du midi jusqu'au lendemain à la même heure, sans prendre de nourriture, sans se lever, il continua d'écrire tout ce que lui dictait la voix céleste, n'hésitant pas un seul instant, n'étant pas même arrêté par les ténèbres de la nuit, car une lumière surnaturelle éclairait son esprit et un ange guidait sa main.

« Tous les fils d'Israël, dans l'ébahissement, contemplaient en silence cette manifestation de la toute-puissance divine. Mais lorsque le prophète eut terminé sa copie miraculeuse, les imans, jaloux de la faveur particulière dont il venait d'être l'objet, prétendirent que le nouveau livre était une invention diabolique et ne ressemblait nullement à l'ancien.

« Euzer s'adressa de nouveau à la bonté infinie, et, cédant à une inspiration subite, il se dirigea, suivi de tout le peuple, vers la fontaine de Siloam. Arrivé devant la source, il lève les mains au ciel, fait une longue et ardente prière, et la foule se prosterne avec lui. Tout à coup apparaît à la surface de

l'eau une pierre carrée, qui flotte comme soutenue par une main invisible; dans cette pierre les imans reconnaissent en tremblant le coffret sacré depuis si longtemps perdu; Euzer le prend avec respect; le coffret s'ouvre de lui-même; le Tourat de Moïse en sort comme s'il était animé d'une vie propre, et la nouvelle copie, s'échappant du sein du prophète, va d'elle-même se placer dans la boîte sacrée.

« Le doute n'était plus permis; cependant le saint homme exige que les imans confrontent les deux exemplaires. Ceux-ci, malgré leur confusion, obéissant à sa volonté, témoignent à haute voix, après un long examen, que pas un mot, pas un *hareket* (accent) n'établit la moindre différence entre le livre écrit par Euzer et celui qu'avait tracé Moïse; dès qu'ils ont rendu cet hommage à la vérité, Dieu, pour les punir de leurs premières erreurs, éteint leurs yeux et les plonge dans d'éternelles ténèbres.

« C'est ainsi que les fils d'Israël furent ramenés à la foi de leurs pères. L'endroit où

s'était assis le chef que Dieu leur avait donné fut appelé depuis *Kerm ech Cheick* (l'enclos ou la vigne du Cheick). »

Remontant le lit du Cédron, je visite les carrières exploitées par le gouvernement autrichien pour la construction de son hôpital, et j'arrive bientôt au milieu d'une belle plantation d'oliviers. Autour de moi, toujours des grottes, d'immenses carrières; une d'elles frappe surtout mon attention par son aspect pittoresque; une partie de la voûte supérieure s'est affaissée et ne laisse pour entrée que deux couloirs étroits. Un pilier naturel supporte tout l'édifice. On montre aux voyageurs cette crypte sous le nom de *Grotte du Foulon*. Quel est ce Foulon? En vain ai-je cherché à pénétrer son histoire; ce nom sans doute a été donné à cette caverne par quelque lecteur de l'historien Josèphe, désireux de faire passer la ligne des remparts de la ville « par le tombeau des Rois et le monument du Foulon. » Ce vallon est riche en grottes sépulcrales, et il me semble que l'amour-propre de ce célèbre Foulon aurait été plus flatté si on lui

eût choisi pour dernière demeure autre chose qu'une carrière.

Les Juifs appellent cet endroit Sadaqat-el-Akel (l'aumône de la mangeaille), et donnent l'explication suivante de leur épithète.

« Le général Titus assiégeait la ville sainte; ses légions, habilement disposées autour des murailles, ne permettaient pas à la garnison de se ravitailler; aussi lorsque arriva le mois de *bul*[1], les provisions furent-elles épuisées. La désolation et la mort régnaient parmi les habitants; la faim faisait plus de victimes que les armes romaines. Dans cette situation extrême, toute bouche inutile fut sacrifiée, et l'on fit périr ainsi successivement les animaux, les enfants et même les femmes, pour servir de nourriture aux combattants; ces souffrances, ces sacrifices, ne suffirent pas encore pour apaiser la colère de l'Éternel; la ville de David tomba au pouvoir des Romains et fut livrée au pillage.

1. Le mois de Bul correspond environ à notre mois de novembre.

« En ce temps-là vivait à Jérusalem un Juif fort riche, dont l'éducation avait été faite à Rome; cette circonstance lui servit pour échapper aux malheurs qui frappaient les révoltés, et lui permit de conserver ses richesses. Mais à quoi bon tous ces trésors? il était seul désormais; sa femme et son jeune fils avaient été immolés à la terrible nécessité de la faim.

« Cette scène lugubre sans cesse présente à sa pensée, ne lui laissait plus de repos. Il fallait à sa tristesse une satisfaction : il résolut donc de donner une partie de sa fortune à ses malheureux concitoyens; de plus, à chaque fête du *Purim*[1], il s'imposa l'obligation de faire à cet endroit une distribution de

1. A la fête du Purim, on est obligé de s'enivrer au point de ne plus savoir discerner entre la malédiction d'Haman et la bénédiction de Mardochée. (Megillah, fol. 7, col. 2.)

A la fête du Purim, chacun, selon ses moyens, doit préparer un beau festin où se trouve de la viande, et boire jusqu'à ce que l'assoupissement de l'ivresse s'ensuive. (Hilchoth Mégillah, chap. II, 15.)

La fête du Purim se célébrait le 14e jour du mois Adar, qui répond aux mois de février et de mars.

blé, de viande et de vin, afin que les pauvres pussent aussi avoir leur part de la joie générale et célébrer dignement la salutaire influence d'Esther sur Assuérus.

« Ainsi s'écoulaient les années; les malheurs de la guerre étaient déjà oubliés, quand la nouvelle génération, cédant aux promesses d'un faux Messie appelé *Cosiba*, chercha de nouveau à secouer le joug des Romains. Notre homme, malgré son âge avancé, avait conservé la mémoire des maux soufferts; il chercha à détourner ses frères de leur projet en leur racontant le triste passé dont il avait été à la fois victime et témoin : mais l'expérience des pères n'a jamais servi aux enfants; ses sages conseils furent repoussés.

« Un jour, éclairé par l'Éternel, il vit dans des temps prochains les armées d'Adrien ruinant encore Jérusalem; une dernière fois il supplia les siens de se soumettre; aveuglés par l'esprit de vertige, ceux-ci restèrent inébranlables dans leur funeste résolution.

« Préférant alors mourir plutôt que d'être de

nouveau témoin du désastre de sa patrie, il invoqua la puissance du Très-Haut, et aussitôt la partie supérieure de cette caverne, venant à se détacher, lui servit de sépulture. Il est donc enterré dans ce monticule, sous cet énorme rocher qui forme l'entrée de la carrière. On raconte que tous les ans, à la fête du Purim, le mort enlève une pièce de monnaie de son trésor, enfoui avec lui, et la dépose sur cette roche afin de continuer de faire aux pauvres l'aumône *de la mangeaille.* »

Ombre de Simon le Juste, lève-toi, et dis-moi la vérité! Mais cette ombre, libre pendant tant de siècles, a été emprisonnée, il y a cinq ans; les musulmans ont mis une porte en fer devant le tombeau du dernier chef de la grande synagogue, afin de prélever un impôt sur la crédulité juive.

Le grand pontife ne pouvant venir à moi, force me fut d'aller à lui. En traversant le vallon, je me trouvai en face de cette grotte funéraire dans laquelle je pus entrer moyennant une faible rétribution. L'intérieur n'offre

de remarquable qu'une petite citerne bien entretenue, placée à côté du four à cercueils. C'est peut-être pourquoi les Juifs ont coutume de venir implorer l'assistance du contemporain de Sirach l'ancien, lorsqu'ils désirent de l'eau pour la terre desséchée par neuf mois d'un soleil ardent.

Cinq minutes plus loin, une route transversale vient mettre de l'indécision dans mon esprit sur le chemin à suivre : il faut avoir soin alors de tourner à gauche ; autrement on risquerait, après beaucoup de fatigues, il est vrai, d'arriver à Damas. Je remonte donc la petite pente au haut de laquelle je dois trouver le Qobour-el-Molouk (tombeau des Rois); et pendant que je franchirai ces 200 mètres, je résumerai les différents systèmes de couches funéraires dont on rencontre les échantillons dans les environs de Jérusalem.

Les anciens Juifs, profitant de la nature pierreuse de leur sol, faisaient pratiquer dans les roches, avec plus ou moins de soin, selon la fortune de chacun, des excavations en forme de chambres. La majeure partie

de celles retrouvées aujourd'hui sont tellement défigurées que l'on ne peut dire si leur intérieur a été taillé pour recevoir les corps, ou si elles ont simplement renfermé des sarcophages; l'examen de certaines autres, mieux conservées, nous permet cependant d'établir quatre catégories de chambres funéraires : les chambres à four avec ou sans rainure dans le milieu, celles à tablettes, celles à auge, enfin celles à couche souterraine.

Les fours consistent dans des ouvertures taillées en voûte cintrée ayant 2 mètres de long sur 85 cent. de large et environ 80 cent. de haut; le corps, après avoir été entouré de bandelettes, y était déposé, la tête tournée vers l'Orient. Les rainures que l'on remarque dans quelques-uns de ces fours servaient à l'écoulement des liquides produits par la putréfaction, et, en enlevant les causes d'humidité, facilitaient la dessiccation des corps. Je me fonde, pour avancer cette opinion, sur ce fait; j'ai vu, dans les environs des bains de Cléopatre et de Ras-el-Tin, de nombreuses

momies couchées à terre dans de semblables fours à rainures. Les Hébreux, sans cesse en contact avec l'Égypte, n'ont-ils pu lui prendre sa manière d'enterrer les morts comme ils lui avaient emprunté tant d'autres usages ?

Les chambres à tablettes se composent d'une ou plusieurs tablettes horizontales, creusées dans le roc, surmontées d'une arcade en plein cintre au milieu de laquelle on voit souvent une entaille triangulaire destinée à contenir la lampe sépulcrale. La largeur de ces tablettes varie de 52 à 58 centimètres ; le corps y était déposé après les préparations d'usage, sans être renfermé dans une caisse, comme le prouvent la largeur de la base et la hauteur de l'arc.

Les auges ont la même disposition que dans le système précédent, seulement les tablettes, qui sont plus larges, ont été creusées en forme d'auge ou de baignoire afin de recevoir le corps.

Quant à la catégorie des couches souterraines, elle est beaucoup plus rare et jamais

uniquement employée. Ces couches sont taillées dans la partie rocheuse du sol au milieu de la chambre, ne laissant pour circuler qu'un trottoir assez étroit. On semble n'avoir adopté ce système qu'après que toutes les chambres d'un monument étaient remplies.

Mais, sur la gauche de la route, voyez cette petite citerne; elle indique que l'on est à la hauteur des tombeaux des Rois; encore quelques pas au milieu des champs et on en aperçoit l'excavation.

M. de Saulcy a donné une description détaillée de ce monument. C'est donc son livre en main que je vais faire la mienne, complétant certaines parties ou rectifiant certaines erreurs dues au court séjour qu'il a fait à Jérusalem. Je suis certain d'avance que l'amour de la vérité dont est animé avant tout ce savant voyageur lui fera accueillir avec indulgence mes humbles observations[1].

1. Les passages entre guillemets sont extraits du *Voyage dans les terres bibliques*, par M. de Saulcy, t. II, p. 229 et suiv.

« Un plan incliné vers l'est et placé entre deux murailles de rochers aboutit à une paroi verticale dans laquelle est percé un soupirail donnant sur une sorte de citerne. Que peut être cette cave ? J'ai le regret de l'ignorer. »

Ayant fait élargir cette entrée, j'ai pénétré dans l'intérieur et constaté qu'elle n'a jamais pu être qu'une citerne, destinée sans doute à retenir les eaux descendant des plateaux voisins et à préserver ainsi l'édifice royal. « Dans la muraille de gauche, vers le fond de cette espèce de cour, est percée une porte en plein cintre, ornée d'un simple filet creux à l'intérieur.... Cette porte débouche sur une large cour carrée, à parois verticales taillées dans le roc; des amas de décombres en rendent le sol inégal. Dans cette muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même. Les deux colonnes ont été brisées et il n'en reste d'autre trace que la partie supérieure du chapiteau de droite encore appendu

au plafond. Au-dessus du vestibule et sur la face même du rocher, court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la Terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche de cette grappe sont placés symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes, alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois. Au-dessous règne une guirlande de feuillages et de fruits retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. Au-dessus de la ligne des triglyphes commence une belle corniche, malheureusement très-endommagée.... »

La portion de gauche de toute cette frise n'existe plus, les Américains et les musulmans s'amusant à la casser, les uns pour en emporter des morceaux, les autres pour le plaisir de détruire des monuments vénérés par les Européens.

« Une fois descendu sur le sol du vestibule

on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte basse par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. Cette entrée des caveaux, qui est aujourd'hui libre, était jadis déguisée avec soin ; on en jugera par la description suivante de l'appareil destiné à masquer la porte. »

Ici, mes observations n'étant pas conformes à celles de M. de Saulcy, je donne le résultat de mes recherches.

On arrive à cette porte en descendant un reste d'escalier, défiguré aujourd'hui, qui rachète ou plutôt rachetait, par cinq ou six marches, la différence de niveau entre le seuil de l'entrée et le sol du vestibule ou portique extérieur. Le haut de la porte est plus bas que le sol du portique d'un décimètre environ ; cette différence devait être anciennement un peu plus forte, se calculant sans doute d'après l'épaisseur des dalles qui recouvraient la tranchée de l'escalier.

A gauche de la porte, dans une sorte de couloir étroit qui, par deux angles droits, vient rejoindre souterrainement les marches

supérieures, se trouve une grosse pierre arrondie supérieurement; à droite, la paroi présente une surface concave où venait s'engager la partie arrondie de cette pierre. L'ayant mesurée, j'ai reconnu que ce n'est pas un disque circulaire, mais la section d'un cylindre aplati, c'est-à-dire une ellipsoïde : elle est placée sur un de ses bouts de telle façon que son grand axe soit perpendiculaire au sol, et que son petit axe soit horizontal. Or, le segment qui forme la partie supérieure et arrondie de cette pierre correspond au segment en creux taillé dans la paroi droite, et la porte à la surface carrée placée entre les deux bouts arrondis de la pierre, avec une différence même de trois centimètres en plus en faveur de cette dernière. Il est donc évident que cette pierre ne devait pas être roulée (sa forme l'indique surabondamment), mais simplement abaissée de gauche à droite, de façon à amener le renversement des axes, et à reposer, contrairement à sa position actuelle, sur la partie plane de la tranche, la partie convexe s'enga-

geant dans la concavité de la paroi droite; la pierre ainsi couchée, et reposant sur la dernière marche de l'escalier, la porte se trouvait masquée complétement.

Quant à la force qui lui faisait opérer ce mouvement et le mouvement contraire, l'abaissant et la relevant, c'était sans doute une chaîne qui passait sur deux poulies à axe vertical et que l'on tirait à soi pour lever la pierre abaissée, les deux coudes à angle droit ayant pour but de diminuer l'effort et d'en augmenter les effets; tout le système se dérobait aux yeux, comme dans une cage. La rainure où se trouve la pierre était recouverte par une longue dalle dont on voit parfaitement la place et le point d'appui. Pour compléter la description du vestibule, il faut citer encore un bassin circulaire placé près de l'escalier, et qui devait servir aux dernières cérémonies funéraires.

La fermeture décrite plus haut n'était pas la seule; à l'extrémité du couloir par lequel on entre se trouvait, comme le constatent les feuillures encore existantes, une porte de

pierre qui se poussait sans doute du dehors. Après l'avoir franchie, on arrive dans une grande salle carrée qui servait d'antichambre, et dans les parois sud et ouest de laquelle sont trois portes donnant accès dans d'autres chambres.

Examinons ces pièces avec soin, afin de relever le nombre des lits funéraires. Ici, je risque de tomber de nouveau en complet désaccord avec le savant auteur du *Voyage aux terres bibliques*.

Passant par la porte ouest, on pénètre dans une première chambre; au milieu de trois de ses parois, on remarque trois *tablettes*, flanquées à droite et à gauche de fours à rainures; soit, en tout, quinze lits. Sous une des tablettes est pratiqué un couloir conduisant dans une seconde chambre plus petite; la disposition de celle-ci est tout exceptionnelle; sur la paroi ouest, on voit, il est vrai, une tablette, mais deux longs gradins s'appuient sur le mur nord, le premier étant beaucoup plus large que le plus élevé. Sur l'un de ces gradins seul a pu reposer le sarcophage actuel-

lement au musée de Paris, et rapporté avec tant de peine par M. de Saulcy; nulle part, dans les autres chambres, il n'aurait trouvé sa place, et sa présence ici expliquerait alors assez le peu de soin que l'on a mis à finir ce caveau.

Revenons au vestibule et prenons la porte de droite, qui nous conduira dans une troisième chambre; cette pièce, semblable pour la grandeur à la première que nous avons décrite, est percée, sur son flanc sud, de trois fours, dont les deux de gauche sont à rainure. Le four de droite, désigné comme inachevé dans le *Voyage autour de la mer Morte*, est complétement terminé; la feuillure de sa porte est même très-bien finie; il est vrai qu'il est un peu plus étroit que les deux autres, mais ses pans réguliers ne dénotent nullement que l'ouvrier ait eu à y retoucher; sur la paroi ouest de cette même chambre existent encore trois autres fours à rainure. La petite porte pratiquée dans le mur tourné vers le nord, s'ouvre sur un couloir qui donne dans une quatrième chambre; ici trois ta-

blettes. Il faut encore retourner dans l'antichambre pour visiter la dernière pièce, qui se compose de six fours, dont deux à rainure. Tous ces fours sont terminés, bien que cette qualité leur ait été contestée, et je n'avance mon assertion qu'à bon escient.

En résumé, nous avons trente et un lits, au lieu des quinze jugés nécessaires pour établir les rois de Juda dans ces dernières demeures. Cette différence de chiffres me porte à croire que nous sommes devant les monuments d'Hérode, et l'historien Josèphe se fait mon auxiliaire.

Titus arrive devant la ville par la partie nord, et s'arrête au mont Scopus; là, inquiété par les sorties des assiégés, il donne l'ordre d'aplanir, depuis le Scopus jusqu'aux *monuments* d'Hérode toute cette partie contenant la piscine des Serpents [1].

Et ceci se comprend jusqu'à l'angle nord-ouest de la ville; il y avait une échelle des-

1. Joseph., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. IV

cendante de rochers dont il reste encore les traces ; les archers juifs, se mettant à l'abri derrière ces remparts naturels, harcelaient sans grand danger pour eux les nouveaux arrivants. Titus fit donc raser les roches qui étaient les plus voisines de son campement, c'est-à-dire dans toute la partie s'étendant depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, les Qobour-el-Molouk actuels, et du côté de la piscine des Serpents, qu'il nous sera peut-être facile, en marchant directement à l'ouest, de retrouver dans les ruines d'un grand bassin dont nous parlerons tout à l'heure.

Il est question dans ce passage de Josèphe des *monuments* d'Hérode, ou des sépultures de la famille hérodienne, tandis que plus loin le même historien se sert du *singulier* et dit simplement le *monument*.

Après quelque temps, Titus s'était établi sur le camp des Assyriens, en face du grand saillant de l'angle nord-ouest de la vallée, et sa ligne de circonvallation descendait le long de la partie nord, suivait le Cédron,

« remontant au sud vers le village d'Erebinthonicos, et enfin, avant de rejoindre son point de départ, enfermait le monument d'Hérode[1]. »

Pourquoi l'auteur aurait-il employé cette variante dans ses expressions, s'il n'avait voulu désigner deux monuments distincts, l'un au nord près du Scopus, l'autre à l'ouest?

Cherchons maintenant à établir l'existence près du Qobour-el-Molouk de la piscine des Serpents; pour cela il nous faut marcher à travers champs, en ligne directe vers l'occident, laisser à main droite les derniers ressauts du Scopus, ce témoin de l'entrevue d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus, et à gauche un monticule blanchâtre formé, comme l'a constaté le savant M. Liebig, de cendres animales, derniers débris peut-être des holocaustes à Jéhovah. A deux cents mètres environ de distance, dans un bas-fond, on rencontre un vaste bassin presque

1. Joseph., *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XIII.

carré[1], bordé d'un talus en biseau. La position de ce bassin est si favorable qu'aujourd'hui, bien qu'il soit presque entièrement comblé par les terres, les eaux, à la suite des fortes pluies d'hiver, viennent encore s'y déverser et former un petit lac; quiconque le verra ne doutera pas de sa splendeur passée, et comme le texte de Josèphe me semble lui être très-applicable, je le baptiserai, jusqu'à preuve du contraire, du nom de *Piscine des Serpents*, ancienne Bethara.

Donc, c'est à tort, selon nous, que M. de Saulcy a qualifié du titre de tombeau des rois de Juda ce qui, nous croyons l'avoir démontré, n'est autre que les monuments d'Hérode.

Si on continue à marcher droit devant soi, on rejoindra la route de Lifta; je la suis dans la direction du nord, et, sur ma droite, une cave sépulcrale attire mes regards, c'est le Qobour-el-Qodha, le tombeau des cadis

1. 46 mètres 73 centimètres de longueur sur 46 mètres 30 centimètres de largeur. Dans les nombreux monuments juifs que j'ai mesurés, je n'ai jamais trouvé le carré parfait.

d'Israël, des principaux dignitaires du grand sanhédrin.

Le vestibule, couronné à l'extérieur d'un grand fronton sur entablement, se compose d'une corniche, d'une frise et d'une architrave avec deux palmettes aux extrémités; la corniche est formée d'un listel, d'une doucine et d'un larmier. Dans le milieu court assez régulièrement un rinceau de feuillages et de têtes de pavots, triste emblème du repos éternel, enseigne significative de la destination du monument. Une porte élancée, étroite et surmontée d'ornements analogues, s'ouvre au milieu de ce vestibule et donne entrée dans les caves sépulcrales, qui sont au nombre de six. La plupart des soixante lits funéraires que j'ai comptés sont en fours, souvent placés sur un double rang et divisés deux par deux dans la partie supérieure, au moyen d'arcs surbaissés en anse de panier. Une des chambres n'a jamais été terminée.

Tout autour du tombeau des juges sont d'autres tombeaux que j'ai visités également; un seul, placé sur le chemin à gauche, mérite

d'être signalé, à cause des dimensions et de la curieuse disposition de son antichambre. Si cette pièce n'était taillée dans le roc vif, on pourrait se croire dans un liwan arabe, avec l'estrade entourée de divans qui sépare la partie supérieure du reste de la chambre; les divans seulement sont représentés par des bancs de pierre qui, offrant un siége peu confortable, m'engagent à hâter mon retour.

A l'extrémité des champs plantés de vignes que j'ai suivis, une bifurcation de la route vient jeter de l'indécision sur mon plan de retraite. Rentrerai-je directement en ville en suivant le chemin où je suis jusqu'à la porte de Damas, ou, continuant à l'aventure, irai-je rejoindre la porte de Jaffa? Je m'arrêtai à ce dernier parti, afin d'examiner encore ce petit oualy musulman dont la coupole blanche se détache sur les rouges lueurs du soleil couchant. Je marche droit dessus, cherchant tout alentour les traces des tombeaux d'Hélène[1],

1. Joseph., *Antiq.*, livre XX, chap. II. — *Bell. Jud.*, livre VI, chap. II, V, VI. — Saint Jérome, lettre XXIII à Eustochie.

reine d'Adiabène, et de son fils Izates. Peine inutile ! mon espoir d'archéologue a été déçu ; les fameuses pyramides que saint Jérôme montrait à Paula, lors de l'arrivée en terre sainte de cette patricienne convertie, n'existent plus que sur certaines cartes, et notre oualy, qui renferme les cendres d'un cheikh, tué avec ses soldats par les armées des Francs, n'offre rien de bien intéressant. On aperçoit cependant au-dessus de la porte une plaque de porphyre rouge assez belle, dont la présence est inexplicable et inexpliquée. On raconte seulement qu'Ibrahim-pacha, lors de sa campagne de Syrie, voulut s'en emparer, mais qu'il ne put parvenir à la desceller : la main invisible du cheikh Aymar l'a maintenue à sa place, malgré les efforts du vainqueur égyptien.

La route de Jaffa passe à quelques mètres de cet oualy ; mon expédition sera terminée lorsque j'aurai jeté un coup d'œil sur le champ du Foulon [1], sur l'endroit où Salomon a été sacré roi par ordre de David [2], sur celui où

1. Isaïe, VII, 3. — 2. III. Rois, I, 34.

Isaïe a prédit que le Messie naîtrait d'une vierge[1], enfin lorsque j'aurai examiné l'emplacement du camp des Assyriens[2], toutes choses dont il ne faut pas chercher de traces matérielles.

Un quart d'heure me suffit pour gagner la porte de la ville.

1. Isaïe VII, 14. — 2. IV. Rois, XVIII, 17.—XIX, 35.

XI

Saint-Jean. — Moyen curatif contre la folie. — Vasques de Salomon. — Le prophète Verdoyant. — Beitléhem. — Mœurs arabes.

Une absence de deux jours ne nécessite pas de grands préparatifs; aussi, une fois ma détermination irrévocablement arrêtée de partir pour visiter Saint-Jean et Beitléhem, je fus promptement à cheval. Bientôt, franchissant la porte de Jaffa, je traverse un cimetière musulman où se trouvent quelques tombeaux des compagnons de Saladin, laissant à ma droite les ruines d'une grande piscine appelée aujourd'hui Mamillah; après une heure de

marche au milieu d'une route pierreuse, supportable cependant, j'arrive au couvent grec de Moussallabéh ou de Sainte-Croix. Un papas s'empresse de m'en faire les honneurs; il semble heureux de me montrer les richesses de l'église, le chœur tout doré, les mosaïques anciennes, le pupitre d'un travail byzantin admirable. Arrivés derrière l'autel, il me fait remarquer dans le sol une ouverture indiquant l'endroit où s'élevait l'arbre de la sainte croix. La tradition en a conservé le souvenir, et sainte Hélène y fit construire une chapelle [1]. Au treizième siècle, on y voyait une abbaye de religieuses qui fut changée, avant d'appartenir aux Grecs, en un couvent de moines géorgiens [2].

Un tableau panoramique, datant de plusieurs siècles et représentant une série de personnages allégoriques, des diables, des prêtres, des châteaux, véritable fantasmagorie dont je ne pus pénétrer le sens, éveilla ma cu-

1. Quaresmius, t. II, p. 712.
2. Bonifacius, *de Perenni cultu*, livre II.

riosité. Le papas alla au-devant de la demande que j'étais sur le point de lui adresser et me donna l'explication suivante :

« Les crimes des habitants de Sodome et de la plaine avaient allumé la colère de Dieu; un seul homme trouva grâce devant l'Éternel, Loth le parent d'Abraham. Fuyant donc les malheurs réservés à ce pays maudit, il vint habiter l'endroit où fut bâti plus tard ce couvent. Mais Loth avait perdu ses richesses; ses filles ne pouvaient trouver un mari; il était vieux, et sa race menaçait de s'éteindre avec lui : cette idée abrégeait son existence, ses filles s'en désespéraient. Un jour, le diable leur suggéra un stratagème pour remédier au mal, leur promettant que si elles obéissaient à ses conseils, elles donneraient naissance aux chefs de deux grands peuples; elles profitèrent du sommeil de leur père, et devinrent mères. A son réveil, Loth comprit toute sa faute; son désespoir fut réel; il courut aussitôt avouer son crime et demander conseil à un lévite. Celui-ci lui ordonna de planter dans son jardin trois petites branches d'arbres,

et de les arroser avec de l'eau du Jourdain, que chaque matin il devait aller chercher à pied. Si ces branches prenaient racine, alors seulement il aurait une preuve du pardon de Dieu. Le lendemain matin, après avoir planté ces trois branches, Loth partit pour le Jourdain. Comme il retournait péniblement chez lui, il fut accosté par un pauvre mendiant écrasé par la chaleur de la plaine, qui lui demanda à se désaltérer ; Loth lui laissa prendre un peu d'eau, pensant bien qu'il en aurait encore assez pour l'arrosement de ses boutures. A peu de distance, la même demande lui fut faite par un voyageur ; il ne sut encore refuser ; il rencontra tant de personnes sur sa route et fut si charitable, que de retour chez lui il s'aperçut que son outre était vide. Quoique accablé de chaleur et de fatigue, il lui fallait retourner au Jourdain ou laisser périr ses arbres, l'espoir de son pardon. Comme il était dans cette perplexité, un ange lui apparut, et reconforta son âme en lui apprenant que sa charité même lui avait fait trouver grâce devant l'Éternel, et que c'é-

tait le diable qui, ne pouvant supporter l'idée que sa méchanceté n'aurait aucun résultat, s'était présenté à lui sous différentes formes et avait épuisé sa provision d'eau.

« Ainsi, malgré les ruses de Satan, Loth fut pardonné et les arbres poussèrent et prirent racine. Plus tard, un d'eux servit à faire la sainte croix. » Voilà en résumé la légende de ce tableau.

Lorsque je me fus amusé quelque temps à examiner tous les détails de cette curieuse peinture, je pris congé de mes hôtes. En une petite demi-heure, après une pente assez rapide au milieu de laquelle était, dit-on, la maison d'Hobed-Edom[1], j'arrivai à Saint-Jean du Désert.

L'aspect de ce village est assez pittoresque; bâti sur le dernier mamelon de la montagne, entouré de trois côtés de sombres vallées, ayant pour centre le couvent latin dont les constructions massives rappellent celles d'un fort, il semble être le gardien de ces nouvelles

1. II. Rois, 10. — I. Paral., XV, 25.

Thermopyles, la sentinelle avancée de la ville sainte.

Comme mon intention était d'aller coucher le soir à Bejtléhem, afin de pouvoir assister à la messe que l'on célèbre au lever du soleil, je me hâtai de visiter les principaux sanctuaires de Saint-Jean, l'église du monastère des Pères de Terre-Sainte, rétablie et restaurée par les ordres de Louis XIV[1]; la chapelle souterraine où est né saint Jean-Baptiste, la maison de Zacharie, où la sainte Vierge vint visiter se cousine; la fontaine d'Ain-Karim, que les chrétiens appellent fontaine de la Vierge, enfin les ruines de l'église de la Visitation[2], dont il ne reste plus debout que quelques murs et une petite chapelle.

Une bonne heure me séparait du désert de Saint-Jean. Le pays que je parcourais était comparativement bien cultivé; la vigne lançait sur la terre ses pampres vigoureux, le caroubier mêlait sa verdure si douce à la ver-

1. Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, chap. XIV.
2. Saint Luc, I, 39, 56.

dure grisâtre de l'olivier; à un détour de la vallée, je vis sur les flancs d'un rocher à pic la grotte où le Précurseur passa quinze ans de sa jeunesse, fuyant le voisinage et le tumulte des villes, évitant le contact de ses semblables[1], et ne se nourrissant que de sauterelles[2] ou plutôt de caroubes[3], car le mot employé dans le texte de l'Évangile peut présenter cette double signification. C'est une excavation naturelle, longue d'environ trois mètres sur deux de largeur; à l'entrée se trouve une pierre faisant saillie; en dehors coule une source limpide qui sort de la roche même et dont l'eau est fraîche en toute saison.

Je me reposai quelques instants dans cette solitude, contemplant à mes pieds la vallée, improprement appelée du Térébinthe, au delà de laquelle se dresse sur une colline le village qui a succédé à Modin; puis je repris la direction de Saint-Jean.

A partir de ce village la route redevient

1. Saint Luc, I, 80. — 2. Saint Matthieu, III, 4. — 3. Les Allemands appellent le caroubier *Johannis brodhaum*.

mauvaise et désolée, les rochers succèdent aux rochers. Qu'il y a loin de ce casse-cou à la route royale que parcourait en char l'inoffensif ministre des finances de la pudibonde reine Candace ! J'approchais pourtant de l'endroit où la tradition place la conversion de l'eunuque[1].

A quelques pas du chemin se trouve une fontaine appelée Saint-Philippe, en souvenir du baptême conféré par l'apôtre ; elle a dû être richement ornée, si l'on en juge par l'espèce de niche restée seule debout. Les nombreuses pierres taillées qui gisent çà et là autour d'elle formaient sans doute le canal par lequel l'eau s'écoulait dans un bassin inférieur, d'où elle s'échappait ensuite pour rejoindre le Sorec, en arrosant les champs qu'elle traversait.

Après une nouvelle heure de marche au milieu de vallées profondes et stériles, j'arrive au village de Beit-Djalla. Mgr le patriarche latin y a fait construire un magnifique séminaire d'où pourront sortir un jour les éléments régénérateurs du clergé indigène.

1. Actes, VIII, 26 et suiv.

A deux heures, je remonte à cheval; la route, pour être dans la plaine, n'en est guère meilleure; autour de moi toujours la même nature triste et désolée, l'absence presque complète de végétation. Je fais un léger biais sur la gauche pour visiter le tombeau de Rachel[1], métamorphosé en oualy musulman; il est très-vénéré de tous les habitants du pays, mais il ne conserve plus aucun caractère d'antiquité, et, après mille ennuyeux détours à travers de nombreux plis de terrain, qui font ressembler cette campagne dépouillée à une collerette du temps de la Ligue, j'aperçois derrière un dernier tuyau un gros tube de maçonnerie entouré de quelques masures.

C'est le couvent de Saint-Georges.

Ce monastère est le Bicêtre de la Palestine, comme le couvent de Saint-Antoine, près de Tripoli, est le Charenton de la Syrie; de tous côtés on y envoie des aliénés auxquels on fait subir indistinctement le même traitement. Le

1. Genèse, XXXV, 19 et 20. — I. Rois, X, 2. — Saint Jérôme, *sur les lieux hébraïques*, et lettre à Eustochie. *Adamnanus*, *de locis sanctis*, livre II, chap. VI.

moyen curatif consiste à les attacher à une espèce de câble en fer qui servit, rapporte-t-on, à enchaîner le saint martyr ; au bout de très-peu de temps, la raison leur revient, comme chacun ici pourra l'attester. Cette croyance est si généralement répandue que Grecs ou musulmans se soumettent à cette épreuve, convaincus de son efficacité.

Sur les derniers degrés d'une des collines qui bornent la vallée s'étagent trois vastes bassins creusés dans le roc et cimentés à l'intérieur, dont on attribue généralement la construction à Salomon. Ces vasques ont en moyenne trois cents pas de long sur une centaine de large, l'inférieure étant la plus grande des trois; leur profondeur varie de vingt-cinq à cinquante pieds. Près de la vasque supérieure se trouve un fortin carré, bâti par le sultan Selim, en même temps que les remparts de Jérusalem, et appelé Kalaat-el-Bourak, puis un peu en deçà, en levant une pierre qui couvre une espèce de margelle, on descend par un escalier dans un souterrain voûté. C'est ce qu'on nomme ordinairement la Fon-

taine Scellée. Dans cette cavité coule une source limpide assez abondante, dont les eaux se dirigent vers Jérusalem au moyen d'un aqueduc en mauvais état.

Lorsque j'eus suffisamment examiné les vasques de Salomon, sentant le besoin d'échapper un instant au soleil ardent qui faisait bouillir ma cervelle, et pas un arbre ne se trouvant aux environs, je me décidai à entrer dans le blockhaus délabré pour y chercher un peu d'ombre. Sous la porte se tenaient deux ou trois Bachi-Bozouq accroupis sur leurs genoux devant leur chef, petit vieillard au teint basané, à l'œil vif, à la barbe rude, qui trônait majestueusement sur une natte délabrée, daignant, pour mieux savourer les joies de sa pipe, condescendre à faire la conversation avec les guerriers placés sous ses ordres. A mon entrée, tous se levèrent, et le commandant de la place, m'offrant avec beaucoup de cordialité le coin d'honneur, m'invita à m'asseoir à ses côtés, en me disant en turc : *Bouyouroun, rahat otouroun* (faites comme chez vous, mettez-vous à l'aise).

En dix minutes je savais qu'il était Kurde, chef de vingt-cinq cavaliers, envoyé par le pacha de Jérusalem pour veiller à l'ordre public sur la route d'Hébron et pour garantir le couvent grec de *Kheder* (Saint-Georges), que les gens d'Abougosch menaçaient de surprendre.

Je venais de visiter ce couvent; je saisis donc l'occasion pour faire jaser mon hôte et compléter ma visite au moyen des renseignements qu'il pourrait me donner. Je m'attendais à l'éternelle histoire du Dragon et de la Princesse; mais par bonheur le saint Georges des musulmans n'a rien de commun avec celui des chrétiens.

« Le prophète que ces mauvais Arabes appellent *Kheder*, me dit le commandant, nous le nommons *Khizrélèss*, et nous avons raison; je vais vous le démontrer. Au temps des Beni-Israël vivait un homme aimé de Dieu; on l'appelait *Eless* ou *Elias*. C'était un bon et fidèle musulman. Aussi voulant en faire son prophète et se servir de lui pour ramener les hommes égarés dans le mauvais chemin, Dieu lui

dit : « Va, prêche la vraie doctrine ; et pour que « ces pécheurs endurcis croient à tes paroles, « désormais partout où ton pied se posera, « fût-ce sur le sol le plus sec et le plus stérile, « il y poussera de l'herbe fraîche et des fleurs ; « si tu t'assieds sous un arbre desséché, il « reverdira et se couvrira de feuilles ; et, à « cause de cela, on ajoutera à ton nom celui « de *Khyzr* (en arabe *Kheder*), c'est-à-dire le « Verdoyant. » Kheder n'est donc que le surnom d'Eless, et nous avons conservé, mieux que les Arabes, l'intégrité de la tradition.

— Je me plais à vous en rendre témoignage, lui répondis-je pour exciter sa verve en flattant son amour-propre national ; mais je m'étonne de trouver ici un couvent bâti en l'honneur du prophète Verdoyant ; le saint homme n'a jamais dû y passer. Voyez autour de nous ; aussi loin que s'étend la vue, je vous défie de trouver un seul arbre ; quant aux fleurs et à la verdure, le soleil y a mis bon ordre.

— Patience, me répondit Kutchuk-Aly (c'est le nom de mon Kurde), je vais vous expliquer cela, si vous avez la moindre curiosité de le

savoir. Khizréléss donc, parcourant le pays pour y répandre la parole de Dieu, se rendait de Beitléhem à Hébron. Là-bas dans le nord, à l'endroit où se trouve maintenant le village de Kheder, habitait un cheikh puissant, que ses tyrannies et ses brutalités avaient rendu redoutable dans tous les environs. Possesseur d'un territoire peu fertile, il guetta le passage du prophète, non pour se convertir, mais pour faire servir à son intérêt personnel le don merveilleux que le ciel lui avait départi. Khizréléss, au moment où il approchait des *beurak* (vasques), fut saisi par les gens du cheikh et conduit à son *chounè* (donjon). « Je veux, lui dit le cheikh, que tu parcoures tous mes domaines, puisque tes pas sont bénis. Dès demain je te conduirai moi-même sur mes terres, et ne cherche pas à m'échapper, Dieu lui-même ne saurait t'enlever de mes mains. »

« Après une nuit passée dans un cachot obscur, le prophète se voit, au matin, chargé d'une lourde chaîne dont son tyran tient fortement en main l'extrémité. Contraint par les

menaces, et même par les coups, de commencer sa pérégrination dans cet humiliant appareil, il se met en marche, conduit par le cheikh impie comme le serait une bête de somme. Tous deux se dirigent vers les vasques : mais, ô merveille ! partout où passe l'homme de Dieu les moissons se flétrissent, l'herbe jaunit, les arbres se dessèchent....

« Le cheikh s'animant d'une fureur aveugle, ne rêve plus que vengeance ; et comme il était auprès des vasques, il veut y précipiter son prisonnier.

« Khizréléss, accablé de fatigue et de chaleur, demande pour grâce unique la permission de descendre dans la fontaine et de s'y désaltérer. L'impie y consent ; tenant toujours le bout de la chaîne, il ne craint pas que sa victime lui échappe. Mais à peine le prophète est-il entré dans la source, l'étroit conduit de l'eau s'élargit et lui livre passage ; il s'avance, la chaîne s'allonge à mesure ; il marche ainsi quelques pas, et prenant de l'eau dans sa main il en avale une gorgée.... Ses fers se brisent, le chemin se ferme derrière

lui pour le séparer de son persécuteur. Khizréléss venait de boire l'eau de la vie[1]; Dieu l'avait rendu immortel. Depuis lors il parcourt le monde, faisant tout verdir autour de lui, mais invisible, sinon une fois par an, lorsqu'il se montre à Mino, près de la Mecque, accomplissant le saint pèlerinage.

« Quant au cheikh coupable, lorsqu'en retirant à lui la chaîne il la vit brisée et veuve de son prisonnier, Iblis s'étant emparé de son esprit, il devint fou. »

Après avoir entendu cette curieuse légende de la fontaine Scellée, nous nous remettons en marche. Le plateau où nous sommes est nu et stérile, la longue vallée qui court à notre droite est déserte. Au temps des rois de Juda cependant, là s'élevait le Versailles de la dynastie salomonienne. Près d'ici devait être Hétam, la maison de plaisance de Salomon entourée, dit Joseph[2] d'eaux limpides et de verts jardins; Hétam, où le roi-prophète aimait

1. Ab-i-hayat. *Hayat*, veut dire aussi corridor, couloir.

2. Joseph, *Antiq.*, livre VIII, chap. II.

à venir en char, et où Roboam son fils bâtit une ville du même nom[1]. Nous avons vu les eaux, au fond de la vallée; cette plaque de verdure qui ressort si vigoureusement au centre d'un cirque de collines rouges et dénudées, voici les jardins. Quelques arbres fruitiers, quelques carrés de légumes ont remplacé les merveilles de l'*Hortus conclusus;* deux ou trois huttes forment le hameau d'*Ortas;* une maison blanche, un peu moins piteuse, voilà le palais et les châteaux; quant à Salomon, il a pour successeur un Anglo-Américain, qui, épris de cette situation, est venu s'y établir, il y a quelques années.

Et toujours longeant l'aqueduc, j'atteignis Beitléhem, l'Ephrata de la Genèse[2] ville prédestinée d'où sortirent David et le Christ[3].

Situé sur une colline élevée, ce bourg *fertile* laisse à l'œil curieux un vaste amphithéâtre à explorer; sur le premier plan les champs étagés en terrasses étalant leurs vignes vigou-

1. II Paral., XI, 6. — 2. Genèse, XXXV, 19. — 3. I Rois, XVI, 1. — XX, 6. — Michée, V, 2. — Matth., II, 1, 6; Luc, II, 4.

reuses et leurs figuiers au large feuillage; à droite, le mont des Français, facile à distinguer à son cône pointu; à gauche, la ville sainte; enfin à l'horizon, les montagnes bleuâtres d'Hébron, de Moab et de la mer Morte.

Beitléhem a une physionomie plus animée que celle des autres villages; cependant la principale industrie des habitants consiste uniquement à préparer des chapelets pour les pèlerins ou à graver sur la nacre des sujets de piété. Le costume des Beitléhémitaines attira mon attention; leur corps enfermé dans un étui de coton bleu, dont le plastron, ordinairement en soie rouge, est terminé par un feston jaune, des anneaux d'argent ou de cuivre enlaçant leurs bras et leurs jambes aux couleurs chaudes, aux formes sculpturales, donnent à leur tournure dégagée une physionomie particulière; leur coiffure n'est pas la partie la moins originale de leur accoutrement; elle consiste en une espèce de corbeille à fruits renversée, dont les anses seraient pleines et cacheraient les oreilles, et recouverte d'un grand voile en

coton qui pend le long du dos. La couleur de ce voile varie selon la position de celle qui le porte : généralement il est blanc, mais les veuves revêtent le voile noir ; et lorsque dans une famille il y a eu du sang répandu, un parent tué, dont la mort n'a pas encore été vengée, les femmes alors le choisissent rouge. Les Beitléhémitaines s'encadrent en outre le front et les joues de monnaies d'argent enfilées, au milieu desquelles brille généralement un ducat de Hongrie à l'effigie de la sainte Vierge ; leur tête est leur tirelire, et, comme Bias, elles portent sur elles toute leur fortune.

Devant la porte basse du couvent de Terre-Sainte, je descendis de cheval. L'église de la Nativité bâtie par l'ordre de sainte Hélène sur la grotte qui renferme l'étable et la sainte crêche, est une belle basilique romaine, dont les cinq nefs sont séparées par quatre avenues de colonnes monolithes en brèche de Palestine. Sur ces colonnes on distingue avec un peu d'attention des vestiges de peintures armoriales du temps des croisades ;

les deux murs de la nef centrale, au-dessus des colonnes, ont encore des restes de mosaïques byzantines, et la charpente en bois de cèdre qui soutient le plomb de la toiture est remarquable par son élégante légèreté. Ce beau vaisseau ne sert plus que de passage aux moines des divers couvents et de lieu de réunion aux paysans, qui viennent y fumer leur pipe à l'abri du soleil ou de la pluie. Une absurde cloison coupe le transsept, et réserve le chœur au culte des Grecs et des Arméniens. C'est sous l'iconostase, brillante d'or et de peintures, de l'abside centrale que s'ouvre le double escalier circulaire par lequel on descend dans la grotte de la Nativité ; les parois du rocher sont entièrement recouvertes de marbre ; le pavé est également en marbre incrusté de jaspe et de porphyre. Une étoile d'argent, entourée d'une inscription [1], indique aux fidèles le lieu de la naissance du Christ.

A quelques pas devant cet autel, on mon-

1. *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* 1717.

tre l'endroit où était la sainte crèche, et en face, celui où se tenaient les rois mages lorsque le divin Enfant fut présenté à leurs adorations. Deux charmants tableaux, chefs-d'œuvre de Murillo, signalent ces deux sanctuaires.

En suivant des corridors souterrains, on trouve une série de chapelles ; la première, dont la fondation remonte au dix-septième siècle seulement, est dédiée à saint Joseph, qui se tenait en ce lieu pendant l'enfantement de la Vierge ; puis vient celle des Saints-Innocents, tombeau présumé des enfants beitléhémitains qu'Hérode sacrifia inutilement à ses terreurs dynastiques ; quelques pas plus loin, voici l'oratoire et le tombeau de saint Jérôme, ainsi que celui de sainte Paula et de sainte Eustochie sa fille ; enfin, la sépulture d'Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme et abbé du monastère de Beitléhem.

Tout autour de l'église sont groupés les couvents grec, arménien et latin. Les environs du village ne sont pas moins riches en traditions saintes. Dans la vallée au nord, on

trouve encore les ruines d'un des couvents de sainte Paula; un peu plus à l'orient, celles du monastère de Cassien, où fut institué l'office de prime [1], et celles de l'église des Saints-Anges, enfin le tombeau d'Abésan, juge en Israël [2]. En remontant vers le sud, on arrive à la grotte du Lait. La sainte Vierge aimait à s'y reposer lorsqu'elle nourrissait l'Enfant Jésus; aussi attribue-t-on dans le pays au calcaire crayeux qui forme cette excavation la vertu miraculeuse de rendre le lait aux nourrices. Cette croyance est répandue même parmi les Bédouins, comme me l'assura gravement un cheikh d'une des tribus voisines du Jourdain. Ici une nouvelle tradition.

« Les Tâamry étaient en guerre avec leurs voisins les Tarabim; la lutte était incessante, plus de trêve, plus de repos. Un jour, à la suite d'une rencontre fatale aux premiers, leur chef, Abou-Saleh fut blessé mortellement; le découragement s'empare des Tâamry, la fuite

1. *Vies des Pères du désert*, t. V, Monastère de Cassien.
2. Juges, XII, 8 et 10.

commence, la déroute est complète. Abou-Saleh ne veut pas mourir sans voir une fois encore sa jeune femme et son nouveau-né ; emporté par sa fidèle jument, qui semble deviner son désir, il arrive couvert de sang devant cette grotte, où la Bédouine attendait avec angoisse l'issue du combat. A la vue de son cher Abou-Saleh que la vie abandonne, une révolution s'opère en elle ; son lait se tarit. En vain l'enfant réclame en gémissant la nourriture accoutumée, elle ne peut lui offrir que de l'eau teinte du sang de son père expirant. L'enfant va donc mourir aussi, et Abou-Saleh n'aura pas de vengeur. Éperdue de désespoir, la pauvre mère invoque Sitti Mariam ; aussitôt quelques parcelles de la roche se détachent, tombent dans l'eau et, s'y dissolvant, la transforment en un lait blanc et pur. Ainsi fut nourri par la faveur divine le rejeton du chef des Tâamry, jusqu'à ce que des jours plus heureux eussent lui pour sa tribu. Il devint grand, fut vaillant et hardi, et le sang d'Abou-Saleh ne resta pas sans vengeance. »

Maintenant, quand, après un séjour de plusieurs années en Palestine, je songe aux opinions que j'avais apportées d'Europe et à l'idée poétique que je me faisais des mœurs arabes, voyant dans ces rudes enfants du désert autant de fils du chevaleresque Antar ; quand je me rappelle que, dans mon imagination, l'Arabe, ardent comme le soleil de Syrie, impétueux comme son coursier fidèle, passionné comme la nature vierge que n'a point domptée encore le frein de l'énervante civilisation, ne vivait que de liberté, d'amour et de vengeance..., vraiment je suis tenté de croire que pour conserver ses illusions il faut rester chez soi. Alors, tout plein du récit de notre cheikh, j'aurais vu l'orphelin, parvenu à l'âge d'homme, prendre la lance paternelle, grouper autour de lui les jeunes gens les plus aventureux de sa tribu fugitive, et, bravant les misères et les risques d'une vie d'exil, ne se donner trêve ni repos tant qu'il n'a pas immolé de ses vainqueurs autant de guerriers que son père avait de blessures, tant qu'il n'a pas versé du sang ennemi autant que sa mère a répandu de lar-

mes ! Aujourd'hui, je finirai mon roman d'une façon moins dramatique, mais plus conforme à ce qui se passe quotidiennement : la veuve inconsolable, un beau jour, aura touché une somme consciencieusement débattue, et comme Abou-Saleh était un chef important, on aura complété l'indemnité en promettant de donner *gratis* à son fils, lors de sa puberté, une fille de la tribu victorieuse. Excellente affaire, car, au cours le plus bas, une fiancée lui aurait bien coûté 1000 ou 1500 piastres. Somme toute, une mort violente dans une famille finit toujours par rapporter un bénéfice. D'abord les parents, les amis, les voisins, les gens du même campement ou du même village, jettent feu et flamme et jurent de *reprendre le sang* versé. Si les villages sont proches l'un de l'autre, on se tire des coups de fusil, on se coupe réciproquement les arbres et les vignes ; on s'interdit de franchir telle limite, de passer par tel chemin sous peine de mort : le sang veut du sang [1].

1. Lévitique, XXIV, 17 et suiv

C'est ce qu'on pourrait appeler *faire l'article*, car de la rigueur de ces préliminaires, du sérieux des dommages causés, dépendra le chiffre plus ou moins haut de la somme finale. Quand des cheikhs puissants se trouvent en jeu, la chose devient quelquefois plus grave ; l'amour-propre s'en mêle, chaque parti convoque son *djéroud*, c'est-à-dire son clan et ses alliés, et il en résulte des combats où, des deux côtés, un certain nombre de morts vient compliquer l'addition. A la fin, quelque médiateur intervient, quand la guerre, souvent interrompue par des trêves de trente jours, commence à fatiguer les belligérants ; les cheikhs et les vieillards ouvrent une conférence, et l'on règle les comptes. La fortune des armes influe sur le tarif, mais généralement la mercuriale fixe le prix d'un homme, qualité moyenne, à environ deux cents francs, plus un cadeau pour les médiateurs, qui deviennent en même temps cautions de la fidélité aux engagements. Quand tout est arrangé, les plénipotentiaires des deux tribus nouent un chiffon blanc au bout d'un bâton, qu'ils

vont planter à l'endroit le plus fréquenté de leurs villages respectifs. C'est la manière de donner quittance, cela veut dire que la dette est réglée, sinon payée encore, et que la paix est faite, paix perpétuelle, jusqu'à nouvelle occasion.

En descendant de la grotte du Lait dans la riche plaine qui s'étend à l'est et où sans doute le vieux Booz récoltait les riches moissons sur lesquelles glanait Ruth la Moabite [1], je fis jaser notre cheikh au sujet des Tâamry ; c'était un moyen d'abréger la route d'une demi-heure qui nous séparait de la grotte des Pasteurs, au delà du village de Beitsahour. Les Tâamry ou *Bétuliens*, comme les appellent les pères franciscains, sans doute parce que Bétulie est à vingt lieues plus au nord, dans la Samarie ; les Tâamry, dis-je, sont des Bédouins qui ont vécu pendant longtemps sédentaires sur la route de Beitléhem à Hébron, et qui, s'ennuyant un jour de l'existence du fellah, ont repris la vie nomade. Leurs campements

1. Ruth., II, 3.

voyagent au sud et à l'est de Beitléhem sans jamais s'en éloigner beaucoup, car une alliance étroite les unit avec cette ville, dont ils sont les défenseurs très-intéressés, les condottieri, un peu aussi les prétoriens. Sur une petite échelle, c'est la représentation exacte de ce qu'ont été les Hébreux nomades, sous les juges, au milieu des peuples chananéens. Peu redoutables par eux-mêmes, puisqu'ils ne comptent que cinq à six cents combattants, ils ont pour force leurs liaisons avec les autres nomades et leur extrême mobilité qui les rend insaisissables. Leur spécialité est de cautionner les conventions faites entre Beitléhémitains : une transaction mise sous la garantie des Tâamry devient irrévocable.

Nous sommes arrivés à la grotte des Pasteurs, petite chapelle souterraine où des bergers apprirent la bonne nouvelle [1] de la naissance du Rédempteur. Ils se reposaient dans cette grotte lorsqu'une voix du ciel leur fit entendre ce beau cantique : « Gloire à Dieu

1. Luc, II. 8-14.

dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Quelques peintures naïves, mais non sans caractère, ornent l'humble sanctuaire; j'y allumai deux ou trois petits cierges pour avoir un prétexte d'y déposer mon offrande de pèlerin, et je repris le chemin de Jérusalem.

A la sortie de Beitléhem, on voit dans un champ, à droite de la route, trois citernes creusées dans le roc que l'on appelle *Biar-Dâoud*, les puits de David; celles qui sont sur la place, devant le triple couvent, portent aussi le même nom.

Jusqu'au couvent de Saint-Élie (Mar-Elias), rien qui soit digne de remarque, sinon le *champ des Pois*, lande peu étendue dont le terrain se compose de petits cailloux roulés, de la grosseur d'un pois chiche, les uns tout ronds, les autres lenticulaires. Un jour, la sainte Vierge, en passant, vit des paysans qui volaient dans ce champ des pois chiches. « Nous ramassons des pierres, » lui dirent-ils pour se moquer d'elle, et à l'instant même toute la récolte se pétrifia. Des gens

bien informés prétendent que là furent cueillies les lentilles qui coûtèrent à Ésaü son droit d'aînesse, légumes maudits pour avoir induit ce triste gourmet en tentation. Je n'ose décider entre ces deux traditions; ce qu'il y a de positif, c'est que selon les moines grecs le prophète Élie laissa l'empreinte de son corps dans ce gros rocher situé à gauche de la route, en face du couvent qui porte son nom.

L'église du couvent de Mar-Elias est assez belle, et ressemble pour le style et les dimensions à celle de Saint-Jean. J'y ai vu avec effroi une image du prophète [1] qui en donne une terrible idée. Derrière le monastère s'élève une colline isolée d'où l'on jouit d'un coup d'œil poétique : on voit à la fois le lieu de la naissance du Sauveur, le lieu de sa mort, et celui de son ascension; à l'horizon les flots bleus de la mer Morte.

Dix minutes après le couvent de Saint-Élie, toujours dans la direction de Jérusalem, on

1. IV Rois, I, 8. *Vir pillosus et zona pellicea accinctus renibus.*

rencontre le puits auprès duquel se reposaient les mages lorsque l'étoile reparut à leurs yeux [1]. Enfin j'approche de l'endroit où la plaine des Raphaïm [2], c'est-à-dire des Géants, que je viens de parcourir, va s'incliner rapidement vers la vallée de la Géhenne ; je remarque à ma droite, d'abord la ruine nommée *Tour de Saint-Siméon* [3], puis les *élifs* (lettres arabes) que Salomon enfant traça sur le rocher, et, franchissant le barrage d'une antique piscine qui s'appelle l'Étang-du-Roi, *Birket-es-Sultan* [4], je remonte le flanc du mont Sion et rentre à Jérusalem par la porte de Jaffa.

1. Matth., II, 10. — 2. Josué, XV, 8; XVIII, 16. — 3. Bonifacius, livre II.— 4. *Le lai germain des croisades*

XII

Couvent de Saint-Saba. — Jourdain et mer Morte. — Jéricho; fontaine d'Élisée. — Légendes du mont de la Quarantaine et de Nebi-Moussa.

Contrairement au programme ordinaire des voyageurs qui vont d'abord à Jéricho pour revenir par Saint-Saba, je résolus de faire la promenade en sens inverse et de commencer par Saint-Saba; j'y trouvai l'avantage d'avoir toujours en face un superbe panorama dont je n'aurais pu jouir autrement qu'au prix d'un torticolis.

Mon consulat me fit avoir une lettre de l'archevêque grec de Pétra, moyennant laquelle

l'ermitage de Saint-Saba devait m'ouvrir sa porte hospitalière; il demanda et obtint aussi pour moi une escorte de quelques cavaliers bachi-bozouq, car, depuis quelque temps, une discussion s'étant élevée entre les deux tribus qui ont le monopole de convoyer les pèlerins, le gouverneur de la province les avait mises d'accord en leur enlevant à toutes deux cette source de revenus. Mes passe-ports vivants devaient venir me rejoindre à deux heures après midi; et leur chef, à ma grande satisfaction, était une vieille connaissance, le Kurde Kutchuk-Aaly. Comme on doit forcément passer une nuit à Jéricho ou dans les environs, les voyageurs délicats sont obligés de prendre une tente, s'ils ne veulent pas coucher à la belle étoile, ou dans la tour au milieu de la garnison. Pour moi, pensant qu'en voyage le plus grand des conforts est la liberté d'allure et l'absence des *impedimenta*, je renonçai à la tente et pris un tapis pour tout mobilier, du pain, quelques vivres et une outre d'eau en guise d'approvisionnements.

Me voilà donc descendant toute la vallée de la Géhenne, contournant l'ouest et le sud de la ville pour gagner le lit du Cédron qui, grâce à sa sécheresse prophétique, s'appelle *Ouad-en-Nar*, la vallée du fleuve de feu, et, après trois heures de marche pendant lesquelles je ne recueillis que deux ou trois contes sans caractère, j'arrivai sans regret à Saint-Saba, dont le site pittoresque et les constructions baroques me ménageaient un dédommagement. Ce couvent, bâti sur le flanc escarpé du Ouad-en-Nar, semble accroché à la falaise volcanique qui forme la rive droite du torrent. Deux tours carrées, reliées par un mur dont la partie supérieure, formée en pierres sèches, s'écroulerait sur la tête des assaillants, garnissent le haut de la falaise, où s'ouvre une porte basse en fer. Quand on veut entrer dans le monastère, c'est à cette porte que l'on frappe, jusqu'à ce qu'une corbeille descende d'une des tours. On y dépose la lettre d'introduction, et seulement alors la porte s'ouvre. Dès le seuil, on descend un long escalier, et l'on se trouve dans la pieuse forteresse.

L'art s'est tant de fois permis d'imiter la nature, que celle-ci me semble avoir voulu, à Saint-Saba, prendre une fois sa revanche. Ce couvent, collé à un rocher perpendiculaire dans lequel sont creusées des cellules communiquant entre elles par des escaliers fantastiquement dirigés en tous sens; ces tours et ce mur croulant qui surmonte la ruche, ce ravin désolé qui semble en vérité avoir servi de lit à un torrent de feu, ces papas grecs, vêtus de longues robes noires et bleues, décorés de barbes vénérables; tout cet ensemble, pittoresque et harmonieux, peut passer pour la réalisation d'un décor d'opéra.

Les ermites me reçurent d'une manière toute cordiale, et me firent visiter le couvent en détail, la magnifique chapelle, les reliques des nombreux religieux martyrisés par Tamerlan, les tableaux sans nombre, les cellules des anachorètes auxquels ils ont succédé, enfin la grotte de saint Saba et de son lion.

La légende rapporte que le cénobite, trouvant un jour sa retraite occupée par un lion, ne l'en chassa point, mais lui concéda un coin

de la cellule, et vécut ainsi longtemps avec cet étrange frère lai. Depuis le sixième siècle, ce site merveilleux est habité par de pieux solitaires, successeurs des Esséniens qui y avaient cherché une retraite loin d'un monde corrompu.

Je m'endormis de bonne heure dans une jolie chambre entourée de divans en tapis; j'aurais voulu y trouver plus de solitude, car des monstres moins gros, mais plus exigeants que le lion de saint Saba, se dédommagèrent amplement sur moi de leur abstinence cénobitique : aussi, dès trois heures du matin j'étais sur pied, on sellait les chevaux, et je disais adieu à Saint-Saba, en remerciant les bons religieux de leur fraternelle hospitalité.

A partir de Mar-Saba, la route n'est qu'une descente continuelle, impétueuse, désordonnée, impatiente de s'enfoncer par des ressauts irréguliers vers le centre de la grande dépression où la mer Morte secoue lourdement ses flots de plomb. Derrière chaque vallée, c'est une nouvelle vallée plus profonde; partout

des roches nues et calcinées, un sol aride, une nature désolée. La physionomie du paysage conserve la laideur grimaçante d'une immense convulsion; et là bas, à l'horizon blanchi par les vagues lueurs de l'aube, c'est la mort succédant à l'agonie, c'est le grand miroir immobile et pâle de la mer maudite, encadré dans une plage blafarde et silencieuse.

Vue à la lumière incertaine qui précède l'aurore, cette contrée déserte, avec son lac dormant, est bien la terre où règnent « les grands épouvantements de la mort, » mais dès que le soleil a franchi la barrière des montagnes de l'Arabie Pétrée, colorant les déchirements du rocher volcanique, les mille facettes du sol bizarrement tourmenté, la nappe étincelante des eaux amères, ce n'est plus qu'une solitude étrange, une Suisse ravagée par l'incendie, qui mire ses ruines dans le plus bleu et le plus calme de ses lacs.

A sept heures, je mettais pied à terre sur la plage déserte, toute brillante de cristallisations salines; je constatais, avec un haut-le-cœur accentué, l'abominable goût de cette eau re-

nommée[1]; et, tenant peu à griller au soleil sur cette côte inhospitalière, après avoir poussé les chevaux sur le petit îlot couvert de ruines qui porte le nom de Loth, je me dirigeai en hâte vers le Jourdain, à travers une plaine dont le sol semble un mélange de cendres et de sel.

Enfin, je me prélasse à l'ombre sur une banquette formée, au bord de l'eau courante, par le lit encaissé du Jourdain; des arbres touffus, une verdure fraîche et vivace, une rivière rapide qui murmure en passant à mes pieds, voilà le décor; l'histoire du lieu où je me trouve, les suppositions sur la révolution du globe qui a fait descendre cette vallée au-dessous du niveau des mers, voilà le livret de la scène.

Ouvrons la Bible, et reculons jusqu'aux temps où la mer Morte n'existait pas encore : « Loth, levant les yeux, vit toute la région du Jourdain, partout arrosée avant le bouleversement de Sodome et de Gomorrhe, sembla-

1. Cette eau renferme environ un quart de son poids de différents sels.

ble à un jardin divin, semblable à l'Égypte pour ceux qui arrivent à Ségor. C'était la vallée silvestre, qui est maintenant la mer de Sel[1], et elle était criblée de puits de bitume[2]. » Les villes florissantes de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor, qui s'élevaient dans cette fertile contrée, irritèrent Dieu par l'abomination de leurs crimes, et le juge suprême résolut leur perte. Loth seul, sa femme et ses deux filles trouvèrent grâce, et sortirent de Sodome, à l'aube, pour se réfugier dans la montagne; mais, en chemin, le vieillard qu'une longue route effrayait, obtint de se mettre à l'abri dans Ségor, petite ville voisine, qui dut à la présence du juste d'être épargnée. « Le Seigneur[3] alors fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe le soufre et le feu, que le Seigneur jetait du ciel; — et il renversa de fond en comble ces villes, tout le pays d'alentour, tous les habitants des cités, et toute la verdure de la terre. — Et la femme

1. Genèse, XIV, 3. — 2. Genèse, XIV, 10. — 3. Genèse, XIV, 24-28.

de Loth, regardant derrière elle, fut changée en statue de sel.—Et Abraham, se levant le matin à l'endroit où il avait joui la veille de la compagnie de Dieu (sur une montagne près d'Hébron), aperçut Sodome et Gomorrhe et tout le pays des environs, et il vit des étincelles qui s'élevaient de terre comme la fumée d'une fournaise. »

De l'Anti-Liban jusqu'à la mer Rouge, la coupe de la vallée actuelle est une ligne courbe, dont la grande concavité est le fond de la mer Morte, se relevant au sud de ce bassin intérieur pour s'incliner de nouveau vers le golfe d'Acabah. La plus grande profondeur de la mer Morte est d'environ 400 mètres[1] (je ne cite bien entendu que des chiffres ronds), et en les ajoutant aux quatre cents mètres[2], qui mesurent la dépression de la plage nord au-dessous du niveau de la Méditerranée, cela donne pour la partie la plus basse de la crevasse 800 mètres environ. De ce point, il y a vingt-cinq lieues, ou à peu

1. 1308 pieds, d'après M. Lynch.

2. 434 mètres, d'après M. Russeger; 427 mètres, d'après le lie nant Simmonds.

près, en remontant au nord pour arriver jusqu'au lac Houlé, où commence la dépression, et entre le lac Houlé et Banyas on s'élève rapidement à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Si, du point le plus profond, nous portons le même examen sur la région du sud, nous voyons une large vallée sillonnée de maigres ruisseaux, qui de la plage remonte brusquement jusqu'à ce qu'elle parvienne, vingt-cinq lieues plus loin, à la petite ligne de faîte qui indique le *divortia aquarum* de l'isthme, entre la mer Morte et le golfe d'Acabah : on l'appelle El Ghôr, *le Creux*, comme la vallée du nord, ou encore El Djaib, *l'Entaille*.

De ce point culminant, s'exhaussant à peine d'une dizaine de mètres[1] au-dessus de la mer Rouge, on redescend par une pente presque nulle que forme une large vallée sablonneuse, un vrai fleuve sans eau, le Ouady Aaraba, *Vallée du fleuve*. D'après cette disposition topographique, je me figure le Jourdain, aujourd'hui

1. 34 pieds, vis-à-vis Ouady Djérafé.

si rapide, coulant au temps de Loth, avec une pente insensible d'un millimètre par mètre, dans un canal qui passait bien au-dessus de nos têtes. Le Ouady Aaraba n'est que la continuation non bouleversée de ce canal. Le fleuve serpentait paresseusement dans une large vallée peu profonde, dont le sol était une mince couche de l'écorce terrestre : au-dessous bouillonnait une nappe d'éléments volcaniques, que la violence du feu central maintenait en fusion. Les nombreux puits de bitume de la Pentapole en trahissent clairement l'existence, et aujourd'hui encore les sources brûlantes de Tibériade, les thermes anciens de Callirrhoé et d'Emmaüs, les plaques de bitume qui viennent de temps en temps flotter à la surface du lac Asphaltite, sont des témoignages irrécusables de l'activité volcanique du sous-sol. Un incendie terrible, allumé dans cette nappe bitumineuse, soit par une éruption du grand réservoir igné, soit (pour me rapprocher du récit biblique) par une cause atmosphérique, la foudre par exemple, aura amené la combustion du sou-

tien liquide sur lequel reposait le terroir de la vallée : le sol, alors s'affaissant, suivant la flexion de l'appui qui se dérobait sous lui, se sera comme brisé, ainsi que se brise par le milieu un long bâton, cédant à sa pesanteur même, quand les extrémités seules sont soutenues. Le point de rupture a formé le bassin de la mer Morte, vaste entonnoir peu à peu rempli par le Jourdain jusqu'à ce que l'équilibre se fût établi entre son volume d'eau et la surface d'évaporation. Ainsi le cours du fleuve est devenu rapide; le bassin, creusé par la dépression du sol, offrant une trop vaste superficie pour qu'il pût le combler, est devenu pour lui un vrai tonneau des Danaïdes, qu'il cherche en vain à remplir afin de remonter au niveau du reste de son ancien lit. Depuis lors, le Jourdain, vainqueur de deux lacs[1] qu'il alimente, s'épuise à en combler un troisième trop étendu pour la quantité d'eau qu'il possède, de sorte que, plus loin, son ancien canal attend inutilement depuis

1. Tacite, *Histoires*, livre V.

quarante siècles, et n'incline plus vers la mer Rouge que des sables immobiles, condamnés à une éternelle aridité[1].

Dans cette plaine du Jourdain la chaleur est excessive, quelle que soit la saison; lorsque souffle le vent du sud ou du désert, elle devient dangereuse. J'avais deux lieues à faire dans la vallée, je donnai l'ordre du départ afin de ne pas être surpris par le soleil du midi. Mon escorte ne se fit pas prier, et nous partîmes tous comme emportés par un tourbillon. Dans un moment de répit, où nous laissions nos chevaux reprendre haleine, Kutchuk-Aaly me fit voir, à main gauche, le monticule peu éloigné de Galgal, et au delà, dans la même direction, la chapelle de Nebi-Moussa sur une colline blanchâtre. Mais il faisait si chaud que j'eus à peine le courage de regarder; quant à l'interroger,

1. Voy. sur ce sujet le travail du docteur Gaillardot, savant aussi modeste que consciencieux, qui depuis une quinzaine d'années habite ces contrées. (*Note sur la mer Morte et la vallée du Jourdain*. par le docteur Gaillardot. — *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, 1848, t. VI, 3e cahier.)

c'eût été un crime : le pauvre homme aurait perdu à me répondre le peu de salive que pouvait lui avoir laissé l'ardeur d'un soleil dévorant.

Oh! combien gracieux et riant nous parut ce lourd bâtiment carré, soi-disant romain, que l'on appelle la tour de Riha (Jéricho)! Avec quel plaisir nous absorbâmes un cruchon d'eau que nous offrit le *gouverneur du château* avant de faire apporter le café de la bienvenue! Il est vrai que la forteresse est sale et délabrée ; ses voûtes croulantes ne résisteraient pas à un concert de trombones et d'ophicléides; mais c'est un abri, c'est un rempart contre l'ennemi impitoyable qui nous poursuit depuis deux heures, contre un soleil qui, à l'ombre, élève le thermomètre à soixante degrés. L'eau est fade et presque tiède, mais c'est de l'eau, c'est une compensation aux ruisseaux de sueur qui nous ont épuisés pour arroser le sable brûlant. Le gouverneur du château était un pauvre diable d'Albanais qui commandait à neuf soldats irréguliers en guenilles; il me reçut de bon cœur, me céda

sa natte hospitalière, et se montra heureux de ma visite. Halte charmante! je sacrifiai volontiers une heure aux délices de cette capoue en ruines. J'en profiterai pour m'acquitter de mon arriéré.

Galgal n'est plus qu'un nom; de cette ville où Samuel enleva la couronne à la dynastie naissante de Saül, et dont sainte Paula et Arculfe, au sixième siècle, ont encore reconnu les ruines, il ne reste plus rien, pas même des traces reconnaissables. L'autel des douze pierres n'est plus là pour dire aux générations qu'Israël a passé le Jourdain à pied sec[1]. Il aura sans doute subsisté assez longtemps pour faire donner la dénomination de *Tell-el-Kursi* (le monceau du trône) au petit monticule sur lequel on l'avait dressé. Si l'on a presque oublié que ce coteau de la Circoncision[2] a vu Israël se purifier de sa souillure d'Égypte pour accomplir les prescriptions de l'ancienne loi, chaque année de nombreux pèlerins viennent rappeler que, vis-à-vis, à

1. Josué, IV, 21, 22. — 2. Josué, V, 3.

l'orient, le Christ se soumit volontairement à la loi nouvelle qu'il venait établir, en recevant, au gué du Jourdain, près de l'endroit où je déjeunais ce matin, le baptême d'eau de saint Jean-Baptiste.

Voyez aussi Jéricho, trois fois ruinée et trois fois rebâtie en vain; comme pour témoigner de la malédiction[1] lancée contre elle par Josué, ce n'est plus qu'un groupe de chétives cabanes, blotties à l'ombre de ce donjon chancelant. O ville puissante, où sont tes bois de palmiers, tes buissons de roses, les précieux arbres à baume qui enrichissaient tes jardins? Où est la demeure splendide du riche Zachée, ce premier et rare modèle de l'homme d'argent qui se convertit et partage sa fortune avec les pauvres? Partout la misère, partout la stérilité, la solitude, la désolation.

Quant à la petite mosquée de Nebi-Moussa, elle doit sa fondation à une erreur des conquérants mahométans. Ils trouvèrent en ce lieu la sépulture d'un saint Moïse, ermite

1. Josué, VI, 26.

vénéré par l'Église orientale, et la similitude de nom leur fit croire que ce tombeau renfermait les restes du grand législateur hébreu, malgré le témoignage formel de l'Écriture[1]. Aujourd'hui, cette colline blanchâtre, révérée des musulmans et considérée par eux comme un saint lieu de pèlerinage, n'est recommandable aux yeux du voyageur chrétien que parce qu'on en tire une pierre bitumineuse, de couleur noire, dont on fabrique une foule de petits objets sculptés. Comme j'avais l'air de mettre en doute la version musulmane, Kutchuk-Aaly entreprit de me convertir.

« Pourquoi, me dit-il, si ce n'est pas le tombeau du prophète Moïse, sur qui soit le salut! Dieu aurait-il fait le miracle que je vais vous raconter? Le prophète Moïse était parvenu à l'âge de cent vingt ans, sans avoir aucune des infirmités de la vieillesse, car Dieu, dont il était le favori, lui avait promis de le laisser en ce monde, et de ne le rappeler à

1. Deut., XXXIV, 6.

lui que quand il serait volontairement descendu dans son sépulcre. Comme Moïse savait que son peuple, après sa mort, se détournerait de la voie droite et exciterait la colère divine, il ne se pressait pas de mourir, et avec le plus grand soin évitait d'approcher d'aucun tombeau. Cependant le temps était venu de lui donner l'éternel repos. Un jour qu'il se promenait dans les montagnes, il aperçut sur une colline blanche comme la neige quatre hommes qui, avec de grands efforts, creusaient une salle dans les flancs du rocher. Ces hommes étaient quatre anges envoyés par Dieu, et revêtus d'une enveloppe grossière pour mieux tromper le prophète : « Que faites-vous dans ce lieu solitaire ? de-« manda Moïse aux travailleurs. — Nous pré-« parons une retraite où notre roi veut enfer-« mer le plus précieux de ses trésors, répon-« dirent-ils ; c'est pour cela que nous nous « sommes écartés dans le désert. Notre tâche « est à peu près finie, nous allons attendre « ici l'arrivée du précieux dépôt qui ne peut « tarder beaucoup. »

« Le soleil était ardent, et nul endroit aux environs n'offrait le moindre abri contre ses rayons. La caverne seule présentait une ombre délicieuse et une fraîcheur séduisante ; Moïse, accablé de fatigue, entra pour se reposer un instant sur le banc de pierre placé au fond, et qui semblait l'inviter au repos.

« Dès qu'il s'y est assis, un des quatre ouvriers s'approche et lui offre, avec le plus grand respect, une pomme à la couleur appétissante, au parfum rafraîchissant, que le prophète accepte pour se désaltérer. Mais, à peine en a-t-il respiré l'odeur qu'il tombe dans le sommeil de l'éternité [1]. Son âme, recueillie par les anges, ministres des ordres du Très-Haut, est portée sur leurs ailes devant le trône de Dieu, et son corps demeure étendu dans la grotte, où il repose encore depuis ce jour. Depuis lors cette roche, qui trompa la prudence de l'homme divin, a conservé sa

1. Ayant vu Allah, ayant entendu sa voix, lui ayant parlé, Moïse ne pouvait plus recevoir la mort par l'œil, par l'oreille ou par la bouche.

blancheur apparente à l'extérieur ; mais, dès qu'on la fouille, on la trouve, sous sa couche superficielle, plus noire que les anges de la mort. Vous autres Frandji, qui êtes si savants, vous devez reconnaître que ce n'est pas une chose naturelle ; sans un miracle pourriez-vous expliquer cela ? »

Je me gardai bien de lutter contre la foi robuste de mon guide ; il était convaincu, je respectai sa conviction ; et, après l'avoir remercié de sa nouvelle légende, après avoir témoigné par un léger cadeau ma gratitude à l'hôte de la tour, je me résignai à quitter l'ombre pour le soleil.

Il fallait à tout prix se hâter pour aller visiter le mont de la Quarantaine, à une lieue de Jéricho ; nous avions projeté de faire le repas du soir et d'étendre les tapis à la fontaine d'Élisée. Nous marchons donc rapidement, jetant en passant un coup d'œil à cette jolie source que j'aurai tout le temps d'admirer plus tard, et nous continuons d'avancer vers le nord. Bientôt une haute montagne se dresse à pic devant nous. Pas moyen

de songer à la franchir à cheval. Devenus fantassins, nous voilà escaladant par un chemin de chamois les roches escarpées. A notre gauche un véritable précipice, profond de trois cents pieds pour le moins, ouvre son gouffre béant, où roulent en retentissant les pierres qui se détachent sous nos pas. Quelques passages offrent à peine aux pieds la place nécessaire pour s'appuyer sur une corniche en saillie au-dessus de l'abîme. Devant un danger réel, nous hésitons un moment à continuer notre aventureuse ascension. Enfin, nous atteignons le but, nous entrons dans une petite chapelle en ruines, suspendue comme un nid d'aigle au flanc du rocher; quelques grottes y aboutissent, cellules maintenant désertes des anachorètes qui avaient choisi cet inaccessible ermitage. Des restes de peintures murales de style byzantin en témoignent, nous sommes dans un lieu de prière; la piété des premiers siècles a voulu consacrer l'endroit où, selon la tradition, le Christ a jeûné pendant quarante jours. Ce souvenir a laissé trace dans

le nom de *Qorontoul* que porte actuellement la montagne ; les pèlerins l'appellent mont de la Quarantaine, ce qui, au premier aspect, éveille l'idée fausse d'un isolement sanitaire.

Peut-être les grottes qui nous entourent sont-elles les cavernes des sept vierges que mentionne l'Itinéraire d'Antonin ; peut-être le précipice ouvert devant nous a-t-il reçu dans ses profondeurs les dix mille prisonniers iduméens qu'Amasias précipita dans un gouffre après sa victoire[1] ; peut-être Élie, lorsqu'il s'était réfugié au désert, sur les bords du torrent de Carith[2], qui coule au bas de cette montagne, vint-il plus d'une fois prier sur l'étroite plate-forme où nous sommes, attendant dans cette affreuse solitude la nourriture que lui apportaient les corbeaux célestes. Mais, certes, le souvenir qui absorbe ici tous les autres, c'est la retraite et le jeûne du Sauveur : les musulmans eux-mêmes en ont conservé la tradition.

« En cet endroit sauvage, me dit Kutchuk-

1. II. Paral., XXV, 12. — 2. III. Rois, XVII, 5, 6.

Aaly, qui m'a suivi malgré ses soixante ans avec l'agilité d'un jeune homme, le grand prophète Jésus, l'Esprit de Dieu (que le salut et la bénédiction soient sur lui!) vint avec ses disciples célébrer, loin du tumulte du monde, le saint mois de ramadhan. Comme les montagnes de Jérusalem bornent la vue du côté de l'occident, et qu'il lui était impossible d'apercevoir, pour faire l'*iftar* (rompre le jeûne), le soleil à son coucher, il fit, avec la permission de Dieu, une image en argile représentant un oiseau, et, après une invocation au Tout-Puissant, il souffla sur ce simulacre; aussitôt l'oiseau agita ses ailes massives et s'envola dans une de ces obscures cavernes. Cet oiseau, c'est le *khofasch* (chauve-souris), qui ne sort de sa retraite qu'au moment où le soleil se couche. Chaque nuit, au Moghreb, le khofasch venait voltiger devant le Seigneur Jésus, qui se préparait alors, avec ses disciples, à la prière; dès qu'il s'était acquitté de ce pieux devoir, le Miséricordieux faisait descendre du ciel une table d'argent, garnie d'un linge d'une blancheur

qui éclairait les ténèbres; sur cette table se trouvait un grand poisson rôti, cinq pains, du sel et du vinaigre, des olives, des grenades, des dattes et de la salade fraîche, cueillie dans les jardins du ciel. Le prophète se rassasiait, et les anges de Dieu le servaient à table. »

Au bas de la montagne, où nous parvînmes sans accident, sinon sans émotions, nous retrouvâmes nos chevaux qui patientaient en broutant l'herbe au bord du torrent : pressés de suivre un si bon exemple, nous étions, un quart d'heure après, installés au bord de la fontaine d'Élisée, dans un site sauvage et charmant.

Une source abondante et limpide, assez considérable pour donner naissance à un petit ruisseau, a créé là, au milieu de l'aridité du désert, un îlot de végétation vivace. Les chênes ilex et Ægilops, les tamarix flexibles, les buissons du nebka entremêlent les tons variés de leur verdure, et servent d'asile à une multitude gazouillante ; le sanglier et la gazelle s'agitent dans les fourrés, effarouchant les

perdrix rouges et les geais d'azur; partout la vie déborde en fleurs odorantes, en bourdonnements harmonieux. Et cependant cette source fécondante, dont l'eau délicieuse coule le long de mon tapis et arrose mon repas du soir, était jadis une onde amère et corrosive qui portait partout la stérilité et la mort. Le prophète Élisée eut pitié des habitants de Jéricho, et, usant en leur faveur de la puissance miraculeuse qu'il venait d'hériter de son maître, il guérit ces eaux en y jetant une poignée de sel[1]. Profitant des suites du miracle, je me joignis au concert de reconnaissance qui s'élevait de chaque arbre, de chaque buisson, de chaque touffe d'herbe, pour saluer le soleil couchant, et, après une excellente tasse de café que mon escorte me fit au feu du bivouac, je me reposai, sous un ciel tout ardent d'étoiles, d'une journée longue et rudement employée.

Au petit jour je quittais l'oasis, tournant le dos à l'horizon blanchissant, pour remonter à Jérusalem. A quelques pas de la fontaine,

1. IV. Rois, II, 21.

le désert reprend ses droits; on ne voit plus, sur la terre grise et desséchée, au milieu du chaos des rochers âpres et nus, que quelques maigres plantes au feuillage crispé, aux longues épines; le chardon vivace, le *lycium spinosum*, le *paliurus spinæ Christi*, toutes plantes qui, selon différentes opinions[1], auraient prêté leurs rameaux piquants aux soldats de Pilate pour déchirer le front du Christ. Ne pouvait-on pas s'épargner bien des dissertations et arriver à une certitude positive en examinant, au point de vue *botanique*, la vénérable couronne d'épines que saint Louis, de retour des croisades, déposa dans la Sainte-Chapelle, à Paris?

Cette route de Jéricho à Jérusalem, qui, sur une longueur de cinq à six lieues, offre à ses deux extrémités une différence de niveau de près de mille mètres, semble être un gigantesque escalier que l'on a hâte de gravir pour

1. Selon Hasselquist, c'est le *nebka;* selon Chateaubriand, le *lycium spinosum;* d'après Mgr Mislin, le *paliurus spinæ Christi;* quelques auteurs proposent le zakou. (*Elæagnus angustifolia.*)

ouver un peu de fraîcheur; le premier gradin est à la fontaine des Apôtres, petite source où la tradition place l'histoire du bon Samaritain[1], ces ruines à droite sont, vous dira-t-on, les restes de l'auberge où le païen charitable fit soigner à ses frais le voyageur blessé par les brigands. La critique aurait beau jeu contre cette manie de localiser avec précision, même les lieux où se sont passés les faits d'un récit qui n'est peut-être qu'une parabole; mais ne faut-il pas orner autant que possible ce chemin ennuyeux et désert? Du reste, l'endroit a mauvaise réputation; c'est, ou ce fut évidemment une embuscade de voleurs; la pente qui s'élève longue et roide devant nous, la *montée d'Adommim*, ou *du Sang*, doit son nom à la fréquence des attentats qui l'ont rendue célèbre[2].

Nous la franchissons pourtant sans mauvaise rencontre, et arrivons au village de Bé-

1. Luc, chap. x.

2. *Adommim, quod interpretatur sanguinum, quia multus in eo sanguis crebris latronum fundebatur incursibus* (Hieron., *Ep. Paulæ matris*).

thanie. Sous les rois croisés, ce village, aujourd'hui misérable, avait dû aux souvenirs pieux qu'il réveille d'être traité fort libéralement, comme des ruines nombreuses en font foi ; la maison de Lazare, où le Sauveur reçut souvent l'hospitalité, fit place à une belle église fondée par la reine Mélisende ; une chapelle marqua l'emplacement de la maison de Simon le Lépreux, et perpétua le souvenir de cette femme dévouée qui parfuma les pieds du Christ[1] ; enfin la roche dont les flancs creusés servirent de sépulcre à Lazare fut aussi surmontée d'un édifice religieux, aujourd'hui converti en mosquée. On visite encore le sépulcre, et chaque année les chrétiens y célèbrent la messe : c'est un de ces tombeaux juifs si nombreux aux environs de Jérusalem ; seulement il a été revêtu intérieurement d'une muraille et d'une voûte en ogive : l'entrée, toute moderne, s'ouvre sur un escalier de vingt-quatre marches, et le souvenir de la résurrection de Lazare est encore si vivant, que

1. Matth., XXVI, 6 et suiv. — Marc, XIV, 3.

même les musulmans des environs apportent souvent dans la grotte leurs enfants malades, persuadés que la pierre a conservé quelque trace de la vertu divine du grand prophète Jésus, l'Esprit de Dieu.

Je descendis dans le vénérable sanctuaire, où je lus le récit touchant de l'évangéliste [1], bien digne de clore mon pèlerinage ; car dans une demi-heure je serai à Jérusalem, sans trouver occasion de mettre pied à terre. Ici, vers la gauche, se trouvait le village *des Figues*, Bethphagé ; un peu plus loin, le figuier qu'une parole du Seigneur dessécha. J'indique ces souvenirs, sans pouvoir me charger d'en montrer les traces matérielles, afin de ne pas mériter un reproche de négligence. Du reste, cette course se termine ici fort à propos ; le soleil commence à rappeler le climat de la mer Morte.

1. Jean, XI, 1 et suiv.

XIII

Hébron, Gaza, Naplouse, administration financière, Tibériade, Nazareth. — Légende de Qalé el Berr (Kléber).

Le nom de Jérusalem est si grand, il éblouit tellement l'imagination, que pour le pèlerin d'aujourd'hui la ville sainte et son territoire immédiat sont toute la Palestine; cependant nous serions injustes, et notre tâche serait remplie d'une manière incomplète, si nous passions entièrement sous silence les autres localités de ce pays prédestiné.

Nous plaçant en esprit au-dessus de la ville, jetons un coup d'œil sur toute la ré-

gion habitée par les anciens Hébreux ; nous remarquons d'abord que la pente générale de la terre promise incline du nord au sud, s'abaissant progressivement à mesure que l'on avance vers l'Égypte. Les montagnes, séparées de la Méditerranée par de larges et fertiles plaines, courent parallèlement à la côte en diminuant de relief, et leurs cîmes qui semblaient vouloir rivaliser avec les hauteurs du Liban, se confondent, à l'extrémité méridionale de la chaîne, avec les ondulations sablonneuses qui viennent s'effacer dans l'aride plateau de l'isthme de Suez. L'expression du livre saint est d'une justesse frappante : « Je vous ai fait monter hors du pays d'Égypte. » Et en effet, depuis l'isthme jusqu'aux confins du territoire des tribus septentrionales, c'est une ascension continue, un assaut vers les citadelles orgueilleuses du mont Liban, dont la Palestine forme le glacis.

Si nous voulions donner une géographie exacte du pays, il serait bon de commencer par le seuil méridional, et de nous avancer méthodiquement en remontant vers le nord ;

mais cette marche n'est point celle du voyageur que son impatience a porté du premier bond au centre, à Jérusalem. C'est donc de Jérusalem que nous allons partir pour visiter rapidement le pays des Philistins d'abord, la Samarie et la Galilée ensuite.

Nous connaissons le chemin qui mène aux vasques de Salomon ; en franchissant vers le sud l'amphithéâtre de collines qui entoure ces antiques réservoirs, nous nous engageons dans le sentier d'Hébron, à travers des vallées irrégulières et peu profondes que garnissent des halliers d'arbrisseaux toujours verts. Partout nous trouvons des traces d'une civilisation éteinte : tombeaux creusés dans le flanc des rochers, citernes nombreuses revêtues intérieurement de grandes pierres de taille. A deux heures de là, sur notre gauche, s'élève un mamelon conique dont la masse isolée domine les hauteurs voisines. Si nous demandons au moucre (conducteur des caravanes) le nom de ce point culminant, il nous répondra que c'est le *mont des Français*, appelé aussi par les Arabes *Djebel-Afrédis*. Cette

montagne, dont le sommet tronqué présente une assez large plate-forme un peu inclinée à l'est, fut le dernier refuge des croisés après la prise de Jérusalem. Elle ne doit pas sa forme à la nature seule : toute la partie supérieure du cône se compose de terres rapportées, et ce travail gigantesque fut l'œuvre d'Hérode, qui bâtit dans cette position dominante le château fort appelé de son nom *Hérodium*. Un système de tours rondes, reliées entre elles par des murs solides en pierres de taille, couronnait alors le sommet, aujourd'hui dégarni et jonché de ruines défigurées[1]. Au pied de la hauteur, à une petite distance vers le couchant, s'étalait la ville de Thécoa, patrie du prophète Amos et de cette femme dont la naïve diplomatie parvint à obtenir pour le rebelle Absalon le pardon du bon roi David[2]. Thécoa, ruiné depuis plus de quinze siècles, vit, en 1138, mourir dans une bataille sanglante Eudes de Montfaucon[3], et ne présente

1. Joseph., *Antiq. héb.*, XIV, 25; XV, 1. — *Bell. Jud.*, I, 11 et 16, — 2. II. Rois, XIV. — 3. Guillaume de Tyr, XV.

plus aux curieux que des débris insignifiants; quelques pans de murs écroulés, quelques fleurs de lis sculptées autour de la croix, sur des pierres rongées par la pluie et le soleil, rendent seuls témoignage du séjour de nos chevaliers dans ce désert. Au-dessous du sol, une vaste caverne où la main de l'homme n'a fait que compléter le travail de la nature, étend ses longues galeries bizarrement enchevêtrées, et forme une sorte de labyrinthe où l'on ne s'engage qu'avec précaution. Cette crypte n'est pas la caverne d'Odollam, quoi qu'en aient dit de pieux voyageurs, mais, telle qu'elle est, elle emprunte aux souvenirs de Thécao et au site sauvage qui l'entoure, un caractère de grandeur et d'étrangeté qui impressionne vivement l'imagination.

Voulant avoir une idée générale du pays, nous continuons à cheminer sur la route d'Hébron, cherchant par le souvenir à reconstituer, la Bible en main, les forêts ombreuses qui couvraient le sol à droite et à gauche, cachant dans les profondeurs de leur verdure les villes philistines d'Églon, de La-

chis, de Beitsour, de Halhoul. Le nom de cette dernière s'est conservé sans aucune altération jusqu'à aujourd'hui, plus heureux dans sa lutte contre le temps que la grande route qui conduisait de Jérusalem en Égypte et à Pétra. Cette belle voie a disparu, pas assez complétement, hélas! Ses débris disloqués encombrent le chemin actuel, barrant parfois la route, et risquant de faire trébucher nos chevaux.

Enfin, six heures après notre départ, nous entrons dans la vieille ville de Hébron, une des plus anciennes cités du monde, puisqu'elle fut bâtie sept ans avant Memphis. Elle porta longtemps le nom de *Kariat-Arba*, la ville d'Arba, l'un des princes des géants enakim; et cette appellation, qui signifie littéralement *Ville quatre*, a fourni ample matière aux recherches des amateurs d'étymologie. Quatre monticules bien distincts servent d'assiette aux quatre bourgades dont se compose Hébron : il est donc tout naturel de supposer que cette particularité a influé sur le nom de la quadruple ville. D'un autre côté, saint Jé-

rôme fait remarquer que Hébron a recueilli les restes des quatre grands patriarches Adam, Abraham, Isaac et Jacob. Les musulmans, aujourd'hui, l'appellent Khalil-er-Rahman, cité du Chéri de Dieu, c'est-à-dire d'Abraham.

Du reste, sans qu'il soit nécessaire d'y mettre le tombeau du premier homme, si poétiquement placé sur le mont Calvaire, ou de prétendre qu'il y fut créé, ce qui étendrait un peu loin de Damas le champ damascène, dont le limon forma son corps, la part de Hébron est assez belle, ses titres au respect du voyageur sont assez nombreux. Sous une de ses collines est la double caverne de Macpéla, où Abraham choisit sa sépulture et attendit la dépouille mortelle d'Isaac et de Jacob[1]. Sanctuaire vénéré de nos jours encore, cette grotte fut recouverte par sainte Hélène d'une église magnifique maintenant convertie en mosquée. L'accès en est interdit à tout autre qu'aux fidèles musulmans, et c'est grâce à des circonstances exceptionnelles que

Genèse, XXIII.

je pus, en faisant le tour extérieur de l'édifice, admirer la force et les dimensions de ses antiques matériaux. Quant à songer à pénétrer dans les cryptes, à vérifier si la caverne double a deux étages superposés ou deux compartiments sur un même plan, ce serait là une témérité périlleuse; les serviteurs du temple eux-mêmes frémiraient d'horreur à cette seule idée, car voici ce qui advint un jour à Seid Omar Ettaher, « le pur et pieux gardien du sanctuaire » :

Élevé depuis sa plus tendre enfance dans le service du lieu saint, Seid Omar Ettaher justifiait de son ardente piété par soixante ans de fréquentation du sépulcre révéré. L'ami du Miséricordieux (Khalil er-Rhaman, Abraham) n'avait pas de serviteur plus fidèle, et la pierre du cénotaphe qui, au milieu de la mosquée, marque l'emplacement exact du tombeau souterrain était, à chaque heure, polie comme un miroir par le front de l'homme pieux. Un jour qu'après un dernier rekâat (prosternation qui fait partie de la prière canonique) il restait absorbé, la face dans la

poussière, il vit en extase le patriarche; Abraham lui souriait, en disant : « O Taher, m'aimes-tu plus que la lumière de tes yeux ? — Oui, Seigneur, je t'aime plus que la lumière de mes yeux! — Eh bien! je veux t'accorder un privilége dont nul mortel n'a joui; descends dans la caverne, tu seras mon hôte dans la demeure où repose mon corps, et cette faveur sera pour toi un gage assuré de mon intercession auprès du Miséricordieux. » Le vieillard, inondé d'une joie infinie, se releva et obéit à la vision. Dès qu'il entra dans la grotte sainte, une odeur suave comme les parfums du paradis troubla ses sens et lui fit oublier d'annoncer son entrée par le mot *destour*, si bien que le rideau derrière lequel dorment en paix les épouses des patriarches étant resté entr'ouvert, il en jaillit une lumière plus éclatante que le soleil du midi, et la pupille du saint en fut brûlée. En sortant du sanctuaire il était aveugle pour toujours.

Nous, que le fanatisme jaloux met à l'abri d'un pareil accident, nous nous contentons

de parcourir le quartier des juifs, si curieux avec ses étroites ruelles où s'ouvrent les taudis de trois à quatre mille fils d'Isaac; puis nous descendons vers la grande piscine qui couvre l'entrée occidentale de la ville. Au-dessus de ce grand bassin furent exposés les pieds et les mains des meurtriers d'Isboseth, fils de Saül[1]. La piscine, en bon état, continue à fournir l'eau à la ville. Elle mesure soixante-six pas en tous sens, et l'on y descend encore par un escalier de quarante marches.

A la distance d'un quart d'heure, dans la direction du nord-ouest, un magnifique chêne s'élève au milieu d'une large vallée toute verdissante de figuiers et de vignes. Il provient peut-être d'un gland tombé par hasard de quelque dernier rejeton de la forêt de chênes de Mambré[2] et ses ancêtres auront prêté leur ombrage à Abraham. La grosseur des grappes de raisin qui mûrissent alentour rappelle aussi un souvenir biblique; on en trouve qui pèsent jusqu'à cinq kilo-

1. II. Rois, IV, 12. — 2. Genèse, XVIII.

grammes et ont une longueur de plus d'un mètre[1].

Continuons cependant notre course vers les plaines du sud; les collines s'effacent de plus en plus; la population sédentaire devient rare; nous voyons sur le sol jaunâtre ressortir, comme des taches sombres, les campements des nomades Téiaâ, Tarabim, Djehâlim. Ici cesse presque complétement l'action, partout si faible déjà, du gouvernement ottoman : le désert est trop près pour que les mœurs n'en ressentent pas l'inflence.

Voici Beitjibrim, l'ancienne Betogabris ou Éleuthéropolis, dont un arc romain signale l'ancienne splendeur. Sous cette ruine, une grotte étendue sert de refuge aux troupeaux pendant l'hiver, destinée bien prosaïque de la fameuse caverne d'Odollam[2]; et, à une faible distance dans l'ouest, entre Beitjibrim et Ghazzé, le petit village d'Esdoud rappelle la forte ville d'Azoth, qui soutint

1. Nombres, XIII, 24. — 2. I. Rois, XXII, 1; XXIV.

vingt-neuf ans le siége le plus long dont parle l'histoire.

Ghazzé, l'ancienne Gaza, sera le terme de notre excursion, puisqu'au delà le pays, sablonneux et désert, n'est déjà plus la Palestine, sans être encore l'Égypte. La captivité de Samson, qui enlèva les portes d'airain de la ville, le supplice du courageux Bœtis, que traîna autour des murs Alexandre le Grand, enivré de sa victoire, ne sont ici que des souvenirs; il faut, pour trouver quelque vestige des siècles anciens, aller jusqu'au bord de la mer, à Ascalon, éloigné d'une demi-heure; si l'on n'y rencontre plus un seul échantillon des échalottes que nourrissait le sol[1], on y verra, du moins, quelques fûts de colonnes, débris informes que se disputent les sables et les flots.

Retournons rapidement à Jérusalem ; les Bédouins qui nous entourent n'offrent pas de garanties suffisantes pour nous engager à

1. L'échalotte est originaire d'Ascalon, et s'appelle même *allium ascalonicum*.

prolonger notre séjour parmi eux; mieux vaut donc nous hâter d'achever le parcours du pays en remontant vers le nord.

De Jérusalem à Naplouse, en suivant la ligne des hauteurs qui, parallèle à la côte, semble une gigantesque chaussée entre les flots bleus de la Méditerranée et les sables blanchâtres de la vallée inculte du Jourdain, nous retrouvons tous les noms célèbres de la Bible, nous pouvons à tous ces misérables villages arabes attacher un grand souvenir, une pieuse tradition. Voici *Elbire*, l'ancienne Beeroth des Gabaonites qui outragèrent la femme du lévite d'Éphraïm[1]. Les voyageurs s'arrêtent avec délices auprès de sa fontaine dont les eaux limpides arrosent en murmurant les ruines d'une belle église gothique. Un jour de pieux pèlerins retournaient à Nazareth après avoir été offrir un sacrifice au temple de Jehovah. En arrivant à la fontaine, quand la caravane éparpillée dans la route se groupa pour faire halte, une mère et son époux virent avec dés-

1. Juges, XIX.

espoir que leur enfant unique ne les avait pas suivis. Éperdus d'inquiétude, ils retournèrent vers Jérusalem en le demandant en vain à tous ceux qui passaient, et c'est dans la ville sainte, sur le parvis du Temple, qu'ils retrouvèrent le divin enfant assis au milieu des docteurs émerveillés, discutant avec eux les points les plus ardus de la loi[1]. Cette église rappelait l'angoisse de la Vierge mère, comme un peu plus à l'orient ces blocs de pierre rappellent que Jacob, en y reposant sa tête fatiguée, y eut la céleste vision des aspirations de l'âme vers son créateur. C'est tout ce qui reste de Béthel, l'ancienne Louz[2]. Moins célèbre qu'elle jadis, Gofna l'éclipse aujourd'hui et vit encore dans le nom de Gifné, étalant au soleil la masse blanche d'une belle maison d'hospitalité récemment élevée par le patriarche latin. Précieuse étape pour le voyageur, car le khan de Lebna ne lui offre plus pour asile que des ruines s'effaçant de jour en jour sous l'herbe épaisse que nourrit sa fontaine. Bientôt il

1. Luc, II. — 2. Genèse, XXXV.

aura disparu comme Silo sa voisine, sans laisser plus de traces.

Engageons-nous dans la longue vallée qui conduit à Naplouse à travers les montagnes de la Samarie, nous y saluerons en passant les puits de Jacob ou de la Samaritaine[1], et la blanche coupole d'un oratoire musulman élevé sur le tombeau du patriarche Joseph[2]. Évoquons à l'aspect de ces deux montagnes qui surgissent au couchant, le souvenir de la grande cérémonie religieuse par laquelle Josué installa son peuple dans la terre promise, car nous sommes au pied des monts Hébal et Garizim[3].

Blottie au fond d'un vallon fertile où des sources abondantes entretiennent une douce fraîcheur, Naplouse s'étend au milieu de la verdure de ses jardins, et dort paresseusement à l'ombre d'une forêt d'oliviers qu'émaille le feuillage plus vif des grenadiers et de nombreux arbres à fruits. Quand au prin-

1. Jean, IV, 6. — 2. Deutér., XXVII. — 3. Josué, XXIV, 32.

temps les premiers rayons du soleil percent cette voûte sombre, les jeunes Naplousaines courent pieds nus sur le gazon naissant et y cherchent avec ardeur les violettes qui s'y cachent, pour en préparer, avec du sucre pilé, des pastilles dont le parfum aromatisera pendant les chaleurs d'été les cherbets des oisifs de Damas et de Jérusalem. C'est, avec les pastèques à chair rose et les abricots savoureux, l'objet du principal commerce du pays. N'est-on pas tenté de supposer, avec des occupations si douces et si paisibles, une population de mœurs simples et aimables, une Arcadie sous le beau ciel syrien ? Et pourtant les gens de Naplouse sont les plus remuants, les plus intraitables de la province. Animés d'un fanatisme farouche, ils regardent l'étranger comme un ennemi, et ne cessent entre eux de se livrer des combats sanglants. Ont-ils donc conservé rancune de la perfidie dont Sichem fut victime de la part de ses hôtes les Hébreux, quand Hémor et ses guerriers furent égorgés par les fils de Jacob ? Malgré le naturel peu hospitalier des Naplousains, le voyageur peut

séjourner parmi eux quelques jours, garanti par le prestige du nom d'européen et par l'influence redoutée des autorités consulaires. Il aura le temps d'aller sur le Garizim reconnaître les traces du temple que le grand schisme des dix tribus y éleva; il pourra rechercher le tombeau de Josué à Timnathsera[1], visiter le grand rabbin de la secte samaritaine, ce curieux débris si persistant des Cuthéens convertis au culte de Jehovah. Enfin il aimera peut-être à observer, comme nous l'avons fait tant de fois, les mœurs des villages de la montagne, car l'empreinte s'y est conservée plus franche, plus saillante que partout ailleurs, garantie par l'organisation féodale, que nul effort n'a encore pu détruire.

Lorsqu'on arrive, au moment où le soleil se couche, à la fontaine près de laquelle on dressera la tente pour le repas du soir, on est frappé du caractère antique de la scène qui s'offre aux yeux : des enfants poussent à grands cris dans la campagne les troupeaux qui vien-

1. Josué, XXIV, 30.

nent de se désaltérer ; les jeunes filles sortent du village portant gracieusement sur la tête ou sur l'épaule les vases de terre cuite à forme sculpturale qu'elles vont remplir en causant ; tous les toits lancent vers le ciel empourpré de minces nuages blanchâtres dont l'odeur pénétrante décèle le combustible immonde qui les produit. A cent pas de la source, sous un caroubier au feuillage épais, sur un terrain aplani et battu comme une aire, sont accroupis en cercle des vieillards à longue barbe blanche, drapés majestueusement dans leurs manteaux de laine rayée. C'est là que, savourant avec lenteur la fumée de longs tchibouqs, ces chefs du peuple (*ichktiarié*, vieillards) discutent les intérêts de leur petite république. Approchons-nous et prêtons l'oreille afin d'étudier sur le vif le jeu de l'administration.

Les nuzzar (chefs du canton) sont revenus de la ville, annonçant que le mutsellim (sous-gouverneur) avait reçu l'ordre de percevoir des villages de son arrondissement une somme de dix mille piastres, pour laquelle le caïmacan (lieutenant du gouverneur) n'aura pas la

patience d'attendre. La part de notre village serait de mille piastres, eu égard à sa population; mais ces braves gens qui, au lieu de se reposer, veillent en ce moment d'une façon toute gratuite aux intérêts municipaux n'ont-ils pas droit à quelque avantage? On décide donc, non pas que les membres du conseil seront exempts de contribuer, cela va sans dire, mais qne l'on fera payer à la commune mille cinq cents piastres. C'est plus prudent si l'on craint des non-valeurs, et dans le cas d'une rentrée parfaite, il y aura pour nos sages une gratification bien méritée.

Dans quelques jours, les mille cinq cents piastres seront réunies, et les mille piastres demandées par le mutsellim lui seront remises. Ce fonctionnaire plein de prévoyance avait taxé à dix mille piastres les dix villages de la circonscription, bien qu'il ne fût obligé d'en verser que six mille à la caisse du caïmacan; il prélèvera donc le prix de son habileté, sans faire tort au fisc d'un seul para.

Le caïmacan concentrera dans ses mains intègres les versements des divers mutsellim,

une trentaine de mille piastres par exemple, et enverra au pacha, gouverneur de la province, vingt mille piastres. De quoi pourrait-on se plaindre, c'est la somme à laquelle le district de Naplouse a été taxé, et l'on envoie cette somme à la caisse centrale, nette de tous frais de perception, sans que le trésor ait eu à subir aucune perte, aucune dépense!

Le pacha, heureux d'avoir reçu des cinq caïmacans placés sous ses ordres une belle somme de cent mille piastres, se hâtera de témoigner de son zèle envers la Sublime Porte, en expédiant au trésor bien garni (khaznéï amiré) les soixante mille piastres qu'on lui avait ordonné de percevoir, somme bien minime dont la modération prouve les sentiments paternels de Sa Hautesse.

Cela se passe toujours de cette manière; aussi les emplois publics, bien que gratuits ou très-peu rétribués, deviennent-ils le but de la convoitise générale. Ils sont ici, comme partout en Syrie, le monopole de quelques familles rivales, Kayssi ou Yéméni, qui n'ont d'autre désir que de se supplanter à tour de rôle,

chaque fois qu'arrive à Jérusalem un nouveau pacha. Quand, au moyen d'un riche présent de bienvenue, un Yéméni a pu obtenir du fonctionnaire de la Sublime Porte la lieutenance de Naplouse, à tous les degrés de l'échelle administrative, les Kayssi sont renversés et redeviennent matière taillable et corvéable; à moins pourtant qu'ils ne se sentent assez forts pour défendre les armes à la main leur position menacée. Alors les *Djéroud* s'assemblent comme des nuages de *sauterelles*[1], le cri de guerre court de village en village, les plantations sont brûlées et coupées, le sang coule appelant le sang. Le gouvernement ottoman finit par s'émouvoir de ces désordres qui nuisent à la rentrée des impôts et cherche à mettre les rivaux d'accord en s'adjugeant l'huître; il envoie donc un caïmacan ottoman afin de ne point faire de jaloux. Le procédé est infaillible; les compétiteurs font immédiatement la paix et s'entendent.... pour chasser l'intrus et recommencer la lutte après son départ.

1. En arabe, les deux mots ont une même racine.

Jamais les gouverneurs étrangers n'ont été heureux dans cet indomptable pays; à deux heures de Naplouse, dans le nord-ouest nous voyons les ruines de Chomron ou Samarie, la capitale des rois d'Israël[1], qui, sans être rendue plus sage par la terrible sévérité de Salman-Assar, brûla vif son gouverneur Andromaque, lieutenant du grand Alexandre. Le conquérant la dépeupla et en fit une colonie macédonienne. Plus tard, Hérode y construisit de magnifiques monuments et la dédia à Auguste en lui donnant le nom de Sébaste. Il ne se doutait guère que sa royale générosité ferait moins pour la ville que le souvenir d'un de ses crimes; on a oublié les palais dont les ruines déshonorées jonchent le sol, et depuis sainte Hélène, la dépouille mortelle de saint Jean-Baptiste a fait vivre dans la mémoire des hommes le nom de Sébaste. Cette pieuse princesse y construisit une belle église sur le tombeau du Précurseur; au temps même de saint Louis, des religieux y entretenaient en-

1. I. Rois, XVI, 24.

core une chapelle dotée par le saint roi d'une rente de vingt livres[1].

Plus loin vers la côte, un autre vestige de la vanité d'Hérode et de son asservissement aux Romains gît, abandonné loin de la route des pèlerinages; c'est le cadavre de Césarée, vaste carré long dont le grand côté a près d'un kilomètre de développement. Ses murailles croulantes ne la défendent plus contre les nomades Beni Sakar, qui viennent de temps en temps camper dans ses rues désertes; les corbeaux et les chacals y remplacent par leurs cris lugubres les accents voluptueux des belles esclaves de l'Ionie qui charmaient l'ennui du proconsul romain, alors que Césarée, devenue Colonia Flavia, avait succédé à Jérusalem comme capitale de la Judée.

Continuons à remonter vers le nord; une haute chaîne transversale vient couper la longue arête dont nous avons suivi les sommités, projetant presque dans la mer sa masse im-

1. Bollandistes, 29 août. — Tillemont, I, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*

posante. Voilà le promontoire du Carmel; « voilà le Carmel désert et toutes ses villes détruites[1]. » Au sommet du cap, tout couvert de buissons et d'herbes aromatiques, s'élève une construction majestueuse sur laquelle flotte le drapeau de la France. Chrétien et Français je devais être, à ce double titre, bien reçu dans le beau couvent de Notre-Dame du Carmel.

Après une visite à l'école des Prophètes, à la grotte d'Élie, qui s'ouvre au fond de la nef de l'église, au cénotaphe élevé à la mémoire des Français morts au siége de Saint-Jean d'Acre, admirons du haut de ce gigantesque piédestal le panorama qui se déroule au loin à nos yeux. Sous nos pieds Caïffa, qu'un grand prêtre dépouilla de son nom de Porphyrion[2], se mire dans les eaux bleues de son golfe, en face d'Acca, sa rivale. Celle-ci nous rappelle par les différents noms qu'elle a portés sa stratégique valeur, qui en a fait de tous temps la citadelle de la Palestine. Nommée Acco par un roi des anciennes dy-

1. Jérémie, IV, 26. — 2. Quaresmius, VII, chap. IV.

nasties d'Égypte, Ptolémaïs par un des Lagides, Saint-Jean d'Acre par les historiens des croisades, elle a vu s'arrêter enfin sous ses murs la marche de Bonaparte, et l'Europe doit peut-être à la résistance de cette bicoque les grands événements qui ont signalé le commencement du siècle.

Entre Acca et Caïffa coule le torrent de Kisson dont les eaux reçurent les cadavres des soldats de Sisara[1] et furent ensanglantées par le massacre des faux prophètes. Cette vaste plaine qui s'étend à perte de vue et agite comme des vagues ses épis flexibles, c'est la plaine d'Esdrelon ou de Mageddo, aujourd'hui nommée Merj Beni Amer, beau champ de bataille que dominent d'un côté le Carmel, de l'autre le Thabor. Si vous la parcourez autrement qu'en voyageur qui passe, si vous aimez, à la halte du soir, les longues causeries avec les vieux Bédouins qui en peuplent la solitude, vous verrez à ces grands noms, à ces antiques souvenirs se mêler des noms presque contem-

1. Juges, IV.

porains, des souvenirs récents, déjà défigurés par la rouille légendaire.

Un jour, vous dira-t-on, des guerriers vinrent du pays des Francs pour assister Salah Eddin contre le sultan de Constantinople; ils étaient vêtus de fer, et portaient sur la tête des tarbouches d'or surmontés d'une flamme semblable à l'arc-en-ciel; leur chef s'appelait Qalé-el-Berr, *la forteresse du pays* (Kléber), et nul cavalier ne pouvait tenir contre lui. Un jour les Turcs, plus nombreux que les mouches qui s'abattent sur un rayon de miel, attaquèrent sa petite armée; il parvint à ouvrir à ses compagnons un chemin vers la mer, et resta seul au milieu des ennemis. Les cadavres qu'il amoncela autour de lui étouffèrent son cheval, et ce fut à pied qu'il continua le combat. Un pacha, renommé par sa vigueur, voulut se mesurer seul à seul avec le héros, espérant le vaincre, affaibli qu'il était par la fatigue; il lui proposa un combat singulier avec cette condition que nul n'inquiéterait le vainqueur, et que la bataille cesserait, quelle que fût l'issue de la lutte. Qalé-el-Berr accepta,

et quand son adversaire se précipita sur lui, d'un seul revers de son sabre, il abattit la tête du coursier et coupa le cavalier par le milieu du corps. Le Pacha portait dans sa riche ceinture dix mille ghazi (pièces d'or de 20 piastres), et cette cuirasse d'un nouveau genre n'avait pu arrêter le sabre irrésistible du guerrier franc. Les Turcs émerveillés respectèrent la volonté de leur chef, et Qalé-el-Berr, s'en retourna paisiblement vers les siens, après avoir chargé sur ses épaules le cadavre de son cheval, qu'il ne voulait pas laisser entre les mains de ses ennemis.

En gravissant le cône arrondi du Thabor, nous complétons la vue d'ensemble que le Carmel vient de nous offrir, en plongeant du regard jusque vers les derniers confins de la terre d'Israël. Autour de nous se montrent Séphoris, qui revendique l'honneur d'avoir vu naître la sainte Vierge, Cana où se fit le premier miracle[1], le mont Hittim, chaire grandiose d'où le Maître proclama la béatitude des

1. Jean II.

pauvres et des malheureux, Naïm avec son touchant souvenir de l'orphelin ressuscité, Tibériade assise au bord d'un lac bleu qui baigne les débris ignorés de Betsaïde, de Corozaïm, de Capharnaüm, enfin Nazareth, la reine de la contrée pour tout cœur religieux, Nazareth dont le nom glorieux fermera cette énumération déjà si longue.

Bâtie en gradins dans un amphithéâtre de montagnes, au milieu de roches blanchâtres qui font mieux ressortir la verdure naissante de ses figuiers, Nazareth est le sanctuaire où commença le rachat de l'humanité; c'est là que l'Éternel descendit dans le sein d'une vierge pour guérir nos misères en les partageant, et tout voyageur qui lit sous l'autel de l'église, ces mots ineffables : « Ici le Verbe s'est fait chair, » s'abîme dans la grandeur du mystère de la clémence divine, et reste anéanti entre les crimes du passé et les espérances de l'avenir.

XIV

Topographie de l'ancienne Jérusalem.

A Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, on montre un morceau de marbre indiquant l'axe central de la terre : Jérusalem en effet est bien le centre du monde. Vers cet endroit, si grand dans l'histoire morale de l'humanité, convergent, comme autant de rayons, les longues files de pèlerins qu'y envoient tous les points de l'horizon.

La ville sainte est saluée de ce titre glorieux

par toutes les nations : chrétiens, juifs, musulmans en font le but de leur pèlerinage; les peuples les plus divers, les sectes les plus opposées s'y donnent rendez-vous, préludant à la grande assemblée qui doit un jour réunir tous les fils d'Adam à la vallée de Josaphat.

Lorsqu'on y séjourne quelques mois, on cherche donc naturellement à rétablir la topographie de l'ancienne ville, à en reconstruire les enceintes, à replacer les monuments sur leurs bases, espérant, par ce travail, rendre plus saisissants encore ses vicissitudes et ses malheurs. La tâche est difficile; beaucoup ont échoué; quelques-uns, le célèbre d'Anville, le docteur Schultz et M. de Saulcy, ont eu le bonheur de faire des découvertes importantes. Nous avons essayé aussi, mon savant collaborateur Lequeux et moi, de diriger un nouveau rayon de lumière sur ce point, et, sans imposer notre système, nous le soumettons à l'appréciation du lecteur comme étant le résultat d'études consciencieuses et d'un séjour prolongé en terre sainte.

Plaçons-nous au nord de Jérusalem, sur

un tertre isolé qui couronne le versant gauche de la vallée naissante du Cédron, en venant de Naplouse. C'est le *Scopus*, l'observatoire où s'arrêta Titus pour prendre ses premières dispositions et fixer son plan d'attaque. Ouvrons Tacite au livre V de ses Histoires, paragraphe 3 : « Deux collines très-élevées, barrées par des murs tirés obliquement, et intérieurement sinueux, en ligne brisée.... » La description est exacte; devant nous deux collines s'allongent dans le sens du méridien; celle de gauche ayant son point culminant au nord, va en déclinant vers le sud; celle de droite, à peu près parallèle à la première, suit une pente opposée du sud au nord. Entre les deux s'ouvre une large vallée que traversaient les murs des trois enceintes, semblables à des échelons qui réuniraient les deux montants d'une échelle double, représentée ici par les levées des deux collines.

Tout cet ensemble, collines et vallées, forme une sorte de presqu'île dont l'isthme serait au nord, et que, des trois autres côtés, cerneraient des vallées profondes; à notre gauche,

c'est-à-dire dans l'est, la vallée du Cédron; à notre droite et au sud, la vallée de Beni-Hinnom.

La colline la plus haute, celle de l'ouest, a son point culminant au sud, et, après un ressaut sensible vers le tiers de sa hauteur, va en s'abaissant vers le point opposé. Tout au contraire, l'autre colline, comme nous l'avons déjà dit, a son faîte le plus élevé vers le nord, et forme trois plateaux diminuant de hauteur et allant vers le sud.

Commençons par celle-ci. La partie la plus haute à la droite d'un observateur placé sur le mont des Oliviers est la colline de *Bézétha;* elle domine un quartier d'une surface presque plane, où se trouvent l'église de Sainte-Anne et celle de la Flagellation; tout ce quartier, le dernier réuni à la ville, est ce que Josèphe appelle la ville neuve, *Cœnopolis*[1].

Moins haut que la colline de Bézétha, le large plateau qui sert d'esplanade à la mos-

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI. — Livre II, chap. 24.

quée d'Omar s'appelait *Moryah;* à partir du coin de l'enceinte sacrée, un autre plateau plus bas encore, qui va finir au-dessus de la fontaine de Siloë, se nommait *Ophel.*

Maintenant prenons l'autre colline, en commençant par le sud : le plateau supérieur où est Nebi Daoud était *Sion;* à la hauteur du château actuel, le niveau s'abaisse, et cet abaissement était bien plus considérable autrefois : aujourd'hui encore, lorsqu'on veut bâtir, il faut creuser les fondations jusqu'à 30 mètres; le reste de la colline, depuis le gros dôme du Saint-Sépulcre jusqu'à la porte de Damas, portait le nom *d'Acrâ*, bien que, dès l'endroit où l'abaissement devient plus marqué, on considérât le reste inférieur d'Acrâ comme une colline distincte, la « troisième colline plus basse[1] et innomée » dont parle Josèphe.

Nous allons nous efforcer de justifier notre dire, en commençant par la colline qui forme

1. Il y avait une troisième colline, naturellement plus basse qu'Acrâ et séparée par une autre large vallée. *Bell. Jud*, livre VI, chap. VI.

la levée de l'ouest, c'est-à-dire par Sion et ses annexes.

D'après la description de Josèphe[1], l'ancienne Jérusalem de l'époque des rois, du temps de Néhémi et des Machabées, avant les agrandissements qui y furent faits par les princes de la dynastie iduméenne, se composait de deux parties (sans parler du temple et de ses dépendances) : l'une sur le mont Sion, la haute ville, *forum* supérieur, ou château, et l'autre sur une portion du mont Acrâ, la basse ville ; entre les deux existait un vallon nommé *Tyropœon* (ou des fromagers), dont la cavité se prolongeait jusqu'à Siloë.

Tout d'abord avertissons que ce vallon a disparu complétement, comblé dès le temps de David et de Salomon[2], même dans sa partie la plus basse, où le pli de terrain était plus marqué. Si nous entrons en ville par la porte de Jaffa, après l'espèce de place que

1. *Bell Jud.*, livre VI, chap. VI.
2. III. Rois, XI, 27.

nous laissons à notre droite, si nous nous enfonçons dans le long bazar en pente qui se présente devant nous et conduit toujours en descendant jusqu'aux environs du Mehkémé, nous suivrons le tracé de l'ancien Tyropœon, sur un sol de remblais élevé au-dessus du fond primitif du ravin de 20 à 30 mètres, remblais établis par Salomon et continuellement exhaussés par l'accumulation des quatorze ruines de Jérusalem; nous verrons à main droite le relief de Sion s'accuser par la pente des rues, qui toutes vont en remontant; mais à gauche nous trouverons Acrâ de plain pied, car la marée montante des décombres l'a atteint jusqu'au sommet, et en a effacé la saillie : si nous doutons, les sondages faits malgré eux par les propriétaires nous feront connaître la vraie pente du sous-sol, puisque la profondeur à laquelle il faut creuser pour établir des fondations diminue rapidement de 25 à 10 mètres jusqu'à la moitié de *Hart-en-Nassara* (rue des Chrétiens)[1], devenant moin-

1. Pour la construction d'une maison bâtie par les

dre encore à mesure qu'on s'éloigne du long bazar. Mais, au lieu de nous en éloigner, continuons à descendre la pente jusqu'aux deux tiers de sa longueur; là, nous verrons disparaître le relief du mont Sion à droite, et traversant quelques ruelles du quartier juif pour arriver à l'endroit des lamentations, nous distinguerons parfaitement le pli du terrain s'accentuant de plus en plus en se dirigeant vers Siloë.

Généralement on fait du Tyropœon la vallée qui sépare les deux grands systèmes de collines, vallée si apparente lorsqu'on voit la ville du haut du Scopus. Mais alors, sous peine de contredire la description de l'historien juif, on est forcé de voir Acrâ dans le monticule élevé que surmonte le *Tekkiè* des derviches tourneurs; et c'est heurter de front les témoignages précis de Josèphe, qui appelle cette colline *Bézétha*, et en fixe la position à plusieurs reprises d'une manière

religieux grecs au bas de la piscine intérieure dite d'Ézéchias.

claire et indubitable, comme nous le verrons plus loin.

On m'objectera encore que mon explication donne le nom d'Acrâ à la colline célèbre où le Christ a été crucifié, tandis que l'Évangile appelle cette éminence, ou du moins une de ses parties, « Golgotha, c'est-à-dire le lieu de la tête chauve ou du crâne[1] ; » que de plus le Calvaire était hors de la ville, et ne pouvait, par conséquent, servir d'assiette à la ville « inférieure, » selon les expressions de Josèphe.

J'accepte l'objection, dont je compte me faire une arme irrésistible. Bien que les Évangiles ne précisent pas la position du Golgotha[2], bien que les mots de saint Paul : « Il souffrit hors de la porte[3], » puissent s'appliquer à une porte de la cité débouchant dans la basse ville[4], j'admets que le lieu du sup-

1. Matth., XXVI, 33. — Marc, XV, 22. — Luc, XXIII, 33. — Jean, XIX, 17.

2. *Eduxerunt eum*, ils le firent sortir, peut très-bien s'appliquer à la sortie hors du prétoire.

3. *Ep. ad Hebr.*, XIII, 12; *extra portam passus est.*

4. Voy. chap. III, notre explication sur la prison de Saint Pierre.

plice ait été hors de l'enceinte des murs, puisque les seconds remparts prenant naissance à la porte des jardins peuvent parfaitement laisser à gauche l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre. Mais on me concédera bien que Josèphe, en disant : « Acrà supporte la ville inférieure, » ne prétend pas que la ville inférieure couvrait Acrâ en entier, sans en laisser libre une seule partie. Voici d'ailleurs qui me semble plus concluant :

Acrâ (dont la Bible ne fait jamais mention, pas plus que de Bézétha) doit, dit-on, son nom à la forteresse [1] qu'y fit construire Antiochus Epiphane. Il est possible, en effet, que le roi syrien ait appelé sa citadelle Acrâ, bien que Sion mérite mieux ce nom dans le sens qu'il a en grec, et qu'il y ait été amené par une de ces assonances fréquentes dans les rapports de peuples ayant des langues différentes. Il aura trouvé le mot hébreu Aqrâ [2] en posses-

1. Ακρα, sommité, lieu haut, comme dans Acropole.
2. En hébreu, *qarah*, *aqrâ*, *tête chauve*, *caput calvum*,

sion de désigner cette localité, et l'aura adopté comme convenant à son projet d'y bâtir une forteresse. *Aqrâ* le *sommet chauve*, ou le *lieu du crâne*, ne pourrait se traduire plus exactement que par *calvariæ locus*, par le mot français calvaire, qui en dérive, et porte si évidente sa marque étymologique. Je tiens donc plus que jamais à identifier Acrâ avec le Calvaire.

Quant à la troisième colline dont Josèphe ne donne pas le nom, colline plus basse qu'Acrâ, mais qui, au temps des Asmonéens, se mit de niveau avec elle, c'est la pente qui, de la VIIe station de la voie Douloureuse, s'en va mourir à la IIIe station; et la vallée entre elle et le temple, vallée plus large que profonde, n'est autre que la longue rue qui joint la porte de Damas au Mehkémé.

Maintenant nous en avons fini avec l'ouest; attaquons le système des collines orientales, en commençant par le mont Moryah sur le-

cranium, comme en arabe qarâ, crâne, et aqrâ chauve, de calvitie naturelle ou maladive.

quel fut le temple de Salomon. Plus connu que les autres, il est plus facile à déterminer.

Là où s'étend aujourd'hui la belle esplanade de la mosquée d'Omar, était un mamelon assez fortement dessiné pour que Josèphe l'appelât colline très-rude [1]. Le plateau qui en faisait le sommet, et dont la roche sacrée des musulmans est un indice, suffisait à peine pour la maison de Dieu et son parvis, de sorte que, peu à peu, le Moryah, défiguré, rasé ici pour être remblayé là, produisit la surface unie que nous voyons; il avait pour contours les limites actuelles du parvis de la mosquée d'Omar.

Au sud du Moryah, et plus bas que lui, était le mamelon d'Ophel, s'allongeant comme un promontoire entre la vallée du Roi (vallée de Josaphat) et la vallée, bien dessinée en cet endroit, de Mello ou de Tyropœon, qui va déboucher à Siloë. Ophel est souvent citée dans la Bible; c'était naturellement, vu la

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.

proximité, le quartier favori des serviteurs appelés au temple par un service journalier [1]. Presque isolé, grâce aux accidents du terrain, il est considéré par Josèphe comme une sorte de faubourg [2].

Au nord du Moryah s'élève un monticule plus saillant que ce dernier, couronné aujourd'hui par une ancienne église convertie en couvent de derviches; c'est Bézétha, décrit ainsi par l'historien de la *Guerre des Juifs* : « La colline de Bézétha, séparée (par des fossés) de la tour Antonia et jointe à une partie de la ville neuve, dominait tout, et seule se dressait dans la région septentrionale du temple [3]. » Cette désignation est bien claire, et si l'on pouvait conserver quelque doute, il suffirait de remarquer que toutes les attaques faites contre la ville de ce côté commencent toujours par s'adresser à Bézétha pour atteindre Antonia (sur la position de laquelle tout le monde est d'accord) et la face septentrionale du tem-

1. II. Esdras, III, 26. — 2. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI. — 3. *Bell Jud.*, livre VI, fin du chap. VI.

ple. Ainsi Florus (68 ans avant Jésus-Christ) « pousse devant lui la multitude par l'entrée que l'on nomme Bézétha, voulant passer, pour occuper Antonia et le temple [1]. » Plus tard, au commencement de la grande et fatale sédition, « Cestius traverse Bézétha et Cœnopolis, et brûle le marché des matériaux [2]. » Or, tout le quartier bas au-dessous et à l'est de Bézétha, c'est-à-dire Cœnopolis, se nomme aujourd'hui quartier de *Babhotta*, c'est-à-dire de la Porte de l'Entrepôt ; n'y aurait-il pas dans cette curieuse coïncidence une manifestation nouvelle de la persistance des traditions chez les peuples sémitiques ?

Si notre lecteur a eu la patience de lire attentivement et le doigt sur le plan cette longue et aride description des collines sur lesquelles était bâtie et repose encore aujourd'hui Jérusalem, il doit avoir maintenant une idée à peu près exacte de la ville au temps de sa grande chute. Nous allons essayer de com-

1. *Bell. Jud.*, livre II, chap. xv.
2. *Bell. Jud.*, livre II, chap. xxiv.

pléter notre exposition, au risque de le fatiguer et de lui faire abandonner la partie.

Lors du siége par Titus, Jérusalem avait une triple enceinte, ou, pour parler plus exactement, une enceinte dont la partie nord, moins défendue par la nature, avait été triplée au moyen de trois murs successifs ; sur les autres faces, la configuration du terrain rendait inutile ce luxe de défense ; car, grâce à la vallée de Beni-Hinnom à l'ouest et au sud, et à celle du Cédron à l'est, la place était presque inaccessible [1]. Le périmètre total de l'enceinte (nous parlons de l'enveloppe continue à l'extérieur, sans nous occuper des murs intérieurs) mesurait 33 stades, le stade étant de 76 toises [2] ou 476 pieds, soit 152 mètres.

Et d'abord, tous ou presque tous les auteurs qui ont traité de la matière, comprennent dans le mur général de ceinture, comme troisième et dernier agrandissement de la ville, cette partie au nord, aujourd'hui plantée d'oliviers,

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.
2. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple*, d'Anville, fin du § 6.

qui va de la porte de Damas aux tombeaux des rois. Nous espérons prouver sans réplique que cette opinion est erronée.

« L'enceinte de la ville offre un développement de 33 stades. » Josèphe ne peut être accusé de faire des évaluations trop basses; il est toujours porté à exagérer plutôt qu'à amoindrir. Ainsi il exagère évidemment quand il parle de la population de la ville; il exagère évidemment quand il donne la mesure des blocs de pierre employés par Hérode. Comment supposer alors qu'il aurait à plaisir restreint le développement des murs, en leur donnant un périmètre de 33 stades? Pourtant, si le tracé généralement admis est conforme à la vérité, nous trouverons, le cordeau ou le compas à la main, 9 stades ou près d'un tiers de plus, soit un total de 42 stades.

Ce n'est pas tout: dans le système que je combats, où placera-t-on le second mur? Forcément là où se développe l'enceinte actuelle au nord, c'est-à-dire de la porte de Damas au coin oriental, vis-à-vis du grand arbre de *Kermeccheikh;* en effet, la gigantes-

que coupure de la colline de Bézétha, entre les murailles actuelles d'un côté et la grotte de Jérémie de l'autre, les travaux considérables qui ont taillé le rocher sur trois ou quatre points de la ligne des fortifications aujourd'hui existantes, témoignent d'efforts et d'ouvrages d'art qu'on ne peut attribuer à l'époque sarrasine, ni aux croisades, ni aux Turcs; ils portent le cachet irrécusable d'une œuvre juive; personne n'aura l'idée de le nier. Dans ce cas donc, le second mur ainsi tracé, il arrive que derrière ce mur se trouvait, comme troisième mur de défense au nord, le mur du temple, élevant sa masse depuis la piscine probatique jusqu'à la tour Antonia; et nous voyons pourtant Pompée, lorsqu'il attaqua la ville par le nord (avant la construction de la troisième enceinte), battre immédiatement le mur septentrional du temple, sans avoir eu aucun autre obstacle à franchir que les fossés, qu'il fit combler par ses soldats [1]. Nous voyons encore Titus, maître du premier mur, attaquer An-

1. *Bell. Jud.*, livre I, chap. v.

tonia et le nord du temple sans avoir été arrêté par d'autres ouvrages intermédiaires. Il est donc évident qu'entre le premier mur d'une part, Antonia et le temple de l'autre, il n'y avait aucune défense en relief à enlever, et qu'ainsi, de deux choses l'une : ou l'enceinte actuelle, et par conséquent la tranchée dans le roc qui sépare la grotte de Jérémie de la ville, n'existaient pas et ne sont pas une œuvre juive, ou bien c'est le premier mur, l'enceinte de la ville neuve, qui fut attaquée et enlevée par Titus à l'ouverture du siége.

On dira que « cette enceinte, commençant à la tour Hippicus et tirant vers le nord, faisait à la tour Pséphina un coude vers l'est, passant par les cavernes royales, et allant dans la même direction jusqu'au monument du Foulon, d'où elle se recourbait pour aller au Cédron rejoindre le vieux mur [1]; » que la tour Pséphina était en face des monticules blanchâtres qu'on laisse à gauche pour aller à Naplouse par la porte de Jaffa, puisqu'on en

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.

voit encore les arasements formés de blocs considérables; que les cavernes royales sont les tombeaux des rois, à 500 mètres de là dans l'est; que par conséquent il faut faire passer par ces deux points le tracé du premier mur ou mur d'Agrippa. On sera peut-être de meilleure composition plus loin, et l'on avouera que, du monument du Foulon à la porte Saint-Étienne (où commence le vieux mur), la distance étant de 1 300 mètres, c'est-à-dire de la moitié du front oriental de la place, il est assez étrange que Josèphe en parle si légèrement, et ne dise pas au moins « que le mur neuf continue à longer la vallée du Cédron jusqu'à ce qu'il se raccorde avec l'ancien. »

Je reconnais l'exactitude de la citation de Josèphe; je m'en empare à mon tour, et je prétends arriver à démontrer que, toutes les identifications qu'on m'oppose étant autant d'erreurs, l'objection n'a plus de base et laisse subsister intacte mon opinion.

En effet, la tour Hippicus étant près de la porte actuelle de Jaffa (c'est un point acquis dont tout le monde convient), « la tour

Pséphina s'élevait en face ; » expression bien étrange si nous la plaçons là bas, près des collines blanches, puisqu'elle sera cachée par le saillant du couvent latin, et séparée de sa compagne par un intervalle de 700 mètres environ. « Du haut de la tour Pséphina, élevée de 70 coudées, on voyait au soleil levant l'Arabie, la mer et jusqu'aux limites de la Judée. » A part l'hyperbole, innée chez Josèphe, je défie qu'à 70 coudées au-dessus du sol déprimé où l'on montre les vestiges prétendus de la tour Pséphina, on puisse voir, non l'Arabie, mais même la partie basse de Sion. Enfin, les assises de la soi-disant tour Pséphina offrent en longueur une ligne droite de 60 mètres [1], et comme cette tour était à huit pans, ce ne peut être qu'un des côtés de l'octogone : calculons donc sur ce côté l'*area* totale enfermée dans le périmètre de la tour, et nous verrons qu'elle aurait couvert une surface de 14,176 mètres carrés à peu près !

Les Juifs ont fait de grandes choses, mais

1. M. 63, 60.

ici nous enchérissons trop sur Josèphe; il est honteusement distancé. J'ajouterai pour mémoire que les blocs sont un seul et même banc de roche traversé perpendiculairement par des failles naturelles qui imitent des interstices de pierres juxtaposées jusqu'à une profondeur de trois décimètres, mais ne s'enfoncent pas plus avant.

Pour moi donc, les arasements de la tour Pséphina sont un de ces rochers que Titus fit aplanir [1], et qui depuis, sans doute remanié plus complétement, servit de base à une maison de campagne, comme semble l'indiquer une petite citerne tout à fait contiguë. De là, en remontant vers le saillant qui forme l'angle nord-ouest des fortifications, on n'a pendant 350 mètres qu'un sol rocheux dont l'aspect franc indique la virginité. Les 300 mètres qui suivent traversent un champ dont la terre végétale pourrait cacher des vestiges de bâtisse, mais je ne vois pas la nécessité d'une telle supposition. La tour Pséphina était à l'an-

1. *Bell. Jud.*, livre VI, 4.

gle qui ressort aujourd'hui encore à l'ouest du couvent latin, et la muraille moderne offre en cet endroit des traces de constructions antiques qui s'étendent jusque dans les champs voisins.

De ce point, qui a le plus de chance par son élévation naturelle pour montrer à l'observateur tout le pays, et qui en même temps est bien *vis-à-vis* de la tour Hippicus, l'enceinte d'Agrippa, comme l'enceinte moderne, se dirigeait à l'est et passait par les cavernes Royales [1], en face de la grotte de Jérémie; c'est bien réellement par les cavernes royales, en les coupant, puisque la fortification surplombe l'entrée de ces cavernes. Puis le mur, continuant vers l'est, faisait un coude au sud un peu au delà du grand pin, où devait être le monument du Foulon; il décrit encore aujourd'hui le même angle, allant ensuite rejoindre le vieux mur à la porte de Sitti-Mériem par un prolongement de trois cents et quelques mètres parallèle au Cédron. Le mur ainsi tracé, qu'on l'emporte entre Bézétha et la val-

1. Διὰ τῶν σπηλαίων Βασιλικῶν.

lée de Josaphat, là où Godefroy de Bouillon fit son attaque, et l'on se trouvera de prime saut, comme Pompée, comme Titus, au pied du mur septentrional du temple extérieur.

Maintenant négligeons pour le moment les murs internes, auxquels nous reviendrons, et continuons de faire le tour de la ville, là où l'enceinte était simple, la nature s'étant chargée de la garantir par de gigantesques fossés.

De la tour Hippicus, en suivant vers le sud la crête du ravin de Beni-Hinnom, et en contournant le promontoire de Sion jusque vis-à-vis du quartier des Lépreux, il ne peut y avoir de contestation. Nébi-Daoud était dans la ville; c'est aujourd'hui seulement que la prophétie est accomplie, et que « Sion est labouré comme un champ. »

D'autre part, en quittant la porte Saint-Étienne (Sitti-Mériem) pour aller jusqu'à l'angle sud-est de la muraille du temple, il n'y a pas non plus à discuter. Reste donc pour unique difficulté à ressouder ces deux tronçons.

Je ne puis accorder à M. de Saulcy qu'O-

phel fût hors de la ville; je l'y enferme hardiment, non de ma propre autorité, mais par l'ordre de Manassé[1] et je tire le mur jusqu'au-dessus de la fontaine de Siloë pour me conformer à la description de Josèphe: là, il fait face au sud. Je sais que, pour ne pas suivre avec moi les contours d'Ophel jusqu'à Siloë, on m'objectera un pan de mur, long d'une vingtaine de mètres environ, qui, éloigné de 150 pas de l'enceinte du temple, fait partie des remparts actuels à l'ouest de *El-Aqsa*, et dont l'appareil en gros blocs dénonce l'antiquité. La muraille de ceinture passait donc là, me dira-t-on, et ne descendait pas plus loin.

Je reconnais l'existence de ce fragment antique, fatal à mon système en apparence seulement, car il est facile d'en rendre compte. Malgré ses blocs énormes, c'est une fabrique relativement moderne, qui date de l'époque où furent construites les fortifications actuelles. Depuis la porte Hérodienne à demi enterrée

1 II. Paral., XXXIII, 14

sous El-Aqsa, jusqu'à l'angle sud-ouest, le temple cesse d'avoir pour ceinture la muraille en gros appareil; or, cette brèche semble cachée par le fragment dont nous nous occupons, comme si tout le morceau manquant avait été transporté parallèlement à 150 pas plus au sud pour prendre rang dans la ligne des remparts turks; de plus, nous revoyons les mêmes gros blocs entrer dans la composition du mur en retour (faisant face à l'est) qui vient rejoindre perpendiculairement l'enceinte du temple au jardin de la mosquée El-Aqsa. Comment supposer que cette seconde portion de muraille pût venir ainsi s'implanter à angle droit dans l'enceinte du temple, de façon à cacher dans un coin obscur la belle porte chargée d'ornements que la clôture du jardin coupe par le milieu? Au contraire, on conçoit que les maçons chargés de faire la muraille actuelle de la ville aient employé naturellement les matériaux provenant de la brèche, puisqu'ils les avaient sous la main; et l'agencement irrégulier de ces grosses pierres, entremêlées de morceaux

de moindre échantillon, prouve jusqu'à l'évidence que nous avons là un ouvrage remanié par des mains étrangères, et non des assises restées intactes à leur place depuis le jour où l'architecte d'Hérode les fit élever.

Nous sommes donc à Siloé et nous voulons aller rejoindre l'autre tronçon du mur au faîte de Sion. Ici, je ne puis justifier mon tracé qu'en entamant la description du dernier mur pris par les Romains, mur qu'on nommera le troisième si l'on entre en ville par le nord, et le premier si l'on suit l'ordre chronologique de construction.

« Le vieux mur prenait naissance à la tour Hippicus [1], » et, profitant du Tyropœon en guise de fossé (alors que le Tyropœon n'avait pas été comblé, c'est-à-dire au temps des Jébuséens), il descendait de l'ouest à l'est, en passant par le palais des Asmonéens, faisant face au nord, « jusqu'à la tour de Xystus. » Cette tour était élevée à l'endroit où la vallée de Tyropœon s'infléchit vers le sud pour pren-

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.

dre son cours dans la direction de Siloë. On l'appelait ainsi à cause de sa proximité, bien qu'elle ne fît pas partie du Xystus. « De là une branche allait se joindre à la curie et aboutir au portique occidental du temple. »

« De ce lieu il s'allongeait vers l'ouest. » Évidemment, l'historien juif reprend son point de départ de la tour de Xystus dont il vient de parler, et à propos de laquelle il a noté incidemment l'embranchement vers la curie. On ne peut l'entendre autrement, car si les mots dont il se sert désignent la tour Hippicus, déjà bien loin de nous, comment la muraille pourra-t-elle être menée « vers l'ouest ? » Nous devons donc, de la tour Xystus, remonter en suivant l'escarpement de Sion qui regarde le temple, et nous avons ainsi, de toute évidence, le tracé des anciens boulevards de Jébus. Il n'en reste, il est vrai, aucun vestige ; mais le relief du terrain dessine aussi nettement que possible la ligne entière, jusqu'auprès des huttes des Lépreux. Tout ce contour par nous suivi, depuis Hippicus jusqu'ici, est le mur *très-vieux* dont parle Josèphe ; bâti avant tous les autres, il fut aussi

le dernier à tomber sous les coups de Titus, et le suprême refuge de la nationalité juive, après en avoir été le berceau.

Ce vieux mur nous a menés au point où les remparts actuels abandonnent le promontoire du mont Sion. En cet endroit, « il descendait la pente de *Beit-esso*. » Malgré tous mes efforts, je n'ai pu déterminer ce que pouvait être ce Beit-esso : je suppose donc une ligne droite du point de départ au point d'arrivée, « la porte des Esséniens, » bien que, d'après la configuration actuelle du terrain, il soit plus naturel de croire que l'enceinte avait suivi les flexions des collines pour en tenir la ligne de faîte. Quoi qu'il en soit, à la porte des Esséniens il tournait au sud, au-dessus de Siloë ; nous avons donc rejoint le tronçon oriental.

Reste le mur mitoyen entre le plus vieux et le plus jeune, et il est le plus facile à rétablir. Bâti pour enclore la ville inférieure et « pour protéger la partie septentrionale, » il servit longtemps de trait d'union pour compléter l'enceinte continue entre le mur nord

du temple et la moitié septentrionale du vieux mur, jusqu'à ce qu'il fut primé par le mur d'Agrippa, qui vint se placer à deux cents et quelques mètres devant lui. « Il partait de la porte Gennath ou des Jardins » (à peu près à l'endroit où la rue *Hart-ennassara* débouche dans le grand bazar), et renfermant Acrâ, ainsi que son prolongement inférieur (la troisième colline innommée de Josèphe), il allait former un angle saillant à l'endroit le plus bas de la large vallée comblée par les Asmonéens, vallée de *Stratopédon*, pour de là remonter vers l'est et se souder à la tour Antonia. L'angle du Stratopédon est encore marqué par de gros blocs enchâssés dans les soubassements de deux maisons situées au commencement de la rue qui mène de la porte de Damas au Mehkémé.

Le seul point un peu douteux du tracé de ce mur moyen est la position exacte de la porte Gennath. On serait tenté de la mettre presque à la hauteur de la vasque d'Ezekhias (*Birket-Hamam-el-Batrak*), pour enfermer cette piscine dans la ville et en justifier ainsi l'ap-

pellation ; mais deux motifs me la font placer plus bas : l'un est le désir d'exclure des murailles le Calvaire, par respect pour l'interprétation qu'on donne du texte de saint Paul et pour la tradition générale de l'Église chrétienne ; et ainsi la *porte des Jardins* s'ouvrait devant les jardins où Joseph d'Arimathie avait préparé son tombeau ; l'autre, c'est un passage assez concluant de Josèphe, où il dit, en parlant du choix fait par Titus pour son point d'attaque, qu'il se décida en faveur de l'endroit situé près du tombeau de Jean, le grand prêtre (vers la *casa nuova*, un peu à l'ouest), parce que là « le mur était plus bas et n'était pas doublé par le second mur ; espérant de ce côté pouvoir prendre la haute ville, et, par Antonia le temple. » Voilà donc deux points d'attaque bien spécifiés ; l'un pour battre Sion en cas de premier succès, et alors il faut supposer que le point de raccordement du second mur avec le mur vieux est assez bas pour laisser découvert un tiers environ de celui-ci ; l'autre, pour tenir la tour Antonia en échec dès que l'enceinte d'Agrippa serait emportée :

aussi l'historien, répétant plus loin[1] les mêmes observations en termes presque identiques, a-t-il soin de dire que l'assiégeant forma de ses troupes deux colonnes. En conséquence, nous ne craignons pas de mettre trop loin d'Hippicus le point d'attache du second mur en le plaçant à la hauteur de l'église actuelle du Saint-Sépulcre.

Notons encore, pour en finir avec les murailles intérieures, un fait qui prouve jusqu'à l'évidence la justesse de l'identification par nous avancée, à savoir que le Calvaire est Acrâ : lors du dernier assaut livré au dernier rempart, à l'enceinte de Sion, « un grand nombre de vaincus se jetaient des murs dans Acrâ[2] pour échapper à la rage du vainqueur. » Comment ceux qui mettent Acrâ sur le monticule au nord du temple peuvent-ils expliquer ce passage ?

Notre tâche sera terminée quand nous aurons ajouté à ce dédale de fortifications in-

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XI.
2. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. XVI.

ternes le mur d'enceinte du temple extérieur, c'est-à-dire du parvis, mur « continu dans sa face occidentale[1], » et percé d'une porte dans son développement au sud. La partie orientale concourait, nous l'avons vu, à l'enceinte générale de la ville, et celle du nord pouvait passer pour le complément du second mur. Quand Josèphe parle des *trois enceintes du temple*, il entend par là le sanctuaire du temple intérieur ; ainsi le mur d'enceinte du parvis, le mur du temple intérieur (reconnaissable aujourd'hui par l'exhaussement du terrain autour de *Essakhara*) et le mur du *fanum* proprement dit, formaient en réalité trois enveloppes au lieu sacro-saint.

Vouloir déterminer avec une précision mathématique l'emplacement exact de tous les monuments cités dans la Bible et dans Josèphe, serait un rêve irréalisable, vu le petit nombre et le vague des documents que nous possédons. Les témoignages matériels que pourrait donner l'étude des lieux manquent

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI.

aussi presque complétement. On ne peut donc arriver qu'à des indications approximatives, ce que nous allons essayer de faire malgré la sécheresse du sujet.

La demeure royale, le palais des rois juifs sous la dynastie hérodienne s'élevait à l'angle nord-ouest[1] de Sion, là où se trouve aujourd'hui la citadelle turque. Elle était entourée de fossés profonds, puisque dans une des nombreuses émeutes qui agitèrent la ville avant le siége, « le pontife Ananias se cacha vers les fossés du royal palais[2]. »

Nous pouvons supposer que le fugitif se tint éloigné le moins possible de sa maison, et comme nous savons par Josèphe[3] que la *maison du pontife* était dans la ville supérieure; qu'elle était voisine du *palais d'Agrippa* et de Bérénice, puisque celui-ci fut incendié en même temps qu'elle, nous croyons peu risquer en plaçant ces deux édifices dans le rayon de la citadelle, là où s'élève aujourd'hui l'église

1. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. v. — 2. *Bell. Jud.*, livre II, chap. XVIII. — 3. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XVII.

anglicane avec ses dépendances. Ce qui nous y décide, c'est que lors des fondations on trouva plusieurs débris de bâtisse antique, entre autres les colonnes mutilées que l'on aperçoit encore le long de la voie publique. Le palais royal était une magnifique résidence, aussi riche que forte, entourée de tous côtés par des murs de défense, comme le fort actuel appelé si improprement tour de David. Sentinelle avancée de la ville à l'angle nord-ouest (le mur d'Agrippa n'étendait pas encore en avant sa première ligne), il avait multiplié les ressources de l'art pour être aussi complétement que possible à l'abri de toute attaque. En conséquence, la face nord de son pourtour[1], la seule exposée, se hérissait de trois tours, Hippicus, Phasael et Mariamne; je les nomme en allant de l'ouest à l'est: le cube en maçonnerie à gros blocs qui fait partie du château actuel est un reste de la tour Mariamne.

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VI : Ces tours s'élevant au nord, derrière elles était l'enclos du palais du roi. »

La seule observation à faire et qu'il est facile de réfuter, consiste à dire que ces trois fameuses tours devaient avoir une position plus avancée vers l'orient, puisque « le feu mis par les séditieux à la tour Antonia gagna le palais royal et brûla les toits des trois tours. » Comme l'historien dit nettement que Hippicus, Phasael, Mariamne faisaient partie du palais, à l'ouest de Sion ; qu'Hérode les avait fait construire sur le vieux mur ; que c'était à l'endroit le plus haut du vieux mur, le doute n'est point possible, et l'on peut s'expliquer la communication de l'incendie par cette particularité topographique, que la tour Antonia étant sur une hauteur et très-élevée elle-même, n'était guère éloignée du palais, en ligne horizontale, que de 400 et quelques mètres, bien que la distance fût de 600 mètres en suivant le plan incliné formé par l'ondulation du sol. Or, un grand incendie, pour peu qu'il ait été favorisé par un vent violent, a pu sans difficulté porter des brandons enflammés à 400 mètres de distance.

En descendant le Tyropœon, on trouve dans

une rue à droite, presque en face du bazar à la viande, une arcade formée de trois pierres énormes, enchâssées dans un mur à main gauche. C'est là que je place le palais des Asmonéens, qui domine ainsi d'assez près le Xystus[1]. Un peu plus à l'est s'élevait la *tour du Xystus*. Nous avons déjà parlé du Xystus et du pont qui le joignait au temple ; nous n'avons plus à citer, pour en avoir fini avec la partie sud de la vieille ville, que l'hippodrome placé à la partie méridionale du temple, sans doute sur le plateau qui précède les jardins de El-Aqsa et réunit Ophel naissant aux dernières pentes du Moryah. Tout en bas d'Ophel, au-dessus de la fontaine Siloë, l'on avait bâti une sorte de fort avancé (*propugnaculum*) pour augmenter la défense du saillant; c'est là qu'après la défaite finale essayèrent de se réfugier quelques-uns des vaincus[2].

1. *Bell. Jud.*, livre II, chap. XV : « Dans la maison des Asmonéens; cette maison dominait le Xystus, contre la partie supérieure de la cité. »

2. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. XVI.

Dans Acrâ se trouvait la curie ou chambre du conseil, non loin du portique occidental du temple; on en voit un vestige assez considérable dans la grande rue qui conduit de la porte de Damas au Mehkémé : c'est un massif de maçonnerie en pierres à bossage, sur le côté gauche de la rue, à l'entrée d'un vieux bazar abandonné qui mène au Haram-Chérif. Deux cents pas avant d'y arriver, et plus au nord par conséquent, on remarque des assises antiques au pied des maisons à main droite : là devaient être les archives[1].

Derrière les archives, en remontant la pente d'Acrâ, se trouvait le palais d'Hélène, situé au milieu de cette partie de la ville[2], à peu près où maintenant est le soi-disant hôpital de Sainte-Hélène. A ce propos, une remarque assez curieuse se présente naturellement : la reine d'Adiabène avait acquis parmi les

1. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. XIII : « Les soldats brûlèrent les archives, Acrâ, la curie et Ophel. » Josèphe fait donc son énumération du nord au sud.

2. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. XIII : « Et le feu allait jusqu'au palais d'Hélène, qui est au milieu d'Acrâ. »

Juifs une grande renommée de bienfaisance par les distributions de vivres qu'elle fit faire en temps de famine[1]. Serait-il étonnant qu'en vertu de la persistance des traditions dont nous avons rappelé tant d'exemples, le souvenir de ces libéralités s'étant conservé attaché à cet emplacement, la fameuse Khasseki, sultane Roxelane, ait choisi pour sa fondation pieuse un endroit déjà consacré dans la mémoire du peuple par une antique reconnaissance?

A l'angle nord-ouest du temple, là ou maintenant sont la caserne et la maison du pacha, la forteresse Antonia[2] développait ses quatre tours, dominées au centre par la tour principale. L'ouvrage dans son ensemble formait une espèce de citadelle pour protéger le

1. *Ant. Jud.*, livre XX, chap. II : « Elle envoya de ses gens à Alexandrie acheter une grande quantité de froment, et d'autres à Chypre pour en apporter une masse de figues sèches..., et distribuant ces vivres aux indigents, elle acquit par ce bienfait un renom éternel parmi les gens de notre nation. »

2. *Bell. Jud.*, livre I, chap. IV. — livre VI, chap. VI, *ad finem*.

temple. En face, à l'ouest (vis-à-vis de la IIIe station de la Voie douloureuse et à côté de l'église de la Défaillance), une piscine dont il ne reste plus trace recevait les eaux pluviales de toute la pente qui la surmontait ; on l'appelait l'*Étang du milieu*[1] à cause de sa position, ou le *Strouthion;* les derniers vestiges de ce grand réservoir, comblé lors du siége, sont enterrés dans les fondations des maisons qui bordent la voie Douloureuse, jusqu'à l'angle de la Ve station.

L'endroit bas et large qui, de la IIe station, remonte vers la porte de Damas, formait jusqu'à la première voûte que l'on rencontre, une sorte de place publique nommée *Stratopédon*[2]. Le Stratopédon servait de dégagement en face de la porte ouverte à cet endroit dans le second mur, et cette porte était surmontée d'une tour dite *Tour du milieu*[3]. Les gros blocs de pierre noyés dans la maçonnerie informe qui soutient la voûte,

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XII. — 2. *Bell. Jud.*, livre II, chap. XVII. — 3. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XIX.

rappellent le souvenir de la porte et de la tour.

Au pied du mur septentrional du temple, qui, à partir de la tour Antonia, complétait, en se développant vers l'est, l'enceinte moyenne ou du second mur, on voyait, et l'on voit encore la piscine *Amygdalon*[1], baptisée aujourd'hui du nom de *Piscine probatique*. Elle se remplissait des eaux versées par la pente de Bézétha.

Enfin, si nous allons vers l'occident en sortant de l'hospice latin (Casa Nuova) pour examiner dans la face interne des remparts actuels les traces de la tour Pséphina, nous trouverons à main gauche, à l'entrée d'un terrain cultivé, les ruines d'un ancien oratoire musulman qui surmonte une crypte assez considérable dans laquelle on ne peut entrer; cette crypte passe pour le tombeau d'un saint de l'Islam. C'est là que nous plaçons le tombeau du grand prêtre Jean[2].

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. XII.
2. *Bell. Jud.*, livre VI, chap. VII et VIII.

Nous ne voulons pas aller plus loin; les identifications que nous pourrions proposer encore deviendraient trop hypothétiques; nous terminerons cette discussion si longue et si compliquée par deux remarques seulement:

Titus vainqueur ruina tout, excepté le mur occidental[1] et la base de quelques tours; ce qui pourrait faire croire (s'il parle du mur occidental du temple) que les assises régulières où vont pleurer les Juifs doivent seules être considérées comme des restes intacts de l'ancienne bâtisse, les autres parties n'étant qu'un ouvrage remanié.

Les Romains brûlèrent toutes les portes, à l'exception de deux : l'une à gauche de la mosquée El-Aqsa, au sud; l'autre, la porte Dorée, à l'est[2]; entre les deux, à l'angle sud-est de l'enceinte du temple, s'élevait une tour d'où l'on annonçait à son de trompe l'ouverture du sabbat. On appelait cet endroit le *sommet des Pastophories*[3].

1. *Bell. Jud.*, livre VI, chapitre XVIII.
2. *Bell. Jud.*, livre VII, chap. II.
3. *Bell. Jud.*, livre V, chap. IX.

Le lecteur ne demandera pas que nous entamions une discussion nouvelle sur la reconstruction de la ville par Zorobabel, malgré l'intérêt que ce sujet présente à ceux qui veulent avoir une idée de Jérusalem au temps de la Passion. Nous pourrions, ouvrant l'incompréhensible catalogue [1] de Néhémie, rechercher les nombreuses portes qu'il énumère; mais comme Néhémie, pressé d'achever son œuvre aussi rapidement que possible, n'aura fait que rétablir sur leurs bases les enceintes ruinées par Nabuchodonosor, on arrivera plus vite au but désiré en supprimant l'enceinte d'Agrippa, et par cette seule opération d'imagination, on se figurera la ville administrée par Ponce Pilate.

Dans une matière environnée d'une obscurité profonde, qu'épaississent encore le nombre et les contradictions des travaux antérieurs,

1. Esdras, II, chap. III.

il est presque impossible d'arriver à un résultat complétement lumineux, et c'est déjà n'avoir point perdu sa peine, si l'on a rectifié quelques erreurs, abattu quelques préjugés. Le reste est l'affaire du temps; d'autres sans doute reprendront la tâche là où nous l'abandonnons, et feront faire quelques pas de plus à la vérité. De parvenir jamais à élucider complétement les antiquités de la Terre-Sainte est peut-être un rêve, à moins qu'on ne découvre des documents inédits, ou bien encore qu'on ne fasse revivre pour les interroger quelques-uns des anciens Hébreux. Nous avons visité Aïn-Dor, petit village entre Djenin et le Thabor; mais, moins heureux que Saül qui put y converser avec l'ombre de Samuel grâce à l'art magique de la pythonisse, nous n'y avons trouvé aucune femme savante dans les sciences d'Ob; là, comme partout dans notre siècle prosaïque, les sorcières ne sont plus que de pauvres vieilles dont le savoir douteux se borne à faire macérer dans une tasse d'eau quelques versets du Coran. Quoi qu'il en soit, nous avons fait tout ce que nous

pouvions faire, prêts à applaudir ceux qui viendront après nous, fût-ce même pour nous réfuter, comme nous avons essayé de réfuter quelques-uns de ceux qui nous ont précédé dans la lice.

NOTE.

—

Étymologie du mot *Jérusalem*.

Josèphe et les principales autorités de l'Eglise prétendent que le roi Melchisedek voulant opposer une digue aux Jébuséens bâtit sur le mont Moriah une ville qu'il appela Salem, puis, qu'au moment où David prit la forteresse de Jébus, on réunit les deux noms de *Jébus Salem*, d'où, par corruption, est venu le mot Jérusalem. D'autres[1] traduisent le mot Jérusalem par

1. Reland, *Palestina illustrata*, II, p. 235. On a écarté comme inadmissibles l'opinion de Strabon (liv. XVI), qui la fait construire par Moïse, puisque Moïse n'est pas entré en Terre-Sainte, ainsi que celle de Tacite qui lui donne les Solymes pour fondateurs. (*Hist.*, liv. V.)

Maison de paix, en justifiant cette dénomination par la fondation du temple sur le mont Moriah. Dieu, en effet, refuse à David le bonheur de lui bâtir une demeure parce qu'il a versé trop de sang et réserve l'exécution de ce glorieux projet à son fils Salomon qui sera un homme de paix[1]. Ceux-ci préfèrent donner au mot Jérusalem le sens de *Vision de paix*[2], retrouvant ainsi, dès les temps les plus anciens, une intuition mystérieusement prophétique du grand sacrifice qui devait, dans ce lieu prédestiné, réconcilier Dieu et l'humanité.

Le mot Jérusalem ne doit pas venir de Jébus Salem; on ne voit jamais la labiale *b* se métamorphoser en *r* qui est une articulation de toute autre nature. Melchisedek n'a pas été le fondateur de Jérusalem; d'après la Genèse[3], Salem était une ville faisant partie du territoire de Sichem, peu distante de Soccoth et de Béthel; il faut donc chercher ailleurs cette origine.

Les Jébuséens étaient une tribu de pasteurs qui, ayant pris de l'importance, sentit le besoin de mettre ses troupeaux à l'abri des attaques de ses voisins et contruisit sur le Mont-Sion un retranchement, devenu plus tard une citadelle autour de laquelle elle se groupa; la forteresse et la ville s'appelèrent Jébus qui signifie *Parc à moutons*. Ce nom de Jébus fut, jusqu'à l'époque de la fondation de la royauté hébraïque le vrai nom, le seul nom national de la ville, et partout dans la Bible, avant le livre des Rois, on la désigne ainsi « Jébus qui est

1. I Paral., XXII, 8, 9. — 2. Genèse, XXII, 2. — 3. XIV, 18; XXXIII, 17, 18; XXXV, 1.

Jérusalem[1]. » Ces mots explicatifs seraient donc une glose introduite au temps d'Esdras, qui se serait confondue ensuite avec le texte sacré. On peut opposer à ce raisonnement le Xe chapitre de Josué où Adonisédek reçoit le nom de roi de Jérusalem, mais, sans même supposer que, dans ce passage de l'Écriture, la glose ait pris la place du texte, j'admettrai Jérusalem comme une appellation épithéthique de Jébus, signifiant *habitation parfaite*, *habitation excellente*, puisque, par la force de sa position, Jébus était pour les Jébuséens le refuge le plus sûr et le mieux choisi. Plus tard de deux choses l'une : ou les Hébreux auront trouvé établi l'usage du nom de Jérusalem avec le sens donné ci-dessus, ou, ce qui est plus probable, ils auront voulu compléter leur conquête en effaçant jusqu'au nom national de la ville conquise. Et alors, ils lui auront imposé le nom hébraïque de Yarouschalaïm, la *possession de paix*, en mémoire de la soumission complète du pays, de la fondation définitive du royaume hébreu[2].

1. Josué, XV, 8; Juges, XIX, 10, 11, 14; I Paral., XI, 4, 5. — 2. II Rois, VII, 10.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

I. Jaffa; Persée; du monothéisme; Lydda, Ramléh 3

II. De Ramléh à Jérusalem; légendes des loups, de l'iman Aaly 27

III. Voie de la Captivité; Gethsémani, tombeau de la Vierge; Cédron, vallée de Josaphat, Cénacle; les lépreux, le Xystus 53

IV. La Voie douloureuse 77

V. L'Ecce homo; l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean; l'église de la Résurrection; le feu sacré 89

VI. Une noce arabe chez les latins; musique fantastique; cérémonies du mariage 103

VII. Mont des Oliviers; vallées de Josaphat et de Beni-Hinnom 115

VIII. Mosquées d'Es-Sakhra et d'El-Aqsa, ancienne-

ment temple de Salomon et église de la Présentation..... 143

IX. Partie nord de la ville; églises de la Nativité de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean l'Évangéliste; les Derviches, les Wakoufs, les Juifs..... 169

X. Courses à l'extérieur, au nord et à l'ouest des murs d'enceintes; cavernes royales, grottes de Jérémie; division topographique; traditions sur l'arbre ou la vigne du Cheikh et la grotte du Foulon; tombeaux des Rois, des Juges..... 195

XI. Saint-Jean, moyen curatif contre la folie; Vasques de Salomon, le prophète Verdoyant; Beitléhem, mœurs arabes..... 237

XII. Couvent de Saint-Saba; Jourdain et mer Morte; Jéricho, fontaine d'Élisée; légendes du mont de la Quarantaine et de Nebi-Moussa..... 269

XIII. Hébron, Gaza, Naplouse, Tibériade, Nazareth; Légende de Qualé et Berr (Kléber)..... 299

XIV. Topographie de l'ancienne Jérusalem..... 329

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.